



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY  
OXFORD  
VOLTAIRE ROOM

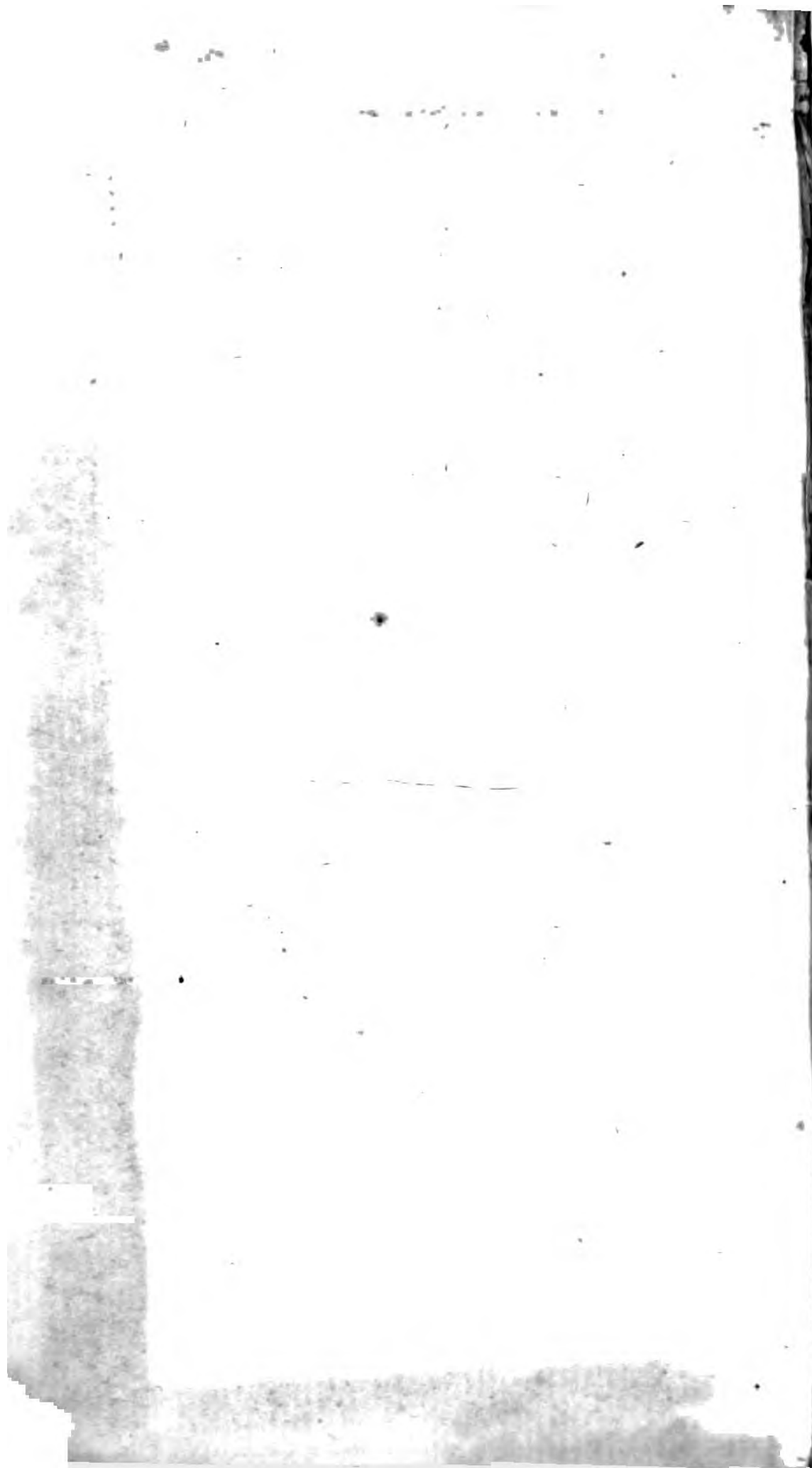


*Theodore Besterman gift*

VI.1751

(2)









**ŒUVRES**

**DE**

**M. DE VOLTAIRE.**



SECRET

10

SECRET

# ŒUVRES

DE

M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION,

Considérablement augmentée,

*Enrichie de Figures en taille-douce.*

TOME II.



---

M. DCC. LI.

---

EC

1992

1993

1994

1995

1996

1997

1998

1999

2000

2001

2002

---

---

# T A B L E

## D E S P I E C E S

### C O N T E N U E S

Dans le Tome II.

#### *E S S A Y sur la Poësie Epique.*

CHAP. I. <i>Des différens goûts des Peuples.</i>	3
CHAP. II. <i>Homère.</i>	20
CHAP. III. <i>Virgile.</i>	30
CHAP. IV. <i>Lucain.</i>	41
CHAP. V. <i>Le Triffin.</i>	47
CHAP. VI. <i>Le Camouens.</i>	52
CHAP. VII. <i>Le Tasse.</i>	59
CHAP. VIII. <i>Don Alonzo d'Ercilla.</i>	77
CHAP. IX. <i>Milton.</i>	86
<i>Lettres sur les inconvéniens attachés à la Littérature.</i>	103

TABLE DES PIE'CES ET TITRES.

<i>Fragment d'une Lettre sur la corruption du Stile.</i>	110
<i>Discours de M. de Voltaire à sa réception à l'Académie Française.</i>	113
<i>Eloge funèbre des Officiers qui sont morts dans la Guerre de 1741.</i>	229
<i>Des Embellissemens de Paris.</i>	250
<i>Essai sur le siècle de Louis XIV. CHAP. I.</i>	263.
<i>Des Etats Chrétiens de l'Europe avant Louis XIV.</i>	272
<i>De l'Allemagne.</i>	273
<i>De l'Espagne.</i>	278
<i>Du Portugal.</i>	282
<i>De la Hollande.</i>	Ibid.
<i>De l'Angleterre.</i>	285
<i>De Rome.</i>	287
<i>Des Etats du Nord.</i>	292
<i>Des Turcs.</i>	293
<i>Situation de la France.</i>	294
<i>Mœurs du Tems.</i>	295

## TOME SECOND.

CHAP. II. <i>Minorité de Louis XIV. Victoires des Français sous le Grand Condé, alors Duc d'Enguien.</i>	302
CHAP. III. <i>Guerre Civile.</i>	312
CHAP. IV. <i>Suite de la Guerre Civile, jusqu'à la fin de la Rébellion en 1654.</i>	325
CHAP. V. <i>Etat de la France, jusqu'à la mort de Cromwel, &amp; au voyage de la Reine Christine.</i>	339
<i>Lettre de M. de Voltaire, sur son Essai du siècle de Louis XIV. à Mylord Harvey.</i>	350
<i>Anecdotes sur Louis XIV.</i>	358
<i>Panegyrique de Louis XV.</i>	384

Fin de la Table du Tome II.

.....

.....

.....

.....

.....

**E S S A Y**  
**S U R L A**  
**P O Ë S I E É P I Q U E :**

*Tomme II.*



---

AVERTISSEMENT  
DE  
L'ÉDITEUR.

**C**ET *Essay* avoit d'abord été composé en Anglais par l'Auteur, lorsqu'il étoit à Londres. On le traduisit en Français à Paris. Cette traduction fut même imprimée à la suite de la *Henriade*. Mais depuis l'Auteur refondit cet Ouvrage en l'écrivant en Français. Il a été revu & augmenté en dernier lieu avec beaucoup de soin.





ESSAY  
SUR LA  
POËSIE ÉPIQUE.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Des différens goûts des Peuples.*



ON a accablé presque tous les Arts d'un nombre prodigieux de règles, dont la plupart sont inutiles ou fausses. Nous trouvons par-tout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus aisé que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter; il y a cent Poétiques contre un Poëme. On ne voit que des Maîtres d'Eloquence & presque pas un Orateur. Le monde est plein de Critiques, qui à force de *commentaires*, de *définitions*, de *distinc-*

tions , sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus claires & les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les chemins difficiles.

Chaque science, chaque étude a son jargon intelligible , qui semble n'être inventé que pour en défendre les approches.

Que de noms barbares , que de puérités pédantesques on entassoit , il n'y a pas long-tems , dans la tête d'un jeune homme , pour lui donner en une année ou deux une très-fausse idée de l'éloquence , dont il auroit pu avoir une connaissance très-vraie en peu de mois par la lecture de quelques bons Livres.

La voie par laquelle on a si long-tems enseigné l'Art de penser , est assurément bien opposée au sens commun.

Mais c'est sur-tout en fait de Poësie que les Commentateurs & les Critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieusement écrit des Volumes , sur quelques lignes que l'imagination des Poëtes a créées en se jouant.

Ce sont des tyrans , qui ont voulu asservir à leurs loix une nation libre , dont ils ne connaissent point le caractère ; aussi ces prétendus législateurs n'ont fait souvent qu'embrouiller tout dans les états qu'ils ont voulu régler. La plupart ont discouru avec pesanteur de ce qu'il falloit sentir avec transport. Et quand même leurs règles seroient justes , combien peu seroient-elles utiles ! Homère , Virgile , le Tasse , Milton n'ont guères obéi à d'autres

## POÉSIE ÉPIQUE. 5

leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles , tant de liens ne serviroient qu'à embarrasser les grands hommes dans leur marche , & seroient d'un faible secours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière , & non pas s'y traîner avec des béquilles.

Presque tous les Critiques ont cherché dans Homère des règles qui n'y sont assurément point. Mais comme ce Poëte Grec a composé deux Poëmes d'une nature absolument différente , ils ont été bien en peine pour réconcilier Homère avec lui-même. Virgile venant ensuite , qui réunit dans son ouvrage le p'an de l'Iliade & celui de l'Odissee , il fallut qu'ils cherchassent encore de nouveaux expédiens pour ajuster leurs règles à l'Enéide.

Ils ont fait à peu près comme les Astronomes , qui inventoient tous les jours des cercles imaginaires , & créoient ou anéantissoient un Ciel ou deux de crystal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme savans , & qui se croient tels , venoit vous dire , *le Poëme Epique est une longue fable inventée pour enseigner une vérité morale , & dans laquelle un Héros acheve quelque grande action avec le secours des Dieux dans l'espace d'une année* , il faudroit lui répondre , votre définition est très-fausse ; car sans examiner si l'Iliade d'Homère est d'accord avec votre règle , les Anglais ont un poëme Epique , dont le Héros , loin de venir à bout d'une grande entreprise par le secours céleste

en une année , est trompé par le Diable & par sa femme en un jour , & est chassé du Paradis Terrestre pour avoir défobéi à Dieu.

Ce Poëme cependant est mis par les Anglais au niveau de l'Iliade , & beaucoup de personnes le préfèrent à Homère , & avec quelque apparence de raison.

Mais , me direz-vous , le Poëme Epique ne sera-t-il donc que le récit d'une Aventure malheureuse ? Non , cette définition seroit aussi fausse que l'autre. L'Œdipe de Sophocle , le Cinna de Corneille , l'Andromache de Racine , le César de Sakespear , le Caton d'Addison , la Mérope du Marquis Scipion Maffei , le Roland de Quinault , sont toutes de belles Tragédies , & j'ose dire toutes d'une nature différente. On auroit besoin en quelque sorte d'une définition particulière pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les Arts se donner bien de garde de ces définitions trompeuses , par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés qui nous sont inconnues , ou que la coutume ne nous a point encore rendues familières ; il n'en est point des Arts , & sur-tout de ceux qui dépendent de l'imagination , comme des ouvrages de la nature : nous pouvons définir les métaux , les minéraux , les élémens , les animaux , parce que leur nature est toujours la même ; mais presque tous les Ouvrages des hommes changent , ainsi que l'imagination qui les produit. Les Coutumes , les Langues , le goût des Peuples les plus voisins , différent. Que

## POESIE ÉPIQUE. 7

dis-je ? la même Nation n'est plus reconnaissable au bout de trois ou quatre siècles. Dans les Arts, qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats : ils changent en mille manières, dans le tems même qu'on cherche à les fixer.

La Musique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, étoit très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'est plus celle de Luigi & de Carissimi : des airs Persans ne plairoient pas assurément à des oreilles Européanes ; mais sans aller si loin, un Français accoutumé à nos Opéra, ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du récitatif en Italie ; autant en fait un Italien à l'Opéra de Paris, & tous deux ont également tort, ne considérant point que le récitatif n'est autre chose qu'une déclamation notée, que le caractère des deux Langues est très-différent, que ni l'accent, ni le ton ne sont les mêmes, que cette différence est sensible dans la conversation, plus encore sur le Théâtre tragique, & doit par conséquent l'être infiniment dans la Musique. Nous suivons à peu près les règles d'Architecture de Vitruve ; cependant les maisons bâties en Italie, par Palladio, & en France par nos Architectes, ne ressemblent pas plus à celles de Plinè & de Cicéron, que nos habillemens ressemblent aux leurs.

Mais pour revenir à des exemples qui aient plus de rapport à notre sujet : Qu'étoit la Tragédie chez les Grecs ? un Chœur qui demeueroit presque tou-

## ESSAY SUR L'ART

Jours sur le Théâtre, point de division d'Actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigue. Chez les Français, c'est pour l'ordinaire une suite de conversations en cinq Actes, avec une intrigue amoureuse.

En Angleterre, la Tragédie est véritablement une action; & si les Auteurs de ce País joignoient à l'activité qui anime leurs Pièces, un stile naturel avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteroient bien-tôt sur les Grecs & sur les Français.

Qu'on examine tous les autres Arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers du génie différent des Nations qui les cultivent.

Quelle sera donc l'idée que nous devons nous former de la Poësie Epique?

Le mot Epique vient du Grec *Ἔπος*, qui signifie *Discours*: l'usage a attaché ce nom, particulièrement à des recits en Vers d'Aventures héroïques. Comme le mot d'*Oratio* chez les Romains, qui d'abord signifioit aussi *Discours*, ne servit dans la suite que pour les Discours d'appareil, & comme le titre d'*Imperator*, qui appartenoit aux Généraux d'Armées, fut ensuite conféré aux seuls Souverains de Rome.

Le Poëme Epique, regardé en lui-même, est donc un récit en Vers d'Aventures héroïques. Que l'action soit simple, ou complexe, qu'elle s'achève dans un mois, ou dans une année, ou qu'elle dure plus long-tems: que la Scène soit fixée dans

## POÉSIE ÉPIQUE. 9

un seul endroit , comme dans l'Iliade , que le Héros voïage de mers en mers , comme dans l'Odisée , qu'il soit heureux ou infortuné , furieux , comme Achille , ou pieux comme Enée : qu'il y ait un principal Personnage , ou plusieurs , que l'action se passe sur la terre ou sur la mer ; sur le rivage d'Afrique , comme dans la *Luziada* ; dans l'Amérique , comme dans l'*Araucana* ; dans le Ciel , dans l'Enfer , hors des limites de notre monde , comme dans le Paradis de Milton , il n'importe ; le Poëme sera toujours un Poëme Epique , un Poëme Héroïque , à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite.

Si vous faites scrupule , disoit le célèbre M. Addison , de donner le titre de Poëme Epique au Paradis perdu de Milton ; appelez-le , si vous voulez , un Poëme Divin ; donnez-lui tel nom qu'il vous plaira , pourvu que vous confessiez que c'est un Ouvrage aussi admirable en son genre que l'Iliade. Ne disputons jamais sur les noms , c'est une puérité impardonnable. Irois-je refuser le nom de Comédies aux Pièces de M. Congréve , ou à celles de Calderon , parce qu'elles ne sont pas dans nos mœurs ? La carrière des Arts a plus d'étendue qu'on ne pense ; un homme qui n'a lu que les Auteurs Classiques , méprise tout ce qui est écrit dans les Langues vivantes ; & celui qui ne fait que la Langue de son País , est comme ceux qui n'étant jamais sortis de la Cour de France , prétendent que le reste du monde est peu de chose , & que qui a vu Versailles , a tout vu.



Mais le point de la question & de la difficulté est de savoir sur quoi les Nations polies se réunissent, & sur quoi elles diffèrent. Un Poëme Epique doit par-tout être fondé sur le jugement, & embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon sens, appartient également à toutes les Nations du monde. Toutes vous diront qu'une Action, *une & simple*, qui se développe aisément & par degrés, & qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monstrueuses.

On souhaite généralement que cette *Unité* si sage soit ornée d'une variété d'Episodes, qui soient comme les membres d'un corps robuste & proportionné.

Plus l'Action sera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faiblesse est d'être séduits par tout ce qui est au-delà de la vie commune. Il faudra sur-tout que cette Action soit *intéressante*; car tous les cœurs veulent être remués, & un Poëme, parfait d'ailleurs, s'il ne touchoit point, seroit insipide en tout tems & en tout País, elle doit être entière, parce qu'il n'y a point d'homme qui puisse être satisfait, s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'est promis d'avoir.

Telles sont à peu près les principales règles que la nature dicte à toutes les Nations qui cultivent les Lettres; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleste, la nature des épisodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la cou-

tume, & de cet instinct, qu'on nomme goût ; voilà sur quoi il y a mille opinions & point de règles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût qui plaisent également à toutes les Nations ?

Il y en a sans doute en très-grand nombre. Depuis le tems de la renaissance des Lettres qu'on a pris les Anciens pour modèles, Homère, Démofthene, Virgile, Cicéron, ont en quelque manière réuni sous leurs loix tous les Peuples de l'Europe, & fait de tant de Nations différentes une seule République de Lettres ; mais au milieu de cet accord général, les Coutumes de chaque Peuple introduisent dans chaque País un goût particulier.

Vous sentez dans les meilleurs Ecrivains modernes, le caractère de leur País à travers l'imitation de l'antique ; leurs fleurs & leurs fruits sont échauffés & meuris par le même Soleil, mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit, des goûts, des couleurs, & des formes différentes.

Vous reconnaitrez un Italien, un Français, un Anglais, un Espagnol, à son stile, comme aux traits de son visage, à sa prononciation, à ses manières.

La douceur & la mollesse de la langue Italienne s'est insinuée dans le génie des Auteurs Italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un stile majestueux, sont, ce me semble, généralement parlant, le caractère des Ecrivains Espagnols. La for-

ce, l'énergie, la hardiesse, sont plus particulières aux Anglais, ils sont sur-tout amoureux des allégories & des comparaisons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance; ils hazardent peu, ils n'ont ni la force Anglaise qui leur paraît une force gigantesque & monstrueuse, ni la douceur Italienne, qui leur semble dégénérer en une mollesse efféminée.

De toutes ces différences naissent ce dégoût & ce mépris que les Nations ont les unes pour les autres.

Pour regarder dans tous ses jours cette différence qui se trouve entre les goûts des Peuples voisins, considérons maintenant leur stile.

On approuve avec raison en Italie ces Vers de la troisième stance du premier Chant de la Jérusalem.

*Così all'egro fanciul porgiamo aspersi  
Di soavi licor gli orli del vaso :  
Succhi amari ingannato intanto ei beve ;  
E dall'inganno suo vita riceve.*

Cette comparaison du charme des Fables qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amère donnée à un enfant dans un vase bordé de miel, ne seroit pas soufferte dans un Poème Epique Français. Nous lisons avec plaisir dans Montagne, qu'il faut *emmieller la viande salubre d l'enfant*; mais cette image qui nous plaît dans son stile familier,

POESIE ÉPIQUE. 13

ne nous paraîtrait pas digne de la majesté de l'Epopée.

Voici un autre endroit universellement approuvé, & qui mérite de l'être. C'est dans le Chant seizième de la Jérusalem, lorsqu'Armide commence à soupçonner la fuite de son Amant.

*Volea gridar : dove , o crudel , me sola  
Lasci ? ma il varco al suon chiuse il dolore :  
Si , che tornò la flebile parola  
Più amara indietro a rimbombar su'l core.*

Ces quatre Vers Italiens sont très-touchans & très-naturels ; mais si on les traduit exactement, ce sera un galimatias en Français.

„ Elle vouloit crier ; cruel , pourquoi me laisses-  
„ tu seule ? mais la douleur ferma le chemin à sa  
„ voix, & ces paroles douloureuses reculèrent avec  
„ plus d'amertume , & retentirent sur son cœur.

Apportons un autre exemple , tiré d'un des plus sublimes endroits du Poëme singulier de Milton , dont j'ai déjà parlé ; c'est au premier Livre , dans la description de Satan & des Enfers.

—— Round he throws his baleful eyes  
That witness'd huge affliction and dismay ,  
Mix'd with obdurate pride , and stedfast hate.  
At once , as far as angels Ken , he views  
The dismal situation wast and wild :  
A dungeon horrible , on all sides round ,

*As one great furnace , flam'd , yet from those flames  
 No light , but rather a darkneſſ] viſible ,  
 Serv'd only to diſcover ſights of woe ;  
 Regions of ſorrow ! doleful ſhades ! where peace  
 And reſt can never dwell ! hope never comes  
 That comes to all , &c.*

„ Il proméne de tous côtés ſes trilles yeux ;  
 „ dans leſquels étoient peints le défefpoir & l'hor-  
 „ reur , avec l'orgueil & l'irréconciliable haine. Il  
 „ voit d'un coup d'œil auffi loin que les regards des  
 „ Chérubins peuvent percer , ce ſéjour épouvanta-  
 „ ble , ces déferts déſolés , ce dongeon immense ,  
 „ enflâmé comme une fournaife énorme. Mais de  
 „ ces flâmes il ne ſortoit point de lumières , ce ſont des  
 „ ténèbres viſibles , qui ſervent ſeulement à décou-  
 „ vrir des ſpectacles de déſolation , des régions de  
 „ douleur , dont jamais n'approchent le repos ni la  
 „ paix , où l'on ne connaît point l'eſpérance , con-  
 „ nue par-tout ailleurs “

Antonio de Solis , dans ſon excellente Hiftoire de la Conquête du Méxique , après avoir dit que l'endroit où Montézume conſultoit ſes Dieux , étoit une large voute ſouïterraine , où de petits ſoupiraux laiſſoient à peine entrer la lumière , ajoute , *o per-mittiam ſolamente lo que baſtava porque ſe vieſſe la of-curidad* , où laiſſoient entrer ſeulement autant de jour qu'il en falloir pour voir l'obſcurité.

Ces ténèbres viſibles de Milton ne ſont point condamnés en Angleterre , & les Eſpagnols ne re-

prennent point cette même pensée dans Solis. Il est très-certain que les Français ne souffriroient point de pareilles libertés. Ce n'est pas assez que l'on puisse excuser la licence de ses expressions, l'exactitude Française n'admet rien qui ait besoin d'excuse.

Qu'il me soit permis, pour ne laisser aucun doute sur cette matière, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la Chaire.

Qu'un homme, comme le Pere Bourdaloué prêche devant une Assemblée de la Communion Anglicane, & qu'animant par un geste noble un Discours patétique, il s'écrie : „ Oui, Chrétiens, „ vous étiez bien disposés ; mais le sang de cette „ Veuve que vous avez abandonnée ; mais le sang „ de ce Pauvre que vous avez laissé opprimer ; mais „ le sang de ces misérables dont vous n'avez pas „ pris en main la cause, ce sang retombera sur „ vous, & vos bonnes dispositions ne serviront „ qu'à rendre sa voix plus forte, pour demander à „ Dieu vengeance de votre infidélité. Ah ! mes „ chers Auditeurs, &c. “

Ces paroles patétiques prononcées avec force, & accompagnées de grands gestes, feront rire un Auditoire Anglais. Car autant qu'ils aiment sur le Théâtre les expressions empoulées, & les mouvements forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la Chaire une simplicité sans ornement. Un Sermon en France est une longue Déclamation scrupu-

leusement divisée en trois points, & récitée avec entoufiafme. En Angleterre, un Sermon est une Dissertation solide, & quelquefois sèche, qu'un homme lit au Peuple, sans geste & sans aucun éclat de voix. En Italie, c'est une Comédie spirituelle. En voilà assez pour faire voir combien grande est la différence entre les goûts des Nations.

Je sai qu'il y a plusieurs personnes qui ne sauroient admettre ce sentiment. Ils disent que la raison & les passions sont par-tout les mêmes : cela est vrai ; mais elles s'expriment par-tout diversement. Les hommes ont en tout país un nez, deux yeux & une bouche. Cependant l'assemblage des traits qui fait la beauté en France, ne réussira pas en Turquie, ni une beauté Turque à la Chine ; & ce qu'il y a de plus aimable en Asie & en Europe, seroit regardé comme un monstre dans le país de la Guinée. Puisque la nature est si différente d'elle-même, comment veut-on asservir à des loix générales des Arts sur lesquels la coutume, c'est - à - dire, l'inconstance, a tant d'empire ?

Si donc nous voulons avoir une connaissance un peu étendue de ces Arts, il faut nous informer de quelle manière on les cultive chez toutes les Nations. Il ne suffit pas pour connaître l'Epopée, d'avoir lu Virgile & Homère ; comme ce n'est point assez, en fait de Tragédie, d'avoir lu Sophocle & Euripide.

Nous devons admirer ce qui est universellement  
beau

*beau* chez les Anciens ; nous devons nous prêter à ce qui étoit *beau* dans leur langue & dans leurs mœurs ; mais ce feroit s'égarer étrangement que de les vouloir suivre en tout à la piste. Nous ne parlons point la même langue ; la Religion qui est presque toujours le fondement de la Poësie Epique , est parmi nous l'opposé de leur Mythologie. Nos Coutumes sont plus différentes de celles des Héros du siège de Troïe , que de celles des Américains. Nos Combats , nos Siéges , nos Flotes n'ont pas la moindre ressemblance ; notre Philosophie est en tout le contraire de la leur. L'invention de la Poudre , celle de la Bouffolle , de l'Imprimerie , tant d'autres Arts qui ont été apportés récemment dans le monde , ont en quelque façon changé la face de l'Univers , en sorte qu'un Poëte Epique entouré de tant de nouveautés , doit avoir un génie bien stérile , ou bien timide , s'il n'ose pas être neuf lui-même.

Qu'Homère nous représente ses Dieux s'enivrants de nectar , & riant sans fin de la mauvaise grace dont Vulcain leur sert à boire , cela étoit bon de son tems , où les Dieux étoient ce que les Fées sont dans le nôtre. Mais assurément personne ne s'avisera aujourd'hui de représenter dans un Poëme une troupe d'Ange & de Saints buvant & riant à table. Que diroit-on d'un Auteur , qui iroit après Virgile introduire des Harpies , enlevant le dîner de son Héros , & qui changeroit de vieux vaisseaux en belles Nymphes ?

En un mot admirons les Anciens , mais que notre



admiration ne soit pas une superstition aveugle , & ne faisons pas cette injustice à la nature-humaine & à nous-mêmes , de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous , pour ne regarder & n'aimer que ces anciennes productions , dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sûreté.

Il n'y a point de Monumens en Italie qui méritent plus l'attention d'un Voïageur que la Jérusalem du Iasse ; Milton fait autant d'honneur à l'Angleterre , que le grand Newton. Camouens est en Portugal ce que Milton est en Angleterre.

Ce seroit sans doute un grand plaisir , & même un grand avantage pour un homme qui pense , d'examiner tous ces Poèmes Epiques de différente nature , nés en des Siècles & dans des Païs éloignés les uns des autres.

Il me semble qu'il y a une satisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illustres Personnages , Grecs , Romains , Italiens , Anglais , tous habillés , si je l'ose dire , à la manière de leurs Païs.

C'est une entreprise au-delà de mes forces , que de prétendre les peindre : j'essaierai seulement de craïonner une esquisse de leurs principaux traits : c'est au Lecteur à suppléer aux défauts de ce dessein ; je ne ferai que proposer , il doit juger ; & son jugement sera juste , s'il lit avec impartialité , & s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'Ecole , ni cet amour-propre mal-entendu , qui nous fait mépriser tout ce qui n'est pas dans nos mœurs.

Il verra la naissance , le progrès , la décadence

de l'Art ; il le verra ensuite sortir comme de ses ruines , il le suivra dans tous ses changemens , il distinguera ce qui est *beauté* , ou *défectueux* dans tous les tems , & chez toutes les Nations , d'avec ces *beautés locales* , qu'on admire dans un Pais & qu'on méprise dans un autre. Il n'ira point demander à Aristote ce qu'il doit penser d'un Auteur Anglois ou Portugais , ni à M. Perrault comment il doit juger de l'Illiade : il ne se laissera point tyranniser par Scaliger ni par le Bossu ; mais il tirera ses règles de la nature & des exemples qu'il aura devant les yeux , & il jugera entre les Dieux d'Homère & le Dieu de Milton , entre Calipso & Didon , Armide & Eve.

Si les Nations de l'Europe , au lieu de se mépriser injustement les unes les autres , vouloient faire une attention moins superficielle aux ouvrages & aux manières de leurs voisins , non pas pour en rire , mais pour en profiter , peut-être de ce commerce mutuel d'observations naîtroit ce goût général qu'on cherche si inutilement.



## C H A P I T R E I I.

## H O M É R E.

**H**O M É R E vivoit probablement environ huit cens cinquante années avant l'Ere Chrétienne ; il étoit certainement contemporain d'Hésiode : or Hésiode nous apprend qu'il écrivoit dans l'âge qui suivoit celui de la guerre de Troïe, & que cet âge dans lequel il vivoit, finiroit avec la génération qui existoit alors.

Il est donc certain qu'Homère florissoit deux générations après la guerre de Troïe ; ainsi il pouvoit avoir vu dans son enfance quelques vieillards qui avoient été à ce Siège, & il devoit avoir parlé souvent à des Grecs d'Europe & d'Asie, qui avoient vu Ulyffe, Ménélas, & Achille.

Quand il composa l'Iliade, (supposé qu'il soit l'Auteur de tout cet ouvrage) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'Histoire & des Fables de son tems.

Les Grecs n'avoient alors que des Poètes pour Historiens & pour Théologiens ; ce ne fut même que quatre cens ans après Hésiode & Homère, qu'on se réduisit à écrire l'Histoire en Prose. Cet usage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de Lecteurs, étoit très-raisonnable. Un Livre dans ce tems-là

Étoit une chose aussi rare qu'un bon Livre l'est aujourd'hui : loin de donner au Public l'Histoire *in-folio* de chaque Village , comme on fait à présent , on ne transmettoit à la postérité que les grands événemens qui devoient l'intéresser. Le culte des Dieux & l'Histoire des grands-hommes , étoient les seuls sujets de ce petit nombre d'écrits : on les composa long-tems en Vers chez les Egyptiens & chez les Grecs , parce qu'ils étoient destinés à être retenus par cœur & à être chantés : telle étoit la coutume de ces Peuples si différens de nous. Il n'y eut jusqu'à Hérodote d'autre Histoire parmi eux qu'en Vers , & ils n'eurent en aucun tems de poésie sans Musique.

A l'égard d'Homère , autant ses Ouvrages sont connus , autant est-on dans l'ignorance sur sa personne. Tout ce qu'on fait de vrai , c'est que long-tems après sa mort, on lui a érigé des Statues & élevé des Temples. Sept Villes puissantes se sont disputé l'honneur de l'avoir vu naître ; mais la commune opinion est que de son vivant il mendoit dans ces sept Villes , & que celui dont la postérité a fait un Dieu , a vécu méprisé & misérable , deux choses très-compatibles.

L'Iliade qui est le grand Ouvrage d'Homère , est plein de Dieux & de combats peu vrai-semblables. Ces sujets plaisent naturellement aux hommes ; ils aiment ce qui leur paraît terrible ; ils sont comme les enfans , qui écoutent avidement ces contes de Sorciers qui les effraient. Il y a des fables pour tous

âge, & il n'y a point de Nation qui n'ait eu les siennes.

De ces deux sujets qui remplissent l'Iliade, naissent les deux grands reproches que l'on fait à Homère : on lui impute l'extravagance de ses Dieux, & la grossièreté de ses Héros. C'est reprocher à un Peintre d'avoir donné à ses figures les habillemens de son tems. Homère a peint les Dieux tels qu'on les croioit, & les hommes tels qu'ils étoient. Ce n'est pas un grand mérite de trouver de l'absurdité dans la Théologie Païenne ; mais il faudroit être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines Fables d'Homère. Si l'idée des trois Graces, qui doivent toujours accompagner la Déesse de la Beauté, si la Ceinture de Vénus sont de son invention : quelles louanges ne lui doit-on pas, pour avoir ainsi orné cette Religion que nous lui reprochons ? Et si ces Fables étoient déjà reçues avant lui, peut-on mépriser un Siècle qui avoit trouvé des allégories si justes & si charmantes ?

Quant à ce qu'on appelle grossièreté dans les Héros d'Homère, on peut rire tant qu'on voudra de voir Patrocle, au neuvième Livre de l'Iliade, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer & souffler le feu, & préparer le dîner avec Achille : Achille & Patrocle n'en sont pas moins éclatans. Charles XII. Roi de Suède, a fait six mois sa cuisine à *Demir-Tocca*, sans perdre rien de son héroïsme, & la plupart de nos Généraux qui portent dans un camp tout le luxe d'une

Cour efféminée , auront bien de la peine à égaler ces Héros qui faisoient leur cuisine eux-mêmes.

On peut se moquer de la Princesse Nausicaa ; qui , suivie de toutes ses femmes , va laver ses robes , & celles du Roi & de la Reine. On peut trouver ridicule que les Filles d'Auguste aient filé les habits de leur Pere , lorsqu'il étoit maître de la moitié de l'Univers. Cela n'empêchera pas qu'une simplicité si respectable ne vaille bien la vaine pompe , la mollesse & l'oïveté dans lesquelles les personnes d'un haut rang sont nourries.

Que si l'on reproche à Homère d'avoir tant loué la force de ses Héros , c'est qu'avant l'invention de la Poudre , la force du corps décidoit de tout dans les Batailles : c'est que cette force est l'origine de tout pouvoir chez les hommes ; c'est que par cette supériorité seule les Nations du Nord ont conquis notre Hémisphère , depuis la Chine jusqu'au Mont-Atlas. Les anciens se faisoient une gloire d'être robustes : leurs plaisirs étoient des exercices violens ; ils ne passoient point leurs jours à se faire traîner dans des chars à couvert des influences de l'air , pour aller porter languissamment d'une maison dans une autre leur ennui & leur inutilité. En un mot , Homère avoit à représenter un Ajax & un Hector , non un Courtisan de Versailles , ou de saint James.

Après avoir rendu justice au fond du sujet des poèmes d'Homère , ce seroit ici le lieu d'examiner la manière dont il les a traités , & d'oser juger de

prix de ses Ouvrages ; mais tant de plumes savantes ont épuisé cette matière , que je me bornerai à une seule réflexion , dont ceux qui s'appliquent aux Belles-Lettres pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si Homère a eu des Temples , il s'est trouvé bien des Infidèles qui se sont moqués de sa Divinité. Il y a eu dans tous les Siècles des Savans , des *Raisonneurs* , qui l'ont traité d'Ecrivain *pitoyable* , tandis que d'autres étoient à genoux devant lui.

Ce Pere de la Poësie est depuis quelque-tems un grand sujet de dispute en France ; Perrault commença la querelle contre Despréaux : mais il apporta à ce combat des armes trop inégales ; il composa son Livre du *Parallèle des Anciens & des Modernes* , où l'on voit un esprit très-superficiel , nulle méthode & beaucoup de méprises. Le redoutable Despréaux accabla son Adversaire , en s'attachant uniquement à relever ses bévûes ; de sorte que la dispute fut terminée par rire aux dépens de Perrault , sans qu'on entamât seulement le fond de la question. Houdart de la Motte a depuis renouvelé la querelle : il ne savoit pas la Langue Grecque ; mais l'esprit a suppléé en lui , autant qu'il est possible , à cette connaissance. Peu d'Ouvrages sont écrits avec autant d'art , de discrétion & de finesse , que ses *Dissertations sur Homère*. Madame Dacier , connue par une érudition qu'on eût admirée dans un homme , soutint la cause d'Homère avec l'emportement d'un Commentateur : on eût dit que l'Ouvra-

ge de M. de la Motte étoit d'une femme d'esprit, & celui de Madame Dacier d'un homme savant. L'un, par son ignorance dans la Langue Grecque, ne pouvoit sentir les beautés de l'Auteur qu'il attaquoit ; l'autre, toute remplie de la superstition des Commentateurs, étoit incapable d'appercevoir des défauts dans l'Auteur qu'elle adoroit.

Pour moi, lorsque je lus Homère, & que je vis ces fautes grossières qui justifient les Critiques, & ces beautés plus grandes que ses fautes, je ne pus croire d'abord que le même génie eût composé tous les Chants de l'Iliade. En effet nous ne connaissons parmi les Latins, ni parmi nous, aucun Auteur qui soit tombé si bas, après s'être élevé si haut. Le grand Corneille, génie pour le moins égal à Homère, a fait à la vérité *Pertharite*, *Suréna*, *Agésilas*, après avoir donné *Cinna* & *Polieucte*; mais *Suréna* & *Pertharite* sont des sujets encore plus mal choisis que mal traités. Ces Tragédies sont très-faibles, mais non pas remplies d'absurdités, de contradictions & de fautes grossières. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchois, & le paradoxe de la réputation d'Homère m'a été développé. *Shakespear*, leur premier Poëte Tragique, n'a guères en Angleterre d'autre épithète que celle de *Divin*. Je n'ai jamais vu à Londres la Salle de la Comédie aussi remplie à l'*Andromaque* de Racine, toute bien traduite qu'elle est par *Phillips*, ou au *Caton* d'*Addisson*, qu'aux anciennes Pièces de *Shakespear*. Ces Pièces sont des monstres en Tragé-



die. Il y en a qui durent plusieurs années ; on y baptise au premier Acte le Héros qui meurt de vieillesse au cinquième ; on y voit des Sorciers , des Païsans , des Yvrognes , des Bouffons , des Fossoyeurs , qui creusent une fosse & qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin imaginez ce que vous pourrez de plus monstrueux & de plus absurde , vous le trouverez dans Shakespear. Quand je commençois à apprendre la Langue Anglaise , je ne pouvois comprendre comment une Nation si éclairée pouvoit admirer un Auteur si extravagant ; mais dès que j'eus une plus grande connoissance de la Langue , je m'apperçus que les Anglais avoient raison , & qu'il est impossible que toute une Nation se trompe en fait de sentiment , & ait tort d'avoir du plaisir. Ils voyoient comme moi les fautes grossières de leur Auteur favori , mais ils sentoient mieux que moi ses beautés , d'autant plus singulières , que ce sont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouit de sa réputation. Les Auteurs qui sont venus après lui , ont servi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand sens de l'Auteur de Caton , & ses talens , qui en ont fait un Secrétaire-d'Etat , n'ont pu le placer à côté de Shakespear. Tel est le privilège du véritable génie. Il se fait une route où personne n'a marché avant lui ; il court sans guide , sans art , sans règle , il s'égare dans sa carrière ; mais il laisse loin derrière lui tout

ce qui n'est que raison & qu'exactitude. Tel à peu près étoit Homère ; il a créé son Art & l'a laissé imparfait ; c'est un chaos encore ; mais la lumière y brille déjà de tous côtés.

Le Clovis de Desmarêts , la Pucelle de Chapelain , ces Poèmes fameux par leur ridicule , sont , à la honte des règles , conduits avec plus de régularité que l'Iliade , comme le Pirame de Pradon est plus exact que le Cid de Corneille. Il y a peu de petites nouvelles où les événemens ne soient mieux ménagés , préparés avec plus d'artifice , arrangés avec mille fois plus d'industrie que dans Homère. Cependant douze beaux Vers de l'Iliade sont au-dessus de la perfection de ces bagatelles , autant qu'un gros Diamant , ouvrage brute de la nature , l'emporte sur des colifichets de fer ou de laiton , quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des mains industrieuses. Le grand mérite d'Homère est d'avoir été un Peintre sublime. Inférieur de beaucoup à Virgile dans tout le reste , il lui est supérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche , *c'est un feu dévorant , qui , poussé par les vents , consume la terre devant lui.* Si c'est un Dieu qui se transporte d'un lieu à un autre ; il fait trois pas , & au quatrième il arrive au bout de la terre. Quand il décrit la Ceinture de Vénus , il n'y a point de Tableau de l'Albane qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'Achille , il personifie les Prières , *elles sont Filles du Maître*

*des Dieux , elles marchent tristement le front couvert de confusion , les yeux trempés de larmes , & ne pouvant se soutenir sur leurs piés chancelans , elles suivent de loin l'injure , l'injure altiere qui court sur la terre d'un pié léger , levant sa tête audacieuse. C'est ici sans doute qu'on ne peut sur-tout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu la Motte Houdart de l'Académie Française , qui dans sa Traduction d'Homère , étrangle tout ce beau passage , & le raccourcit ainsi en deux vers :*

*On apaise les Dieux ; mais par des sacrifices  
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.*

Quel malheureux don de la nature que l'esprit , s'il a empêché Mr. de la Motte de sentir ces grandes beautés d'imagination , & si cet Académicien si ingénieux a cru que quelques antithèses , quelques tours délicats pourroient suppléer à ces grands traits d'éloquence ! La Motte a ôté beaucoup de défauts à Homère ; mais il n'a conservé aucune de ses beautés ; il a fait un petit squelette d'un corps démesuré & trop plein d'embonpoint. En vain tous les Journaux ont prodigué les louanges à la Motte ; en vain avec tout l'art possible , & soutenu de beaucoup de mérite , s'étoit-il fait un parti considérable ; son parti , ses éloges , sa Traduction , tout a disparu , & Homère est resté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'Homère en faveur de ses beautés , sont la plûpart des

esprits trop philosophiques , qui ont étouffé en eux-mêmes tout sentiment. On trouve dans les *Pensées* de Mr. Pascal qu'il n'y a point de beauté Poétique, & que faute d'elle on a inventé de grands mots , comme fatal Laurier , bel Astre , & que c'est cela qu'on appelle beauté Poétique ; que prouve un tel passage , sinon que l'Auteur parloit de ce qu'il n'entendoit pas ?

Pour juger des Poètes , il faut savoir sentir , il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître ; comme pour décider sur la Musique , ce n'est pas assez , ce n'est rien même de calculer en Mathématicien la proportion des tons , il faut avoir de l'oreille & de l'ame.

Qu'on ne croie point encore connaître les Poètes par les Traductions ; ce seroit vouloir appercevoir les coloris d'un Tableau dans une Estampe. Les Traductions augmentent les fautes d'un Ouvrage & en gâtent les beautés. Qui n'a lu que Madame Dacier , n'a point lu Homère ; c'est dans le Grec seul qu'on peut voir le stile du Poète , plein de négligences extrêmes ; mais jamais affecté , & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé des hommes ; enfin on verra Homère lui-même , qu'on trouvera , comme ses Héros , tout plein de défauts , mais sublime.



## C H A P I T R E I I I.

## V I R G I L E.

**I**L ne faut avoir aucun égard à la Vie de Virgile , qu'on trouve à la tête de plusieurs éditions des Ouvrages de ce grand homme. Elle est pleine de puérités & de contes ridicules. On y représente Virgile comme une espèce de Maquignon & de faiseur de prédictions , qui devine qu'un Poulain qu'on avoit envoié à Auguste étoit né d'une Jument malade , & qui étant interrogé sur le secret de la naissance de l'Empereur , répond qu'Auguste étoit fils d'un Boulanger , parce qu'il n'avoit été jusquelà récompensé de l'Empereur qu'en rations de pain. Je ne sai par quelle fatalité la mémoire des grands-hommes est presque toujours défigurée par des contes insipides.

Tenons-nous-en à ce que nous savons certainement de Virgile. Il nâquit l'an 684. de la fondation de Rome , dans le Village d'Andez , à une lieue de Mantoue , sous le premier Consulat du grand Pompée & de Crassus. Les Ides d'Octobre , qui étoient le 15. de ce mois , devinrent à jamais fameuses par sa naissance: *Octobris Maro consecravit Idus* , dit Martial. Il ne vécut que cinquante-deux ans , & mourut à Brindes , comme il alloit en Gré-

ec, pour mettre dans la retraite la dernière main à son *Enéide*, qu'il avoit été onze ans à composer.

Il est le seul de tous les Poètes Épiques qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages & l'amitié d'Auguste, de Mécène, de Tucca, de Pollion, d'Horace, de Gallus ne servirent pas peu, sans doute, à diriger les jugemens de ses Contemporains, qui peut-être sans cela ne lui auroient pas rendu si-tôt justice. Quoi qu'il en soit, telle étoit la vénération qu'on avoit pour lui à Rome, qu'un jour comme il vint paraître au Théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ses Vers, tout le Peuple se leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendoit alors qu'à l'Empereur.

Il étoit né d'un caractère doux, modeste, & même timide. Il se déroboit très-souvent en rougissant, à la multitude qui accouroit pour le voir. Il étoit embarrassé de sa gloire; ses mœurs étoient simples; il négligeoit sa personne & ses habillemens; mais cette négligence étoit aimable. Il faisoit les délices de ses amis, par cette simplicité qui s'accorde si bien avec le génie, & qui semble être donnée aux véritablement grands-hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens sont bornés, & qu'il n'arrive presque jamais qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'étoit plus le même lorsqu'il écrivoit en Prose. Sénèque le Philosophe nous apprend que Virgile n'avoit pas mieux réussi en prose

que Cicéron en Vers. Si cela est, le Poëte a eu un mérite que l'Orateur n'avoit point ; c'étoit de connaître sa portée ; du moins Virgile n'a-t-il point laissé après lui de mauvaise Prose , au lieu que nous avons des Vers de Cicéron qui font hon-  
te à sa mémoire.

Horace & lui furent comblés de biens par Augus-  
te. Cet heureux Tyran savoit bien qu'un jour sa ré-  
putation dépendroit d'eux : aussi est-il arrivé que  
l'idée que ces deux grands Ecrivains nous ont don-  
née d'Auguste , a effacé l'horreur de ses proscrip-  
tions ; ils nous font aimer sa mémoire ; ils ont fait,  
si j'ose le dire , illusion à toute la terre.

Virgile mourut assez riche pour laisser des som-  
mes considérables à Tucca , à Varius , à Mécénas ,  
& à l'Empereur même. On fait qu'il ordonna par  
son Testament que l'on brûlât son Enéide , dont il  
n'étoit point satisfait ; mais on se donna bien de  
garde d'obéir à sa dernière volonté. Nous avons  
encore les Vers qu'Auguste composa au sujet de  
cet ordre que Virgile avoit donné en mourant ; ils  
sont beaux & semblent partir du cœur.

*Ergo ne supremis potuit vox improba verbis  
Tam dirum mandare nefas , ergo ibit in ignes  
Magnaque doctiloqui morietur Musa Maronis , &c.*

Cet Ouvrage que l'Auteur avoit condamné aux  
flammes , est encore avec ses défauts , le plus  
beau Monument qui nous reste de toute l'Antiqui-

té. Virgile tira le sujet de son Poëme des traditions fabuleuses, & sur l'arrivée & l'établissement d'Enée en Italie, que la superstition populaire avoit transmises jusqu'à lui, à peu près comme Homère avoit fondé son Iliade sur la tradition du Siège de Troïe; car en vérité il n'est pas croïable qu'Homère & Virgile se soient soumis par avance à cette règle bisarre que le Pere le Bossu a prétendu établir; c'est de choisir son sujet avant ses personnages, & de disposer routes les actions qui se passent dans le Poëme, avant que de savoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la Comédie, qui n'est qu'une représentation des ridicules du Siècle, ou dans un Roman frivole, qui n'est qu'un tissu de petites intrigues, lesquelles n'ont besoin ni de l'autorité de l'Histoire, ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les Poëtes Epiques au contraire, sont obligés de choisir un Héros connu, dont le nom seul puisse imposer au Lecteur, & un point d'Histoire qui soit par lui-même intéressant. Tout Poëte Epique qui suivra la règle de le Bossu, sera sûr de n'être jamais lu; mais heureusement il est impossible de la suivre: car si vous tirez votre sujet tout entier de votre imagination, & que vous cherchiez ensuite quelque événement dans l'Histoire pour l'adapter à votre Fable, toutes les Annales de l'Univers ne pourroient pas vous fournir un événement entièrement conforme à votre plan: il faudra de nécessité que vous altériez l'un pour le faire quadrer avec



l'autre ; & y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être ensuite obligé de détruire ?

Virgile rassembla donc dans son Poëme tous ces différens matériaux qui étoient épars dans plusieurs Livres, & dont on peut voir quelques-uns dans Denis d'Halicarnasse. Cet Historien trace exactement le cours de la navigation d'Enée ; il n'oublie ni la fable des Harpies, ni les prédictions de Céléno, ni le petit Ascagne, qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs assiettes*, &c. Pour ce qui est de la Métamorphose des Vaisseaux d'Enée en Nymphes, Denis d'Halicarnasse n'en parle point : Virgile lui-même prend soin de nous avertir que ce conte étoit une ancienne tradition.

*Prisca fides facta, sed fama perennis.*

Il semble qu'il ait eu honte de cette fable pué-  
le, & qu'il ait voulu se l'excuser à lui-même, en se rappelant la créance publique. Si on considéroit dans cette vûe plusieurs endroits de Virgile qui choquent au premier coup d'œil, on seroit moins prompt à le condamner.

N'est-il pas vrai que nous permettrions à un Auteur Français, qui prendroit Clovis pour son Héros, de parler de la Sainte Ampoule, qu'un Pigeon apporta du Ciel dans la Ville de Rheims pour oindre le Roi, & qui se conserve encore avec soi dans cette Ville ? Un Anglais qui chanteroit le

Roi Arthur, n'auroit-il pas la liberté de parler de l'Enchanteur Merlin? Tel est le sort de toutes ces anciennes Fables, où se perd l'origine de chaque Peuple, qu'on respecte leur antiquité, dans le même-tems qu'on rit de leur absurdité. Après-tout, quelque'excusable qu'on soit de mettre en œuvre de pareils contes, je pense qu'il vaudroit encore mieux les rejeter entièrement; un seul Lecteur sensé que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la construction de sa Fable, Virgile est blâmé par quelques Critiques, & loué par d'autres de s'être affervi à imiter Homère. Pour moi, si j'ose hasarder mon sentiment, je pense qu'il ne mérite ni ces reproches, ni ces louanges. Il ne pouvoit éviter de mettre sur la Scène les Dieux d'Homère, qui étoient aussi les siens, & qui, selon la tradition, avoient eux-mêmes guidé Enée en Italie. Mais assurément il les fait agir avec plus de jugement que le Poète Grec. Il parle comme lui du Siège de Troie; mais j'ose dire qu'il y a plus d'art & des beautés plus touchantes dans la Description que fait Virgile de la prise de cette Ville, que dans toute l'Illiade d'Homère. On nous crie que l'Episode de Didon est d'après celui de Circé & de Calipso; qu'Enée ne descend aux Enfers qu'à l'imitation d'Ulisse. Le Lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues Copies avec l'Original supposé, il y trouvera une prodigieuse différence.

*Homère a fait Virgile*, dit-on; si cela est, c'est sans doute son plus bel Ouvrage.

Il est bien vrai que Virgile a emprunté du Grec quelques comparaisons, quelques descriptions, dans lesquelles même pour l'ordinaire il est au-dessous de l'Original: quand Virgile est grand, il est lui-même; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie à suivre l'allure d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à Virgile de la stérilité dans l'invention. On le compare à ces Peintres qui ne savent point varier leurs figures. *Voiez*, dit-on, quelle profusion de caractères Homère a jetté dans son Iliade. Au lieu que dans l'Énéide, le fort Cloanthe, le brave Gias, & le fidèle Achate, sont des personnages insipides, des domestiques d'Enée, & rien de plus, dont les noms ne servent qu'à remplir quelques Vers. Cette remarque me paraît juste; mais j'ose dire qu'elle tourne à l'avantage de Virgile. Il chante les actions d'Enée, & Homère l'oïiveté d'Achille. Le Poète Grec étoit dans la nécessité de suppléer à l'absence de son principal Héros; & comme son talent étoit de faire des Tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéressante, il a suivi l'impulsion de son génie, en représentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans, mais qui ne touchent point.

Virgile, au contraire, sentoît qu'il ne falloit point affaiblir son principal personnage & le perdre dans la foule. C'est au seul Enée qu'il a voulu &

qu'il a dû nous attacher , aussi ne nous le fait-il jamais perdre de vûe. Toute autre méthode auroit gâté son Poëme.

Saint Evremont dit qu'Enée est plus propre à être Fondateur d'un Ordre de Moines que d'un Empire. Il est vrai qu'Enée passe auprès de bien des gens plutôt pour un dévot que pour un guerrier ; mais leur préjugé vient de la fausse idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'Achille , ou des exploits gigantesques des Héros de Roman.

Si Virgile avoit été moins sage ; si au lieu de représenter le courage calme d'un chef prudent , il avoit peint la témérité emportée d'Ajax & de Diomède , qui combattent contre des Dieux , il auroit plû davantage à ces Critiques ; mais il mériteroit peut-être moins de plaire aux hommes sensés.

Je viens à la grande & universelle objection que l'on fait contre l'Enéide. Les six derniers Chants , dit-on , sont indignes des six premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux sur ce défaut ; je suis persuadé qu'il le sentoit lui-même , & que c'étoit la vraie raison pour laquelle il avoit eu le dessein de brûler son Ouvrage. Il n'avoit voulu réciter à Auguste que le premier , le second , le quatrième & le sixième Livre , qui sont effectivement la plus belle partie de l'Enéide. Il n'est point donné aux hommes d'être parfaits. Virgile a épuisé tout ce que l'im-

gination a de plus grand dans la descente d'Enée aux Enfers ; il a dit tout au cœur dans les amours de Didon. La terreur & la compassion ne peuvent aller plus loin que dans la Description de la ruine de Troïe. De cette haute élévation, où il étoit parvenu au milieu de son vol, il ne pouvoit guères que descendre. Le projet du Mariage d'Enée avec Lavinie, qu'il ne connaît pas, ne sauroit nous intéresser après les Amours de Didon. La guerre contre les Latins, commencée à l'occasion d'un cerf blessé, ne peut que refroidir l'imagination que la ruine de Troïe a échauffée. Il est bien difficile de s'élever quand le sujet baisse ; cependant il ne faut pas croire que les six derniers Chants de l'Enéïde soient sans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnoissiez Virgile. Ce que la force de son art a tiré de ce terrain ingrat est presque incroyable. Vous voïez par-tout la main d'un homme sage qui lutte contre les difficultés : il dispose avec choix tout ce que la brillante imagination d'Homère avoit répandu avec une profusion sans règle.

Pour moi s'il m'est permis de dire ce qui me blesse davantage dans les six derniers Livres de l'Enéïde, c'est qu'on est tenté en les lisant de prendre le parti de Turnus contre Enée. Je vois en la personne de Turnus un jeune Prince passionnément amoureux, prêt à épouser une Princesse qui n'a point pour lui de répugnance ; il est favorisé dans sa passion par la mere de Lavinie, qui l'aime com-

me son fils. Les Latins & les Rutules desirerent également ce mariage , qui semble devoir assurer la tranquillité publique , le bonheur de Turnus , celui d'Amate , & même de Lavinie. Au milieu de ces douces espérances , lorsqu'on touche au moment de tant de félicités , voici qu'un étranger , un fugitif , arrive des Côtes d'Afrique. Il envoie une Ambassade au Roi Latin pour obtenir un azile ; le bon vieux Roi commence par lui offrir sa fille , qu'Enée ne demandoit pas : de-là s'ensuit une guerre cruelle. Turnus en combattant pour sa Maîtresse , est tué impitoyablement par Enée ; la mere de Lavinie au désespoir se donne la mort ; & le faible Roi Latin , pendant tout ce tumulte , ne fait ni refuser , ni accepter Turnus pour son gendre , ni faire la guerre ni la paix. Il se retire au fond de son Palais , laissant Turnus & Enée se battre pour sa fille , sûr d'avoir un gendre , quoi qu'il arrive. Il eut été aisé , ce me semble , de remédier à ce grand défaut : il falloit peut-être qu'Enée eût à délivrer Lavinie d'un ennemi , plutôt qu'à combattre un jeune & aimable Amant qui avoit tant de droit sur elle , & qu'il secourût le vieux Roi Latinus , au lieu de ravager son País ; il a trop de l'air du ravisseur de Lavinie. J'aimerois qu'il en fût le vengeur ; je voudrois qu'il eût un rival que je pusse haïr , afin de m'intéresser au Héros davantage. Une telle disposition eût été une source de beautés nouvelles. Le pere & la mere de Lavinie , cette jeune Princesse même , eussent eu des person-

nages plus convenables à jouer. Mais ma pré-  
somp tion va trop loin ; ce n'est point à un jeune  
Peintre à oser reprendre les défauts d'un Raphaël ,  
& je ne puis pas dire comme le Corrège , *son Pit-  
tor anche io.*



CHAPITRE

## C H A P I T R E I V.

## L U C A I N.

**A**PRE'S avoir levé nos yeux vers Homère & Virgile , il est inutile de les arrêter sur leurs Copistes. Je passerai sous silence Statius & Silius Italicus , l'un faible , l'autre monstrueux imitateur de l'Iliade & de l'Enéide ; mais il ne faut pas omettre Lucain , dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité ; il ne doit à personne ni ses beautés , ni ses défauts , & mérite par-là seul une attention particulière.

Lucain étoit d'une ancienne Maison de l'Ordre des Chevaliers ; il naquit à Cordoue en Espagne sous l'Empereur Caligula. Il n'avoit encore que huit mois lorsqu'on l'amena à Rome , où il fut élevé dans la maison de Sénèque son oncle. Ce fait suffit pour imposer silence à des Critiques , qui ont révoqué en doute la pureté de son langage. Ils ont pris Lucain pour un Espagnol qui a fait des Vers Latins. Trompés par ce préjugé , ils ont cru trouver dans son stile des barbarismes qui n'y sont point , & qui supposé qu'ils y fussent , ne peuvent assurément être apperçus par aucun Moderne.

Il fut d'abord Favori de Néron , jusqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de disputer contre lui le



prix de la Poësie, & le dangereux honneur de le remporter. Le sujet qu'ils traitèrent tous deux étoit *Orphée*. La hardiesse qu'eurent les Juges de déclarer Lucain vainqueur, est une preuve bien forte de la liberté dont on jouïssoit dans les premières années de ce règne.

Tandis que Néron fit les délices des Romains, Lucain crut pouvoir lui donner des éloges; il le loue même avec trop de flâterie, & en cela seul il a imité Virgile, qui avoit eu la faiblesse de donner à Auguste un encens que jamais homme ne doit donner à un autre homme, tel qu'il soit.

Néron démentit bien-tôt les loüanges outrées dont Lucain l'avoit comblé. Il força Sénèque à conspirer contre lui; Lucain entra dans cette fameuse conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cens Romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en récitant des Vers de sa *Pharsale*, qui exprimoient le genre de mort dont il expiroit.

Il ne fut pas le premier qui choisit une Histoire récente pour le sujet d'un poëme Epique. Varius, contemporain, ami & rival de Virgile, mais dont les Ouvrages ont été perdus, avoit exécuté avec succès cette dangereuse entreprise.

La proximité des tems, la notoriété publique de la guerre-civile, le siècle éclairé, politique & peu superstitieux où vivoient César & Lucain, la solidité de son sujet, ôtoient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse.

La grandeur véritable des Héros réels qu'il falloit peindre d'après nature , étoit une nouvelle difficulté. Les Romains du tems de César, étoient des personnages bien autrement importans que Sarpédon , Diomède , Mézence , & Turnus. La guerre de Troie étoit un jeu d'enfans en comparaison des guerres-civiles de Rome , où les plus grands Capitaines , & les plus puissans hommes qui aient jamais été , disputoient de l'Empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a osé s'écarter de l'Histoire : par-là il a rendu son Poème sec & aride. Il a voulu suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens ; mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'enflure. Ainsi il est arrivé qu'Achille & Enée , qui étoient peu importans par eux-mêmes , sont devenus grands dans Homère & dans Virgile , & que César & Pompée sont petits quelquefois dans Lucain.

Il n'y a dans son Poème aucune description brillante comme dans Homère. Il n'a point connu, comme Virgile , l'art de narrer & de ne rien dire de trop ; il n'a ni son élégance , ni son harmonie. Mais aussi vous trouvez dans la Pharsale des beautés qui ne sont ni dans l'Iliade, ni dans l'Enéïde. Au milieu de ses déclamations empoulées , il y a de ces pensées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont Corneille est rempli ; quelques-uns de ses Discours ont la majesté de ceux de Tite-Live & la force de Tacite. Il peint comme Saluste ; en un mot ,

il est grand par-tout où il ne veut point être Poëte. Une seule ligne telle que celle-ci, en parlant de César, *Nil actum reputans, si quid superesset agendum*, vaut bien assurément une description Poëtique.

Virgile & Homère avoient fort bien fait d'amener les Divinités sur la Scène. Lucain a fait tout aussi-bien de s'en passer. Jupiter, Junon, Mars, Vénus étoient des embellissemens nécessaires aux actions d'Enée & d'Agamemnon. On savoit peu de chose de ces Héros fabuleux ; ils étoient comme ces Vainqueurs des Jeux Olympiques que Pindare chantoit, & dont il n'avoit presque rien à dire. Il falloit qu'il se jettât sur les loüanges de Castor, de Pollux & d'Hercule. Les faibles commencemens de l'Empire Romain avoient besoin d'être relevés par l'intervention des Dieux ; mais César, Pompée, Caton, Labiénus, vivoient dans un autre siècle qu'Enée : les guerres-civiles de Rome étoient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. Quel rôle César joueroit-il dans la Plaine de Pharsale, si Iris venoit lui apporter son épée, ou si Vénus descendoit dans un nuage d'or à son secours ?

Ceux qui prennent les commencemens d'un Art pour les principes de l'Art même, sont persuadés qu'un Poëme ne sauroit subsister sans Divinités, parce que l'Illiade en est pleine ; mais ces Divinités sont si peu essentielles au Poëme, que le plus bel endroit qui soit dans Lucain, & peut-être dans aucun Poëte, est le discours de Caton, dans lequel ce Stoïque ennemi des Fables refuse d'entrer seule-

ment dans le Temple de Jupiter Hammon. Je me  
fers de la Traduction de Brebeuf.

Laiſſons , laiſſons , dit-il , un ſecours ſi honteux  
A ces ames qu'agite un avenir douteux.  
Pour être convaincu que la vie eſt à plaindre ,  
Que c'eſt un long combat dont l'iſſue eſt à craindre ,  
Qu'une mort glorieuſe eſt préférable aux fers ,  
Je ne conſulte point les Dieux ni les Enfers.  
Alors que du néant nous paſſons juſqu'à l'Etre ,  
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître.  
Nous trouvons Dieu par-tout , par-tout il parle à nous.  
Nous ſavons ce qui fait , ou détruit ſon courroux.  
Et chacun porte en ſoi ce conſeil ſalutaire ,  
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire.  
Penſez-vous qu'à ce Temple un Dieu ſoit limité ?  
Qu'il ait dans ces défers caché la vérité ?  
Faut-il d'autre ſéjour à ce Monarque auguſte ,  
Que les Cieux , que la terre & que le cœur du Juſte ?  
C'eſt lui qui nous ſoutient , c'eſt lui qui nous conduit.  
C'eſt ſa main qui nous guide & ſon feu qui nous luit ;  
Tout ce que nous voïons eſt cet Etre ſuprême , &c.  
C'eſt bien aſſez , Romains , de ces vives leçons ,  
Qu'il grave dans notre ame au point que nous naiſſons.  
Si nous n'y ſavons pas lire nos aventures ,  
Percer avant le tems dans les choſes futures ,  
Loin d'appliquer en vain nos ſoins à le chercher ,  
Ignorons ſans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'eſt donc point pour n'avoir pas fait uſage du  
Miniftère des Dieux , mais pour avoir ignoré l'art  
de bien conduire les affaires des hommes , que Lu-  
cain eſt ſi inférieur à Virgile. Faut-il qu'après avoir

peint César , Pompée , Caton , avec des traits si forts , il soit si faible quand il les fait agir ! Ce n'est presque plus qu'une gazette pleine de déclamations ; il me semble que je vois un Portique hardi & immense qui me conduit à des ruines.



## C H A P I T R E V.

## L E T R I S S I N .

**A** P R E ' S que l'Empire Romain eut été détruit par les Barbares , plusieurs Langues se formèrent des débris du Latin , comme plusieurs Roïaumes s'élevèrent sur les ruines de Rome. les Conquérens portèrent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les Arts périrent ; & lorsqu'après huit cent ans ils commencerent à renaître, ils renâquirent Gots & Vandales. Ce qui nous reste malheureusement de l'Architecture & de la Sculpture de ces tems-là , est un composé bizarre de grossièreté & de colifichets. Le peu qu'on écrivoit étoit dans le même goût. Les Moines conservèrent la Langue Latine pour la corrompre ; les Francs , les Vandales , les Lombards , mêlèrent à ce Latin corrompu leur Jargon irrégulier & stérile ; enfin la Langue Italienne , comme la fille aînée de la Latine , se polit la première , ensuite l'Espagnole , puis la Française & l'Anglaise se perfectionnèrent.

La Poësie fut le premier Art qui fut cultivé avec succès. Dante & Pétrarque écrivirent dans un tems où l'on n'avoit pas encore un Ouvrage de Prose supportable ; chose étrange que presque toutes les Nations du monde aient eu des Poètes avant que

d'avoir aucune autre sorte d'Ecrivains. Homère fleurit chez les Grecs plus d'un siècle avant qu'il parut un Historien. Les Cantiques de Moïse sont le plus ancien Monument des Hébreux. On a trouvé des Chançons chez les Caraïbes qui ignoroient tous les Arts.

Les Barbares des Côtes de la Mer Baltique avoient leurs fameuses Rimes Roniques, dans le tems qu'ils ne savoient pas lire ; ce qui prouve, en passant, que la Poësie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoi qu'il en soit, le Tasse étoit encore au berceau, lorsque le Trissin Auteur de la fameuse *Sophonisbe*, la première Tragédie écrite en Langue vulgaire, entreprit un Poëme Epique. Il prit pour son sujet, l'Italie délivrée des Gots par Bélizaire, sous l'Empire de Justinien. Son plan est sage & régulier ; mais la Poësie de stile y est faible. Toutefois l'Ouvrage réussit, & cette aurore du bon goût brilla pendant quelque tems, jusqu'à ce qu'elle fût absorbée dans le grand jour qu'apporta le Tasse.

Le Trissin étoit un homme d'un savoir très-étendu, & d'une grande capacité. Léon X. l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut Ambassadeur auprès de Charles-Quint ; mais enfin il sacrifia son ambition & la prétendue solidité des affaires publiques à son goût pour les Lettres ; bien différent en cela de quelques hommes célèbres, que nous avons vus quitter & même mépriser les Lettres, après avoir fait fortune par elles. Il étoit avec raison

son , charmé des beautés qui sont dans Homère , & cependant sa grande faute est de l'avoir imité ; il en a tout pris , hors le génie. Il s'appuie sur Homère , pour marcher , & tombe en voulant le suivre. Il cueille les fleurs du Poëte Grec ; mais elles se flétrissent dans les mains de l'imitateur. Le Triffin , par exemple , a copié ce bel endroit d'Homère , où Junon , parée de la Ceinture de Vénus , dérobe à Jupiter des caresses qui n'avoient pas coutume de lui faire.

La femme de l'Empereur Justinien a les mêmes vûes sur son époux , dans *l'Italia Liberata.* „ Elle „ commence par se baigner dans sa belle chambre , „ elle met une chemise blanche , & après une longue énumération de tous les affiquets d'une toilette , elle va trouver l'Empereur qui est assis sur „ un gazon dans un petit Jardin , elle lui fait une „ menterie avec beaucoup d'agaceries , & enfin Justinien le diede un *bascio.*

*Suave , e le gettò le braccia al collo ,  
 Et ella stette ; e sorridendo disse.  
 Signor mio dolce , or que volete fare ,  
 Che se venisse alcuno in questo luogo ,  
 E ci vedesse , harei tanta vergogna ,  
 Che più non ardirei levar la fronte :  
 Entriamo ne le nostre usate stanze ,  
 Chiudamo gli usci , e sopra il vostro letto  
 Poniamci , e fate poi quel , che mi piace.  
 L'Imperador rispose ; Alma via vita ,  
 Non dubitate de la vista altrui ,  
 Che qui non può venir persona umana*



*Senon par la mia stanza , & io la chiusi*  
*Come qui venni , & hò la chiave a canto ;*  
*E penso , che ancor voi chiudeste l'uscio ,*  
*Che vienin esso da le stanze vostre ;*  
*Perchè giamai non lo lasciate aperto.*  
*E detto questo , subito abbracciolla ;*  
*Poi si colcar ne la minuta erbetta*  
*La quale allegra gli fioria d'intorno , &c.*

L'Empereur lui donna un doux baiser & lui jette les bras au cou ; elle s'arrêta , & lui dit en souriant.

„ Mon doux Seigneur , que voulez-vous faire ? Si  
 „ quelqu'un entroit ici & nous découvroit, je serois si  
 „ honteuse , que je n'oserois plus lever les yeux.  
 „ Allons dans notre appartement , fermons les por-  
 „ tes , mettons-nous sur le lit , & puis faites ce que  
 „ vous voudrez. L'Empereur lui répondit ; ma che-  
 „ re ame , ne craignez point d'être apperçue , per-  
 „ sonne ne peut entrer ici que par ma chambre ; je  
 „ l'ai fermée , & j'en ai la clef dans ma poche. Je  
 „ présume que vous avez aussi fermé la porte de vo-  
 „ tre appartement qui entre dans le mien ; car vous  
 „ ne le laissez jamais ouvert. Après avoir ainsi par-  
 „ lé , il l'embrasse & la jette sur l'herbe tendre ,  
 „ qui semble partager leurs plaisirs , & qui se cou-  
 „ ronne de fleurs. “ Ainsi ce qui est décrit noble-  
 „ ment dans Homère , devient aussi bas & aussi dé-  
 „ goûtant dans le Trissin , que les caresses d'un mari  
 „ & d'une femme devant le monde.

Le Trissin semble n'avoir copié Homère que dans le détail des descriptions : il est très-exact à peindre

## POESIE ÉPIQUE.

51

les habillemens & les meubles de ses Héros : mais il ne dit pas un mot de leurs caractères.

Cependant je ne fais pas mention de lui pour remarquer seulement ses fautes ; mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite , d'avoir été le premier Moderne en Europe qui ait fait un Poëme Epique régulier & sensé , quoique faible , & qui ait osé secouer le joug de la rime. De plus , il est le seul des Poëtes Italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots , ni pointes , & celui de tous ceux qui a le moins introduit d'Enchanteurs & de Héros enchantés dans ses Ouvrages ; ce qui n'étoit pas un petit mérite.



---

 CHAPITRE VI.

## LE CAMOUENS.

**T**ANDIS que le Trissin en Italie suivoit d'un pas timide & faible les traces des Anciens , le Camouens en Portugal ouvroit une carrière toute nouvelle , & s'acquéroit une réputation qui dure encore parmi ses Compatriotes , qui l'appellent le Virgile Portugais.

Camouens ; d'une ancienne famille Portugaise , nâquit en Espagne dans les dernières années du règne célèbre de Ferdinand & d'Isabelle , tandis que Jean II. régnoit en Portugal ; après la mort de Jean il vint à la Cour de Lisbonne , la première année du règne d'Emmanuel le *Grand* , héritier du Trône & des grands desseins du Roi Jean ; c'étoient alors les beaux jours du Portugal , & le tems marqué pour la gloire de cette Nation.

Emmanuel , déterminé à suivre le projet qui avoit échoué tant de fois de s'ouvrir une route aux Indes Orientales par l'Océan , fit partir en 1497. Vasco de Gama avec une Flote pour cette fameuse entreprise , qui étoit regardée comme téméraire & impraticable , parce qu'elle étoit nouvelle.

Gama, & ceux qui eurent la hardiesse de s'embarquer avec lui, passèrent pour des insensés qui se sacrifioient de gaieté de cœur. Ce n'étoit qu'un cri dans la Ville contre le Roi : tout Lisbonne vit partir avec indignation & avec larmes ces Aventuriers, & les pleura comme morts ; cependant l'entreprise réussit, & fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens n'accompagna point Vasco de Gama dans son expédition ; comme je l'avois dit dans mes éditions précédentes ; il n'alla aux grandes Indes que long-tems après. Un désir vague de voyager & de faire fortune : & l'éclat que faisoient à Lisbonne ses galanteries indiscrettes, ses mécontentemens de la Cour, & sur-tout cette curiosité assez inséparables d'une grande imagination, l'arrachèrent à sa patrie : il servit d'abord volontaire sur un vaisseau, & il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avoient déjà un Vice-Roi dans les Indes ; Camouens étant à Goa en fut exilé par le Vice-Roi. Etre exilé d'un lieu, qui pouvoit être regardé lui-même comme un exil cruel, étoit un de ces malheurs singuliers que la destinée réservoir à Camouens. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare sur les frontières de la Chine, où les Portugais avoient un petit Comptoir & où ils commençoient à bâtir la Ville de Macao. Ce fut-là qu'il composa son Poëme de la découverte des Indes, qu'il intitula *Lusiade*, titre qui a peu de rap-

port au sujet, & qui, à proprement parler, signifie la *Portugade*.

Il obtint un petit emploi à Macao même, & de-là retournant ensuite à Goa, il fit naufrage sur les côtes de la Chine, & se sauva en nageant d'une main, & de l'autre tenant son Poëme, seul bien qui lui restoit. De retour à Goa, il fut mis en prison; il n'en sortit que pour essuier un plus grand malheur, celui de suivre en Afrique un petit Gouverneur arrogant & avaro. Il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin il revint à Lisbonne avec son Poëme pour toute ressource. Il obtint une petite pension d'environ 800 liv. de notre monnoie d'aujourd'hui; mais on cessa bien-tôt de la lui paier. Il n'eut d'autre retraite & d'autre secours qu'un hôpital. Ce fut-là qu'il passa le reste de sa vie, & qu'il mourut dans un abandon général.

A peine fut-il mort, qu'on s'empressa de le mettre au rang des grands-hommes. Quelques villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné la naissance; ainsi il éprouva en tout le sort d'Homère. Il voïagea comme lui; il vécut & mourut pauvre, & n'eut de réputation qu'après sa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie que ce n'est point par le génie qu'on fait sa fortune & qu'on vit heureux.

Le sujet de la *Lusiade*, traité par un esprit aussi vif que le Camouens, ne pouvoit que produire une nouvelle espece d'Epopée. Le fonds de son Poëme, n'est ni une guerre ni une querelle de Héros, ni le

monde en armes pour une femme ; c'est un nouveau  
païs découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute : „ Je chante ces hom-  
„ mes au-dessus du vulgaire , qui des rives occiden-  
„ tales de la Lusitanie , portés sur des mers qui n'a-  
„ voient point encore vû de vaisseaux , allèrent  
„ étonner la Trapobane de leur audace : eux dont le  
„ courage patient à souffrir des travaux au-delà des  
„ forces humaines , établit un nouvel Empire sous  
„ un Ciel inconnu & sous d'autres étoiles. Qu'on  
„ ne vante plus les voïages du fameux Troïen , qui  
„ porta ses Dieux en Italie , ni ceux du sage Grec ,  
„ qui revit Itaque après vingt ans d'absence, ni ceux  
„ d'Alexandre , cet impétueux conquérant. Dispa-  
„ raissez drapeaux que Trajan déployoit sur les fron-  
„ tières de l'Inde : Voici un homme à qui Neptune  
„ a abandonné son trident : Voici des travaux qui  
„ surpassent tous les vôtres.

„ Et vous , Nymphes du Tage , si jamais , vous  
„ m'avez inspiré des sons doux & touchans , si j'ai  
„ chanté les rives de votre aimable fleuve ; don-  
„ nez-moi aujourd'hui des accens fiers & hardis ,  
„ qu'ils aient la force & la clarté de vos cours ,  
„ qu'ils soient purs comme vos ondes , & que dé-  
„ formais le Dieu des vers préfère vos eaux à celles  
„ de la fontaine sacrée. „

De là le Poëte conduit la flote Portugaise à  
l'embouchure du Gange , décrit en passant les côtes  
Occidentales , le Midi & l'Orient de l'Afrique , &  
les différens peuples qui vivent sur cette côte ; il

entremêle avec art l'histoire du Portugal. On y voit dans le troisième Chant la mort de la célèbre Inès de Castro, épouse du Roi Dom Pédre, dont l'aventure déguisée a été jouée depuis peu sur le Théâtre de Paris. C'est à mon gré le plus beau morceau du Camouens ; il y a peu d'endroits dans Virgile plus attendrissans & mieux écrits.

La simplicité du Poëme est réhaussée par des fictions aussi neuves que le sujet. En voici une, qui, je l'ose dire, doit réussir dans tous les tems & chez toutes les Nations.

Lorsque la flotte est prête à doubler le Cap de Bonne-Espérance, appelé alors le Promontoire des tempêtes, on apperçoit tout-à-coup un formidable objet. C'est un fantôme qui s'élève du fond de la mer, sa tête touche aux nues, les tempêtes, les vents, les tonnerres sont autour de lui, ses bras s'étendent au loin sur la surface des eaux : ce monstre, ou ce Dieu, est le gardien de cet Océan, dont aucun vaisseau n'avoit encore fendu les flots ; il menace la flotte, il se plaint de l'audace des Portugais, qui viennent lui disputer l'empire de ces mers ; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent essuier dans leur entreprise. Cela est grand en tout pais sans doute.

Voici une autre fiction, qui fut extrêmement du goût des Portugais & qui me parait conforme au génie Italien ; c'est une Isle enchantée, qui sort de la mer, le rafraîchissement de Gama & de sa flotte. Cette Isle a servi, dit-on, de modèle à l'Isle d'Ar-

nide , décrite quelques années après par le Tasse.

C'est-là que Vénus , aidée des conseils du Pere éternel , & secondée en même-tems des flèches de Cupidon , rend les Néréïdes amoureuses des Portugais. Les plaisirs les plus lascifs y sont peints sans ménagement ; chaque Portugais embrasse une Néréïde , & Thétis obtient Vasco de Gama pour son partage. Cette Déesse le transporte sur une haute montagne , qui est l'endroit le plus délicieux de l'Isle , & de-là lui montre tous les Roïaumes de la terre & lui prédit les destinées du Portugal.

Camouens , après s'être abandonné sans réserve à la description voluptueuse de cette Isle & des plaisirs où les Portugais sont plongés , s'avise d'informer le lecteur que toute cette fiction ne signifie autre chose que le plaisir qu'un honnête-homme sent à faire son devoir. Mais il faut avouer qu'une Isle enchantée , dont Vénus est la Déesse & où des Nymphes caressent des matelots après un voïage de long cours , ressemble plus à un *musico* d'Amsterdam qu'à quelque chose d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du Camouens prétend que dans ce Poëme Vénus signifie la Sainte-Vierge , & que Mars est évidemment Jesus-Christ. A la bonne heure , je ne m'y oppose pas ; mais j'avoue que je ne m'en serois pas apperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raison de tout ; on ne sera plus tant surpris que Gama dans une tempête adresse ses prieres à Jesus-Christ , & que ce soit Vénus qui vienne à son secours. Bacchus



& la Vierge Marie se trouveront tout naturellement ensemble.

Le principal but des Portugais , après l'établissement de leur commerce , est la propagation de la Foi , & Vénus se charge du succès de l'entreprise. A parler sérieusement , un merveilleux si absurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs sensés ; il semble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce Poëte ; mais la Poësie du stile , & l'imagination dans l'expression l'ont soutenu , de même que les beautés de l'exécution ont placé Paul Véronese parmi les grands Peintres.

Le Camouens tombe presque toujours dans de telles disparates. Je me souviens que Vasco , après avoir raconté ses aventures au Roi de Mélinde , lui dit : O Roi , juge si Ulyffe & Enée ont voïagé aussi loin que moi & couru autant de périls ? comme si un barbare Africain des côtes de Zanguebar savoit son Homère & son Virgile. Mais de tous les défauts de ce Poëme , le plus grand est le peu de liaison qui régné dans toutes ses parties ; il ressemble au voïage dont il est le sujet. Les aventures se succèdent les unes aux autres , & le Poëte n'a d'autre art que celui de bien conter les détails. Mais cet art seul , par le plaisir qu'il donne , tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin que l'ouvrage est plein de grandes beautés , puisque depuis deux cens ans il fait les délices d'une Nation spirituelle qui doit en connaître les fautes.

## CHAPITRE VII.

## LE TASSE.

**T**ORQUATO TASSO commença sa *Gierusalemme Liberata* dans le tems que la *Lusiade* du Camouens commença à paraître. Il entendoit assez le Portugais pour lire ce Poëme & pour en être jaloux : il disoit que le Camouens étoit le seul rival en Europe qu'il craignit. Cette crainte, si elle étoit sincère, étoit très-mal fondée. Le Tasse étoit autant au-dessus du Camouens, que le Portugais étoit supérieur à ses Compatriotes.

Le Tasse eut eu plus de raison d'avouer qu'il étoit jaloux de l'Arioste, par qui sa réputation fut si long-tems balancée, & qui lui est encore préféré par bien des Italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'Arioste parmi les Poëtes Epiques ; mais il faut qu'ils songent qu'en fait de Tragédie, il seroit hors de propos de citer *l'Avare* ou *le Grondeur* ; & quoique plusieurs Italiens en disent, l'Europe ne mettra l'*Arioste* avec le Tasse, que lorsqu'on placera l'*Enéide* avec *Dom Quichotte*, & *Calot* avec le *Corrége*.

Le Tasse nâquit à Surrento en 1544. l'onzième Mars, de *Bernardo Tasso* & de *Portia de Rossi*. La

Maison dont il sortoit étoit une des plus illustres d'Italie, & avoit été long-tems une des plus puissantes. Sa grand'-mere étoit une *Cornaro* : on fait assez qu'une noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouser un homme d'une qualité médiocre : mais toute cette grandeur passée ne sert peut-être qu'à le rendre malheureux.

Son pere, né dans le déclin de sa maison, s'étoit attaché au Prince de Salerne, qui fut dépouillé de sa Principauté par Charles-Quint. De plus, Bernardo étoit Poëte lui-même ; avec ce talent, & le malheur qu'il eut d'être domestique d'un petit Prince, il n'est pas étonnant qu'il ait été pauvre & malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie Poétique, la seule richesse qu'il avoit reçue de son pere, se manifesta dès son enfance. Il faisoit des Vers à l'âge de sept ans. Bernardo, banni de Naples avec les Partisans du Prince de Salerne, & qui connoissoit par une dure expérience le danger de la Poësie & d'être attaché aux Grands, voulut éloigner son fils de ces deux sortes d'esclavages. Il l'envoia étudier le Droit à Padoue. Le jeune Tasse y réussit, parce qu'il avoit un génie qui s'étendoit à tout : il reçut même ses degrés en Philosophie & en Théologie. C'étoit alors un grand honneur ; car on regardoit comme savant un homme qui savoit par cœur la Logique d'Aristote, & ce bel art de disputer pour & contre en termes inintelligibles sur des matieres qu'on ne comprend point.

## POESIE ÉPIQUE.

Mais le jeune homme , entraîné par l'impulsion irrésistible du génie , au milieu de toutes ces études , qui n'étoient point de son goût , composa à l'âge de dix-sept ans son Poëme de Renaud , qui fut comme le précurseur de sa Jérusalem. La réputation que ce premier ouvrage lui attira , le déterminâ dans son penchant pour la Poësie. Il fut reçu dans l'Académie des *Ætherei* de Padoue , sous le nom de *Pentito* , du Repentant , pour marquer qu'il se repentoit du tems qu'il croioit avoir perdu dans l'étude du Droit , & dans les autres , où son inclination ne l'avoit pas appelé.

Il commença la Jérusalem à l'âge de vingt-deux ans. Enfin pour accomplir la destinée que son pere avoit voulu lui faire éviter , il alla se mettre sous la protection du Duc de Ferrare , & crut qu'être logé & nourri chez un Prince pour lequel il faisoit des Vers , étoit un établissement assuré.

A l'âge de vingt-sept ans , il alla en France à la suite du Cardinal d'Este. Il fut reçu du Roi Charles IX. disent les Historiens Italiens , avec des distinctions dues à son mérite , & revint à Ferrare , comblé d'honneurs & de biens. Mais ces biens & ces honneurs tant vantés , se réduisoient à quelques louanges ; l'encens étant d'ordinaire la fortune des Poëtes.

On prétend qu'il fut amoureux à la Cour de Ferrare de la sœur du Duc , & que cette passion jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette Cour , fut la source de cette humeur mélancolique , qui le

consumma vingt années , & qui fit passer pour un fou un homme qui avoit mis tant de raison dans ses Ouvrages.

Quelques Chants de son Poëme avoient déjà paru , sous le nom de Godefroi : il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans , sous le titre plus judicieux de la *Jérusalem délivrée*. Il pouvoit dire alors , comme un grand homme de l'antiquité : j'ai vécu assez pour le bonheur & pour la gloire. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations : enveloppé dès l'âge de huit ans dans le bannissement de son pere , sans patrie , sans bien , sans famille , persécuté par les ennemis que lui suscitoient ses talens , plaint , mais négligé par ceux qu'il appelloit ses amis , il souffrit l'exil , la prison , la plus extrême pauvreté , la faim même ; & ce qui devoit ajoûter un poids insupportable à tant de malheurs , la calomnie l'attaqua & l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare , où le protecteur qu'il avoit tant célébré l'avoit fait mettre en prison : il alla à pié , couvert de haillons , depuis Ferrare jusqu'à Surrento dans le Roïaume de Naples , trouver une sœur qu'il y avoit , & dont il espéroit quelque secours ; mais dont probablement il n'en reçut point , puisqu'il fut obligé de retourner à pié à Ferrare où il fut emprisonné encore. Le désespoir altéra sa constitution robuste , & le rejetta dans des maladies violentes & longues , qui lui ôtèrent quelquefois l'usage de la raison. Il prétendit un jour avoir été guéri par le secours de la Sainte Vierge & de

Sainte Scholaſtique , qui lui apparurent dans un grand accès de fièvre. Le Marquis Manſo di Villa rapporte ce fait comme certain ; mais tout ce que la plûpart des lecteurs en croiront , c'eſt que le Taſſe avoit la fièvre.

Sa gloire Poétique , cette conſolation imaginaire dans les malheurs réels , fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ſes ennemis éclipsa pour un tems ſa réputation. Il fut preſque regardé comme un mauvais Poète : enfin après vingt années l'envie fut laſſe de l'opprimer , ſon mérite ſurmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune ; mais ce ne fut que lorsque ſon eſprit , fatigué d'un ſuite de malheurs ſi longue , étoit devenu inſenſible à tout ce qui pouvoit le flatter.

Il fut appelé à Rome par le Pape Clément VIII. qui dans une Congrégation de Cardinaux avoit réſolu de lui donner la Couronne de Laurier , & les honneurs du Triomphe , cérémonie bizarre , qui paraît ridicule aujourd'hui , ſur-tout en France , & qui étoit alors très-ſérieuſe & très-honorable en Italie. Le Taſſe fut reçu à un mille de Rome , par les deux Cardinaux neveux , & par un grand nombre de Prélats & d'hommes de toutes conditions. On le conduiſit à l'audience du Pape ? *Je deſire*, lui dit le Pontife , *que vous honoriez la Couronne de Laurier , qui a honoré juſqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les deux Cardinaux Aldrobrandins , neveux du Pape , qui aimoient & admiroient le Taſſe , ſe chargèrent de l'appareil du couronnement ; il devoit ſe faire au

Capitole ; chose assez singulière , que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits , triomphent dans la même place , que ceux qui l'avoient désolé par leurs conquêtes.

Le Tasse tomba malade dans le tems de ces préparatifs ; & comme si la fortune avoit voulu le tromper jusqu'au dernier moment , il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

Le tems qui sappe la réputation des Ouvrages médiocres , a assuré celle du Tasse. La *Jérusalem délivrée* est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie , comme les Poèmes d'Homère l'étoient en Grèce , & on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de Virgile & d'Homère , malgré ses fautes , & malgré la critique de M. Despréaux.

La Jérusalem paraît , à quelques égards , être d'après l'Iliade ; mais si c'est imiter que de choisir dans l'Histoire un sujet qui a des ressemblances avec la Fable de la Guerre de Troïe ; si Renaud est une copie d'Achille , & Godefroi d'Agamemnon ; j'ose dire que le Tasse a été bien au-delà de son modèle. Il a autant de feu qu'Homère dans ses batailles , avec plus de variété. Ses Héros ont tous des caractères différens , comme ceux de l'Iliade ; mais ces caractères sont mieux annoncés , plus fortement décrits , & infiniment mieux soutenus ; car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente dans le Poëte Grec , & pas un qui ne soit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'Homère craïonnoit ; il a perfectionné

donné l'art de nuancer les couleurs , & de distinguer les différentes espèces de vertus, de vices & de passions , qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi Godefroi est prudent & modéré. L'inquiet Aladin a une politique cruelle ; la généreuse valeur de Tancrède est opposée à la fureur d'Argant ; l'amour dans Armide est un mélange de coquetterie & d'emportement. Dans Herminie, c'est une tendresse douce & aimable : il n'y a pas jusqu'à l'Hermite Pierre, qui ne fasse un personnage dans le Tableau , & un beau contraste avec l'Enchanteur Isménos ; & ces deux figures sont assurément au-dessus de Calcas & Taltibius.

Renaud est une imitation d'Achille ; mais ces fautes sont plus excusables ; son caractère est plus aimable ; son loisir est mieux employé ; Achille éblouit , & Renaud intéresse.

Je ne sai si Homère a bien ou mal fait d'inspirer tant de compassion pour Priam, l'ennemi des Grecs ; mais c'est sans doute un coup de l'art , d'avoir rendu Aladin odieux. Sans cet artifice plus d'un lecteur se seroit intéressé pour les Mahométans contre les Chrétiens ; on seroit tenté de regarder ces derniers comme des brigands , ligués pour venir du fond de l'Europe désoler un país , sur lequel ils n'avoient aucun droit , & massacrer de sang froid un vénérable Monarque âgé de 80. ans , & tout un peuple innocent qui n'avoit rien à démêler avec eux.

C'étoit une chose bien étrange que la folie de  
Lome II. E



**Croisades.** Les Moines prêchoient ces saints brigandages, moitié par enthousiasme, moitié par intérêt. La Cour de Rome les encourageoit, par une politique qui profitoit de la faiblesse d'autrui. Des Princes quittoient leurs Etats, les épuisoient d'hommes & d'argent, & les laissoient exposés au premier occupant, pour aller se battre en Syrie. Tous les Gentilshommes vendoient leurs biens, & partoient pour la Terre-Sainte avec leurs Maîtresses. L'envie de courir, la mode, la superstition, concouroient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les Croisés mêloient les débauches les plus scandaleuses & la fureur la plus barbare, avec des sentimens tendres de dévotion; ils égorgèrent tout dans Jérusalem, sans distinction de sexe, ni d'âge; mais quand ils arrivèrent au Saint Sépulcre, ces Monstres ornés de Croix blanches, encore toutes dégoûtantes du sang des femmes qu'ils venoient de massacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baisèrent la terre & se frappèrent la poitrine, tant la nature-humaine est capable de réunir les extrêmes.

Le Tasse fait voir, comme il le doit, les Croisades dans un jour tout opposé. C'est une armée de Héros, qui, sous la conduite d'un Chef vertueux, vient délivrer du joug des Infidèles une terre consacrée par la naissance & la mort d'un Dieu. Le sujet de la Jérusalem, à le considérer dans ce sens, est le plus grand qu'on ait jamais choisi. Le Tasse l'a

traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son Ouvrage est bien conduit ; presque tout y est lié avec art ; il amène adroitement les aventures ; il distribue sagement les lumières & les ombres. Il fait passer le lecteur, des allarmes de la guerre, aux délices de l'amour, & de la peinture des voluptés, il le ramène aux combats : il excite la sensibilité par degrés ; il s'éleve au-dessus de lui-même, de livre en livre. Son stile est presque par-tout clair & élégant ; & lorsque son sujet demande de l'élevation, on est étonné comment la mollesse de la Langue Italienne prend un nouveau caractère sous ses mains, & se change en majesté & en force.

On trouve, il est vrai, dans la Jérusalem environ deux cens vers où l'Auteur se livre à des jeux de mots & à des *concerti* puériles ; mais ces faiblesses étoient une espèce de tribut, que son génie payoit au goût que son siècle avoit pour les pointes, & qui même a augmenté depuis lui ; mais dont les Italiens sont entièrement désabusés.

Si cet Ouvrage est plein de beautés, qu'on admire par-tout, il y a aussi bien des endroits qu'on n'approuve qu'en Italie, & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part.

Il me semble que c'est une faute par-tout pais d'avoir débuté par un Episode, qui ne tient en rien au reste du Poème. Je parle de l'étrange & inutile **Talisman que fait le Sorcier Iméno, avec une Image**

de la Vierge Marie , & de l'Histoire d'Olindo & de Sophronia. Encore si cette Image de la Vierge seroit à quelque prédiction ; si Olindo & Sophronia , prêts à être les victimes de leur Religion , étoient éclairés d'enhaut & disoient un mot de ce qui doit arriver ; mais ils sont entièrement hors d'œuvre. On croit d'abord que ce sont les principaux personnages du Poëme ; mais le Poëte ne s'est épuisé à décrire leur aventure avec tous les embellissemens de son art , & n'excite tant d'intérêt & de pitié pour eux , que pour n'en plus parler du tout dans le reste de l'Ouvrage. Sophronie & Olinde sont aussi inutiles aux affaires des Chrétiens , que l'Image de la Vierge l'est aux Mahométans.

Il y a dans l'Episode d'Armide , d'ailleurs un chef-d'œuvre , des excès d'imagination , qui assurément ne seroient point admis en France & en Angleterre. Dix Princes Chrétiens métamorphosés en poissons , & un Perroquet chantant des chansons de sa propre composition , sont des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur sensé , accoutumé à n'approuver que ce qui est naturel. Les enchantemens ne réussiroient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais ; mais du tems du Tasse ils étoient reçus dans toute l'Europe , & regardés presque comme un point de foi par le peuple superstitieux d'Italie.

Sans doute un homme qui vient de lire Mrs. LOCKE , ou Mr. Addison , sera étrangement révolté de trouver dans la Jérusalem un Sorcier Chré-

rien , qui tire Renaud des mains des Sorciers Mahométans ? Quelle fantaisie d'envoier Ubalde & son compagnon à un vieux & saint Magicien , qui les conduit jusqu'au centre de la terre ! Les deux Chevaliers se promé-  
nent-là sur le bord d'un ruisseau rempli de pierres précieuses de tout genre : de ce lieu on les envoie à Ascalon , vers une vieille , qui les transporte aussi-tôt dans un petit bateau aux Isles Canaries. Ils y arrivent sous la protection de Dieu , tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'aquittent de leur ambassade , & ramènent au camp des Chrétiens le brave Renaud , dont toute l'armée avoit grand besoin.

Mais quel étoit ce grand exploit , qui étoit réservé à Renaud ? Conduit par enchantement , depuis le Pic de Ténérif jusqu'à Jérusalem , la Providence l'avoit destiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt est le grand merveilleux du Poëme.

Dans les premiers Chants , Dieu ordonne à l'Archange Michel de précipiter dans l'enfer les diables répandus dans l'air , qui excitoient des tempêtes & qui tournoient son tonnerre contre les Chrétiens en faveur des Mahométans. Michel leur défend absolument de se mêler désormais des affaires des Chrétiens. Ils obéissent aussi-tôt , & se plongent dans l'abîme ; mais bien-tôt après le Magicien Isménos les en fait sortir. Ils trouvent alors les moïens d'éluder les ordres de Dieu ; & sous le prétexte de quelques distinctions sophistiques , ils prennent pos-

session de la forêt , où les Chrétiens se préparoient à couper le bois nécessaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes , pour épouvanter ceux qui coupent les arbres : Tancrede y trouve sa Clorinde enfermée dans un Pin , & blessée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. Armide s'y présente à travers l'écorce d'un Mirthe , tandis qu'elle est à plusieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les prières de l'Hermite Pierre , & le mérite de la contrition de Renaud , rompent l'enchantement.

Je croi qu'il est à propos de faire voir comment Lucain a traité différemment dans sa Pharsale un sujet presque semblable. César ordonne à ses troupes de couper quelques arbres dans la forêt sacrée de Marseille , pour en faire des instrumens & des machines de guerre : je mets sous les yeux du lecteur les Vers de Lucain & la Traduction de Brébeuf , qui , comme toutes les autres Traductions , est au-dessous de l'Original.

*Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo ,  
 Obscurum cingens connexis ævæ ramis ,  
 Et gelidas altè summois folibus umbras.  
 Hunc non ruricolæ Panes , nemorumque potentes  
 Sylvani , Nymphæque tenent ; sed barbara riu  
 Sacra Deùm , struicta diris feralibus aræ ,  
 Omnis & humanis lustrata cruoribus arbor.  
 Si qua fidem meruit Superos mirata vetustas ,  
 Illis & volucres metuunt insistere ramis ,  
 Exlustris recubare fœcæ nec venous in illas*

Incubuit sylvas, excussaque nubibus atris  
 Fulgura : non ullis frondem præbentibus auris,  
 Arboribus suos horror inest. Tum plurima nigris  
 Fontibus unda cadit, simulacraque mæsta Deorum  
 Arte carent, cæsisque extant informia truncis.  
 Ipse situs, putrique facit jam robore pallor  
 Attonitos : non vulgatis sacrata figuris,  
 Numina sic metuunt : tantum terroribus addit  
 Quos timeant, non nosse Deos. Jam fama ferebat  
 Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas,  
 Et procumbentes iterum consurgere taxos,  
 Et non ardentis fulgere incendia sylvæ,  
 Roboraque amplexos circumfulsisse dracones :  
 Non illum cultu populi propiore frequentant,  
 Sed cessere Deis. Medio cum Phœbus in axe est,  
 Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos  
 Accessus, dominumque timet deprehendere luci.  
 Hanc jubet immisso sylvam procumbere ferro :  
 Nam vicina operi, belloque intacta priori  
 Inter nudatos stabat densissima montes,  
 Sed fortes tremuere manus, motique verenda,  
 Majestate loci, si robora sacra ferirent,  
 In sua credebant redituras membra secures.  
 Implicitas magno Cæsar terrore cohortes  
 Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem  
 Ausus, & æriam ferro proscindere quercum,  
 Effatur merso violata in robora ferro :  
 Jam ne quis vestrum dubitet subvertere sylvam,  
 Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis,  
 Imperiis non sublato securâ pavore  
 Turba; sed expensa Superiorum & Cæsaris ira  
 Procumbunt omni, nodosa impellitur ilex,  
 Sylvaque Dodones, & fluitibus altior alnus,  
 Et non plebæ luctus testata cupressus.  
 Tunc primum posuere comas, & fronde sagittas

*Admisere diem , propulsaque robore denso  
Sustinuit se sylva cadens. Gemuere videntes  
Gallorum populi : muris sed clausa Juventus  
Exultat. Quis enim læsos impune putaret  
Esse Deos ?*

Voici la Traduction de BREBEUF.

On voit auprès du camp une forêt sacrée ,  
Formidable aux humains & des Dieux révéree ,  
Dont le feuillage sombre & les rameaux épais  
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits ;  
Sous la noire épaisseur des ormes & des hêtres ,  
Les Faunes , les Sylvains , & les Nymphes champêtres ,  
Ne vont point accorder aux accens de leur voix  
Le son des chalumeaux ou celui des hautbois ;  
Cette ombre destinée à de plus noirs offices ,  
Cache aux yeux du soleil ses cruels sacrifices ,  
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux ,  
Offensent la nature en révérand les Dieux.  
Là du sang des humains on voit suer les marbres ;  
On voit fumer la terre , on voit rougir les arbres ;  
Tout y parle d'horreur , & même les oiseaux  
Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.  
Les sangliers , les lions , les bêtes les plus fières ,  
N'osent pas y chercher leur bauge , ou leurs tanières.  
La foudre accoutumée à punir les forfaits ,  
Craint ce lieu si coupable & n'y tombe jamais ;  
Là de cent Dieux divers les grossières images ,  
Impriment l'épouvante & forcent les hommages ,  
La mousse & la pâleur de leurs membres hideux  
Semblent mieux attirer les respects & les vœux :  
Sous un air plus connu , la Divinité peinte ,  
Trouveroit moins d'encens , produiroit moins de crainte ;  
Tant aux faibles mortels , il est bon d'ignorer

Les

Les Dieux qu'il leur faut craindre & qu'il faut adorer.  
Là d'une obscure source il coule une onde obscure ,  
Qui semble du Cocyte emprunter la teinture ;  
Souvent un bruit confus trouble ce noir séjour ,  
Et l'on entend mugir les rochers d'alentour ;  
Souvent du triste éclat d'une flâme enfoufrée  
La forêt est couverte & n'est pas dévorée ;  
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés  
De Céraustes hideux & de Dragons ailés.  
Les voisins de ce bois si sauvage & si sombre ,  
Laissent à ces démons son horreur & son ombre ;  
Et le Druides craint en abordant ces lieux ,  
D'y voir ce qu'il adore & d'y trouver ses Dieux.  
Il n'est rien de sacré pour des mains sacrilèges ;  
Les Dieux , même les Dieux , n'ont point de privilèges ;  
César veut qu'à l'instant leurs droits soient violés ,  
Les arbres abattus , les autels dépouillés ;  
Et de tous les soldats les ames étonnées ,  
Craignent de voir contr'eux retourner leurs coignées.  
Il quérelle leur crainte , il frémit de courroux ,  
Et le fer à la main porte les premiers coups.  
Quittez , quittez , dit-il , l'effroi qui vous maîtrise ;  
Si ces bois sont sacrés , c'est moi qui les méprise ,  
Seul j'offense aujourd'hui le respect de ces lieux ,  
Et seul je prens sur moi tout le courroux des Dieux.  
A ces mots tous les siens cédant à leur contrainte ,  
Dépouillent le respect sans dépouiller la crainte :  
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités ;  
Mais quand Jules commande , ils sont mal écoutés.  
Alors on voit tomber sous un fer téméraire  
Des chênes & des ifs aussi vieux que leur mere ,  
Des pins & des cyprès , dont les feuillages verts  
Conservent le Printems au milieu des Hyvers.  
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémissent  
A ce fier attentat tous les Prêtres gémissent.



Marseille seulement qui le voit de ses tours ,  
 Du crime des Latins fait son plus grand secours.  
 Elle croit que les Dieux d'un éclat de tonnerre  
 Vont foudroier César & terminer la guerre.

J'avoue que toute la *Pharsale* n'est pas comparable à la *Jérusalem délivrée* ; mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un Héros réel est au-dessus de celle d'un Héros imaginaire , & combien les pensées fortes & solides surpassent ces inventions , qu'on appelle des beautés Poétiques , & que les personnes de bon sens regardent comme des contes insipides propres à amuser les enfans.

Le Tasse semble avoir reconnu lui-même sa faute , & il n'a pu s'empêcher de sentir que ces contes ridicules & bizarres , si fort à la mode alors , non - seulement en Italie , mais encore dans toute l'Europe , étoient absolument incompatibles avec la gravité de la Poésie Epique. Pour se justifier , il publia une Préface dans laquelle il avança que tout son Poème étoit allégorique.

L'armée des Princes Chrétiens , dit-il , représente le corps & l'ame. Jérusalem est la figure du vrai bonheur , qu'on acquiert par le travail & avec beaucoup de difficulté. Godefroi est l'ame. Tancrede , Renaud , &c. en sont les facultés. Le commun des soldats sont les membres du corps. Les Diables sont à la fois figures & figurés , *figu-*

ta à figurato. Armide & Isménô sont les tentations qui assiégent nos ames; les charmes, les illusions de la forêt enchantée, représentent les faux raisonnemens, *falsi syllogismi*, dans lesquels nos passions nous entraînent.

Telle est la clef que le Tasse ose donner de son Poëme. Il en use en quelque sorte avec lui-même, comme les Commentateurs ont fait avec Homère & avec Virgile. Il se suppose des vues & des desseins qu'il n'avoit pas probablement quand il fit son Poëme, ou si par malheur il les a eues, il est bien incompréhensible comment il a pu faire un si bel Ouvrage avec des idées si ridicules.

Si le diable joue dans son Poëme le rôle d'un misérable Charlatan; d'un autre côté tout ce qui regarde la Religion y est exposé avec majesté, &, si j'ose le dire, dans l'esprit de la Religion. Les Processions, les Litanies, & quelques autres détails des pratiques religieuses, sont représentées dans la *Jérusalem délivrée* sous une forme respectable. Telle est la force de la Poësie, qui fait ennoblir tout & étendre la sphère des moindres choses.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais esprits les noms de Pluton & d'Alecton, & d'avoir confondu les idées Paiennes avec les idées Chrétiennes. Il est étrange que la plûpart des Poëtes modernes soient tombés dans cette faute. On diroit que nos diables & notre enfer Chrétien auroient quelque chose de bas & de ridicule, qui de-

manderoit d'être ennobli par l'idée de l'enfer Païen ; il est vrai que Pluton , Proserpine , Rhadamante , Tisiphone , sont des noms plus agréables que Belzébut & Astarot ; nous rions du mot de diable , nous respectons celui de Furie. Voilà ce que c'est que d'avoir le mérite de l'antiquité ; il n'y a pas jusqu'à l'enfer qui n'y gagne.



## CHAPITRE VIII.

*DON ALONZO D'ERCILLA.*

**S**UR la fin du seizième siècle , l'Espagne produisit un Poëme Epique , célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent , aussi-bien que par la singularité du sujet ; mais encore plus remarquable par le caractère de l'Auteur.

Don Alonzo d'Ercilla y Cuniga , Gentilhomme de la Chambre de l'Empereur Maximilien , fut élevé dans la maison de Philippe II. & combattit sous ses ordres à la Bataille de Saint Quentin , où les Français furent défaits.

Après un tel succès , Philippe moins jaloux d'augmenter sa gloire au-dehors , que d'établir ses affaires au-dedans , retourna en Espagne. Le jeune Alonzo , entraîné par une insatiable avidité du vrai savoir , c'est-à-dire , de connaître les hommes , & de voir le monde , voïagea par toute la France , parcourut l'Italie & l'Allemagne , & séjourna long-tems en Angleterre. Tandis qu'il étoit à Londres , il entendit dire que quelques Provinces du Pérou & du Chily avoient pris les armes contre les Espagnols , leurs Conquérans & leurs Tyrans. Je dirai en passant que cette tentative des Africains pour recouvrer leur liberté , est traitée de rebellion par les

**Auteurs Espagnols.** La passion qu'il avoit pour la gloire & le désir de voir & d'entreprendre des choses singulières, l'entraînerent dans ces païs du nouveau monde. Il alla au Chily à la tête de quelques troupes, & il y resta pendant tout le tems de la guerre.

Sur les frontières du Chily, du côté du Sud, est une petite contrée montagneuse, nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes, plus robustes & plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défense de leur liberté, avec plus de courage & plus long-tems que les autres Américains, & ils furent les derniers que les Espagnols soumirent.

Alonzo soutint contre eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes; il vit & fit les actions les plus étonnantes, dont la seule récompense fut l'honneur de conquérir des rochers, & de réduire quelques contrées incultes sous l'obéissance du Roi d'Espagne.

Pendant le cours de cette guerre, Alonzo conçut le dessein d'immortaliser ses ennemis en s'immortalisant lui-même. Il fut en même-tems le Conquérant & le Poète: il employa les intervalles de loisir que la guerre lui laissoit à en chanter les événemens; & faute de papier, il écrivit la première partie de son Poème sur de petits morceaux de cuir, qu'il eut ensuite bien de la peine à arranger. Le Poème s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée,

Il commence par une description géographique du Chily , & par la peinture des mœurs & des coutumes des habitans. Ce commencement , qui seroit insupportable dans tout autre Poëme , est ici nécessaire , & ne déplaît pas dans un sujet où la Scène est par-de-là l'autre Tropicque , & où les Héros sont des Sauvages , qui nous auroient été toujours inconnus , s'il ne les avoit pas conquis & célébrés.

Le sujet qui étoit neuf, a fait naître des pensées neuves. J'en présenterai une au lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animoit quelquefois l'Auteur.

Les Araucaniens, dit-il, furent bien étonnés de voir des créatures pareilles à des hommes, portant du feu dans leurs mains & montés sur des Monstres qui combattoient sous eux. Ils les prirent d'abord pour des Dieux descendus du Ciel, armés du tonnerre, & suivis de la destruction; & alors il se soumirent, quoiqu'avec peine. Mais dans la suite, s'étant familiarisés avec leurs Conquérens, ils connurent leurs passions & leurs vices, & jugèrent que c'étoient des hommes. Alors honteux d'avoir succombé sous des mortels semblables à eux, ils jurèrent de laver leur erreur dans le sang de ceux qui l'avoient produite, & d'exercer sur eux une vengeance exemplaire, terrible & mémorable.

Il est à propos de faire connaître ici un endroit du deuxième Chant, dont le sujet ressemble beaucoup au commencement de *l'Iliade*, & qui ayant été

traité d'une manière différente , mérite d'être mis sous les yeux des lecteurs , qui jugent sans partialité. La première action de l'*Araucana* , est une querelle qui naît entre les Chefs des Barbares , comme dans Homère , entre Achille & Agamemnon. La dispute n'arrive pas au sujet d'une captive , il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces Généraux Sauvages vante son mérite & ses exploits ; enfin la dispute s'échauffe tellement , qu'ils sont prêts d'en venir aux mains. Alors un des Caciques , nommé *Colocolo* , aussi vieux que Nestor , mais moins favorablement prévenu en sa faveur que les Héros Grecs , fait la harangue suivante.

„ Caciques , illustres défenseurs de la Patrie , le  
 „ désir ambitieux de commander n'est point ce qui  
 „ m'engage à vous parler. Je ne me plains pas que  
 „ vous disputiez avec tant de chaleur un honneur  
 „ qui peut-être seroit dû à ma vieillesse & qui or-  
 „ neroit mon déclin. C'est ma tendresse pour vous ;  
 „ c'est l'amour que je dois à ma Patrie , qui me sol-  
 „ licite à vous demander attention pour ma faible  
 „ voix. Hélas ! comment pouvons-nous avoir assez  
 „ bonne opinion de nous-mêmes , pour prétendre à  
 „ quelque grandeur , & pour ambitionner des titres  
 „ fastueux , nous qui avons été les malheureux su-  
 „ jets & les esclaves des Espagnols ? Votre colé-  
 „ re , Caciques , votre fureur ne devroient-elles  
 „ pas s'exercer plutôt contre nos Tyrans ? Pourquoi  
 „ tournez-vous contre vous-mêmes ces armes qui  
 „ pourroient exterminer vos ennemis , & venger

„ notre patrie ? Ah ! si vous voulez périr , cherchez  
 „ une mort qui vous procure de la gloire. D'une  
 „ main brisez le joug honteux , & de l'autre atta-  
 „ quez les Espagnols , & ne répandez pas dans une  
 „ querelle stérile les précieux restes d'un sang que  
 „ les Dieux vous ont laissé pour vous venger. J'ap-  
 „ plaudis , je l'avoue , à la fière émulation de vos  
 „ courages. Ce même orgueil que je condamne aug-  
 „ mente l'espoir que je conçois. Mais que votre  
 „ valeur aveugle ne combatte pas contre elle-mê-  
 „ me , & ne se serve pas de ses propres forces pour  
 „ détruire le país qu'elle doit défendre. Si vous  
 „ êtes résolus de ne point cesser vos querelles ,  
 „ trempez vos glaives dans mon sang glacé. J'ai  
 „ vécu trop long-tems : heureux qui meurt sans voir  
 „ ses compatriotes malheureux , & malheureux par  
 „ leur faute. Ecoutez donc ce que j'ose vous pro-  
 „ poser. Votre valeur , ô Caciques , est égale ; vous  
 „ êtes tous également illustres , par votre naissan-  
 „ ce , par votre pouvoir , par vos richesses , par  
 „ vos exploits ; vos ames , sont également dignes  
 „ de commander , également capables de subju-  
 „ guer l'Univers. Ce sont ces présens célestes qui  
 „ causent vos querelles. Vous manquez de Chef , &  
 „ chacun de vous mérite de l'être ; ainsi puisqu'il  
 „ n'y a aucune différence entre vos courages , que  
 „ la force du corps décide ce que l'égalité de vos  
 „ vertus n'auroit jamais décidé , &c.

Le Vieillard propose alors un exercice digne d'une  
 Nation barbare , qui étoit de porter une grosse pierre



tre , afin que celui qui en soutiendrait le poids plus long-tems , fut revêtu du commandement.

Comme la meilleure manière de perfectionner notre goût , est de comparer ensemble des choses de même nature , opposez le discours de Nestor à celui de Colocolo , & renonçant à cette adoration , que nos esprits justement préoccupés rendent au grand nom d'Homère , pesez les deux harangues dans la balance de l'équité & de la raison.

Après qu'Achille , instruit & inspiré par Minerve Déesse de la Sagesse , a donné à Agamemnon les noms d'yvrogne & de chien , le sage Nestor se lève pour adoucir les esprits irrités de ces deux Héros , & parle ainsi : „ Quelle satisfaction sera-ce aux  
 „ Troïens lorsqu'ils entendront parler de vos dis-  
 „ cours ? Votre jeunesse doit respecter mes années  
 „ & se soumettre à mes conseils. J'ai vu autrefois  
 „ des Héros supérieurs à vous. Non , mes yeux ne  
 „ verront jamais des hommes semblables à l'invin-  
 „ cible Pirithoüs , au brave Ceneüs , au divin Thé-  
 „ sée , &c.... J'ai été à la guerre avec eux ; & quoi-  
 „ que je fusse jeune , mon éloquence persuasive  
 „ avoit du pouvoir sur leurs esprits ; ils écoutoient  
 „ Nestor. Jeunes guerriers , écoutez donc les avis  
 „ que vous donne ma vieillesse. Atride , vous ne  
 „ devez pas garder l'esclave d'Achille : fils de Thé-  
 „ tis , vous ne devez pas traiter avec hauteur le  
 „ Chef de l'armée. Achille est le plus grand , le plus  
 „ courageux des guerriers : Agamemnon est le plus  
 „ grand des Rois , &c.“ Sa Harangue fut infruc-

neuse. Agamemnon loua son éloquence & méprisa son conseil.

Considérez d'un côté l'adresse avec laquelle le barbare *Colocolo* s'insinue dans l'esprit des Caciques, la douceur respectable avec laquelle il calme leur animosité, la tendresse majestueuse de ses paroles; combien l'amour du País l'anime, combien les sentimens de la vraie gloire pénètrent son cœur, avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur, avec quel art il ne donne la supériorité à aucun. C'est un Censeur, un Panégyriste adroit. Aussi tous se soumettent à ses raisons, confessant la force de son éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte obéissance. Qu'on juge d'un autre côté si Nestor est si sage de parler tant de sa sagesse; si c'est un moien sûr de s'attirer de l'attention des Princes Grecs, que de les rabaisser & de les mettre au-dessous de leurs Aïeux; si toute l'Assemblée peut entendre dire avec plaisir à Nestor, qu'Achille est le plus courageux des Chefs qui sont-là présens. Après avoir comparé le babil présomptueux & impoli de Nestor, avec le discours modeste & mesuré de *Colocolo*, l'odieuse différence qu'il met entre le rang d'Agamemnon & le mérite d'Achille, avec cette portion égale de grandeur & de courage attribuée avec art à tous les Caciques, que le Lecteur prononce. Et s'il y a un Général dans le monde qui souffre volontiers qu'on lui préfère son inférieur pour le courage; s'il y a une assemblée qui puisse supporter sans s'émouvoir un harangueur,

qui leur parle avec mépris & vante leurs prédécesseurs à leurs dépens , alors Homère pourra être préféré à Alonzo dans ce cas particulier.

Il est vrai que si Alonzo est dans un seul endroit supérieur à Homère, il est dans tout le reste au-dessous du moindre des Poètes. On est étonné de le voir tomber si bas , après avoir pris un vol si haut. Il y a sans doute beaucoup de feu dans ses Batailles ; mais nulle invention , nul plan , point de variété dans les descriptions, point d'unité dans le dessein. Ce Poème est plus sauvage que les Nations qui en font le sujet. Vers la fin de l'Ouvrage , l'Auteur , qui est un des premiers Héros du Poème , fait pendant la nuit une longue & ennuyeuse marche , suivi de quelques soldats , & pour passer le tems , il fait naître entr'eux une dispute au sujet de Virgile , & principalement sur l'Episode de Didon. Alonzo saisit cette occasion pour entretenir ses soldats de la mort de Didon , telle qu'elle est rapportée par les anciens Historiens ; & afin de mieux donner le démenti à Virgile & de restituer à la Reine de Carthage sa réputation , il s'amuse à en discourir pendant deux Chants entiers.

Ce n'est pas d'ailleurs un défaut médiocre de son Poème , d'être composé de trente-six Chants très-longs. On peut supposer avec raison , qu'un Auteur qui ne sait, ou qui ne peut s'arrêter , n'est pas propre à fournir une telle carrière.

Un si grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre Michel Cervantes de dire que l'*Araucana*

## POESIE ÉPIQUE.

12

peut être comparé avec les meilleurs Poèmes d'Italie. L'amour aveugle de la Patrie a sans doute dicté ce faux jugement à l'Auteur Espagnol. Cependant le véritable & solide amour de la Patrie consiste à lui faire du bien & à contribuer à sa liberté, autant qu'il nous est possible. Mais disputer seulement sur les Auteurs de notre Nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poètes que nos voisins ; c'est plutôt sot amour de nous-mêmes, qu'amour de notre País.



## C H A P I T R E I X.

## M I L T O N.

ON trouvera ici touchant Milton quelques particularités omises dans l'abregé de sa vie , qui est au-devant de la traduction Française de son *Paradis perdu*. Il n'est pas étonnant qu'ayant recherché avec soin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand homme , j'aie découvert des circonstances de sa vie que le public ignore.

Milton voïageant en Italie dans sa jeunesse , vit représenter à Milan une Comédie intitulée, *Adam ou le Péché Originel* , écrite par un certain Andreino , & dédiée à Marie de Médicis Reine de France. Le sujet de cette Comédie étoit la chute de l'homme. Les Auteurs étoient Dieu le Pere , les Diables , les Anges , Adam , Eve , le Serpent , la Mort , & les sept Péchés Mortels.

Ce sujet , digne du génie absurde du Théâtre de ce tems-là , étoit écrit d'une manière qui répondoit au dessein.

La Scène ouvre par un chœur d'Anges , & Michel parle ainsi au nom de ses Confrères.

„ Que l'arc-en-Ciel soit l'archet du violon du firmament ; que les sept planetes soient les sept notes de notre musique , que le tems batte exacte-

ment la mesure , que les vents jouent de l'orgue ,  
 „ &c. <sup>cc</sup>

Toute la pièce est dans ce goût. J'avertis seulement les Français qui en riront , que notre Théâtre ne valoit guères mieux alors ; que la mort de Saint Jean-Baptiste, & cent autres pièces, sont écrites dans ce stile ; mais que nous n'avions ni *Pastor-Fido* , ni *Aminte*.

Milton qui assista à cette représentation , découvrit à travers l'absurdité de l'ouvrage , la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses où tout paraît ridicule au vulgaire , un coin de grandeur qui ne se fait appercevoir qu'aux hommes de génie. Les sept péchés mortels dansant avec le Diable , sont assurément le comble de l'extravagance & de la sottise ; mais l'Univers rendu malheureux par la faiblesse d'un homme , les bontés & les vengeances du Créateur , la source de nos malheurs & de nos crimes , sont des objets dignes du pinceau le plus hardi ; il y a sur-tout dans ce sujet je ne sais quelle horreur ténébreuse , un sublime sombre & triste qui ne convient pas mal à l'imagination Anglaise.

Milton conçut le dessein de faire une Tragédie de la Farce d'Andreino , il en composa même un Acte & demi ; ce fait m'a été assuré par des gens de Lettres qui le tenoient de sa fille , laquelle est morte lorsque j'étois à Londres.

La Tragédie de Milton commençoit par ce monologue de Satan , qu'on voit dans le quatrième Chant de son Poëme Epique.

C'est lorsque cet esprit de révolte s'échappant du fond des Enfers , découvre le Soleil qui sortoit des mains du Créateur.

» Toi , sur qui mon Tyran prodigue ses bienfaits ,  
 » Soleil , astre de feu , jour heureux que je haïs ,  
 » Jour qui fais mon supplice , & dont mes yeux s'étonnent ,  
 » Toi , qui semble le Dieu des Cieux qui t'entourent ,  
 » Devant qui tout éclat disparaît & s'enfuit ,  
 » Qui fait pâlir le front des astres de la nuit ;  
 » Image du Très-Haut qui régla ta carrière ,  
 » Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière ;  
 » Sur la voute des Cieux , élevé plus que toi ,  
 » Le Trône où tu t'assieds s'abaissoit devant moi ;  
 » Je suis tombé , l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.

Dans le tems qu'il travailloit à cette Tragédie ; la sphère de ses idées s'élargissoit à mesure qu'il pensoit. Son plan devint immense sous sa plume ; & enfin au lieu d'une Tragédie , qui après-tout n'eut été que bizarre & non intéressante , il imagina un Poëme épique , espèce d'ouvrage dans lequel les hommes sont convenus d'approuver souvent le bizarre , sous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtèrent long-tems à Milton le loisir nécessaire pour l'exécution d'un si grand dessein. Il étoit né avec une passion extrême pour la liberté. Ce sentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des Sectes qui avoient la fureur de dominer dans sa patrie. Il ne voulut fléchir sous le joug d'aucune opinion humaine , & il n'y eut point d'Eglise qui pût se vanter de  
 comptes

compter Milton pour un de ses membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du Roi & du Parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné Roi Charles I. Il entra même assez avant dans la faveur de Cromwel ; & par une fatalité qui n'est que trop commune , ce zélé Républicain fut le serviteur d'un Tyran. Il fut Secrétaire d'Olivier Cromwel , de Richard Cromwel , & du Parlement , qui dura jusqu'au tems de la restauration. Les Anglais emploïèrent sa plume pour justifier la mort de leur Roi , & pour répondre au Livre que Charles II. avoit fait écrire par Saumaise au sujet de cet événement tragique.

Jamais cause ne fut plus belle , & ne fut si mal plaidée de part & d'autre. Saumaise défendit en péchant le parti du Roi mort sur l'échaffaut , d'une Famille errante dans l'Europe , & de tous les Rois même de l'Europe intéressés dans cette querelle. Milton soutint en mauvais déclamateur la cause d'un peuple victorieux , qui se vantoit d'avoir jugé son Prince selon les Loix. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes , & les Livres de Saumaise & de Milton sont déjà ensevelis dans l'oubli. Milton , que les Anglais regardent aujourd'hui comme un Poëte divin , étoit un très-mauvais Ecrivain en Prose.

Il avoit cinquante-deux ans lorsque la Famille Roïale fut rétablie. Il fut compris dans l'amnistie que Charles II. donna aux ennemis de son pere ; mais il fut déclaré par l'acte même d'amnistie , in-



capable de posséder aucune charge dans le Roïaume. Ce fut alors qu'il commença son Poëme épique, à l'âge où Virgile avoit fini le sien. A peine avoit-il mis la main à cet ouvrage, qu'il fut privé de la vûe. Il se trouva pauvre, abandonné & aveugle, & ne fut point découragé. Il employa neuf années à composer le *Paradis perdu*. Il avoit alors très-peu de réputation. Les beaux esprits de la Cour de Charles II. ou ne le connoissoient pas, ou n'avoient pour lui nulle estime. Il n'est pas étonnant qu'un ancien Secrétaire de Cromwel, vieilli dans la retraite, aveugle & sans bien, fut ignoré ou méprisé dans une Cour, qui avoit fait succéder à l'austérité du Gouvernement du Protecteur, toute la galanterie de la Cour de Louis XIV. & dans laquelle on ne goûtoit que les Poësies efféminées, la mollesse de Waller, les Satyres du Comte de Rochester, & l'esprit de Couley.

Une preuve indubitable qu'il avoit très-peu de réputation, c'est qu'il eut beaucoup de peine à trouver un Libraire qui voulut imprimer son *Paradis perdu*. Le titre seul révoltoit, & tout ce qui avoit quelque rapport à la Religion étoit alors hors de mode. Enfin Tompson lui donna trente pistoles de cet Ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce Tompson; encore ce Libraire avoit-il si peur de faire un mauvais marché, qu'il stipula que la moitié de ces trente pistoles ne seroit payable qu'en cas qu'on fit une seconde édition du Poëme; édition que Milton n'eut

jamais la consolation d'avoir dans ses mains. Il resta pauvre & sans gloire ; son nom doit augmenter la liste des grands génies persécutés de la fortune.

Le *Paradis perdu* fut donc négligé à Londres, & Milton mourut sans se douter qu'il auroit un jour de la réputation. Ce fut le Lord Sommers & le Docteur Atterbury, depuis Evêque de Rochester, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un Poème épique. Ils engagèrent les héritiers de Tompson à faire une belle édition du *Paradis perdu*. Leur suffrage en entraîna plusieurs. Depuis, le célèbre Mr. Addison écrivit en forme, pour prouver que ce Poème égalait ceux de Virgile & d'Homère ; les Anglais commencèrent à se le persuader, & la réputation de Milton fut fixée.

Les Français rioient encore quand on leur disoit que l'Angleterre avoit un Poème épique, dont le sujet étoit le Diable combattant contre Dieu, & un Serpent qui persuade à une femme de manger une pomme. Ils ne croioient pas qu'on pût faire sur ce sujet autre chose que des Vaudevilles, lorsque Mr. du Pré de Saint-Maur donna une Traduction en prose Française de ce Poème singulier.

On fut étonné de trouver dans un sujet qui parait si stérile, une si grande fertilité d'imagination. On admira les traits majestueux avec lesquels il ose peindre Dieu, & le caractère encore plus brillant qu'il donne au Diable. On lut avec beaucoup de plaisir la description du Jardin d'Eden, & des

amours innocens d'Adam & d'Eve. En effet , il est à remarquer que dans tous les autres Poèmes , l'amour est regardé comme une faiblesse ; dans Milton seul il est une vertu. Le Poète a su lever d'une main chaste le voile qui couvre ailleurs les plaisirs de cette passion ; il transporte le lecteur dans le Jardin de délices ; il semble lui faire goûter les voluptés pures dont Adam & Eve sont remplis ; il ne s'éleve pas au-dessus de la nature-humaine , mais au-dessus de la nature-humaine corrompue ; & comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour , il n'y en a point d'une pareille Poësie.

Mais tous les critiques judicieux , dont la France est pleine , se réunirent à trouver que le Diable parle trop souvent , & trop long-tems de la même chose.

En admirant plusieurs idées sublimes , ils jugèrent qu'il y en a plusieurs d'outrées , & que l'Auteur n'a renduës que puérides , en s'efforçant de les faire grandes.

Ils condamnèrent unanimement cette subtilité , avec laquelle Satan fait bâtir une Sale d'ordre Dorique au milieu de l'Enfer , avec des colonnes d'airain & de beaux chapiteaux d'or , pour haranguer les Diables auxquels il venoit de parler tout aussi-bien en plein air. Pour comble de ridicule , les grands Diables qui auroient occupé trop de place dans ce Parlement d'Enfer , se transforment en Pigmées , afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au conseil.

Après la tenue des états infernaux, Satan s'apprête à sortir de l'abîme ; il trouve la mort à la porte, qui veut se battre contre lui. Ils étoient prêts à en venir aux mains, quand le Péché, monstre féminin, à qui des Dragons sortoient du ventre, court au-devant de ces deux champions. Arrête, ô mon Pere, dit-il au Diable, arrête, ô mon Fils, dit-il à la Mort. Et qui es-tu donc, répond le Diable, toi qui m'appelle ton Pere ? Je suis le Péché, replique ce Monstre ; tu accouchas de moi dans le Ciel ; je sortis de ta tête par le côté gauche ; tu devins bientôt amoureux de moi ; nous couchâmes ensemble ; j'entraînai beaucoup de Chérubins dans ta révolte ; j'étois grosse quand la bataille se donna dans le Ciel ; nous fûmes précipités ensemble. J'accouchai dans l'enfer, & ce fut ce monstre que tu vois, dont je fus pere ; il est ton fils & le mien. A peine fut-il né, qu'il viola sa mere & qu'il me fit tous ces enfans que tu vois, qui sortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent & qui les déchirent.

Après cette dégoûtante & abominable histoire, le Péché ouvre à Satan les portes de l'enfer ; il laisse les Diables sur le bord du Phlégéon, du Styx, & du Léthé. Les uns jouent de la harpe ; les autres courent la bague ; quelques-uns disputent sur la grace & sur la prédestination. Cependant Satan voïage dans les espaces imaginaires ; il tombe dans le vuide, & il tomberoit encore, si une nuée ne l'avoit repoussé en haut. Il arrive dans le pais de



chaos, il traverse le Paradis des fous, *the Paradise of fools*, (c'est l'un des endroits qui ne sont point traduits en Français) il trouve dans ce Paradis, les Indulgences, les *Agnus Dei*, les *Chapelets*, les *Capuchons*, les *Scapulaires*, les *Moines*.

Voilà des imaginations dont tout lecteur sensé a été révolté; & il faut que le Poëme soit bien beau d'ailleurs pour qu'on ait pu le lire, malgré l'ennui que doit causer cet amas de folies désagréables.

La guerre entre les bons & les mauvais Anges, a paru aussi aux connaisseurs une épisode où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être sage; il faut qu'il conserve un air de vraisemblance & qu'il soit traité avec goût. Les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit, ni goût, ni vraisemblance, ni raison; ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend Milton de peindre le caractère de Raphaël, de Michel, d'Abdiel, d'Uriel, de Moloc, de Nifrot, d'Astarot; tous êtres imaginaires, dont le lecteur ne peut se former aucune idée, & auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. Homère, en parlant de ses Dieux, les caractérisoit par leurs attributs qui sont connus; mais un lecteur Chrétien a envie de rire, quand on lui fait connaître à fond Nifrot, Moloc & Abdiel. On a reproché à Homère les longues & inutiles harangues, & surtout les plaisanteries de ses Héros. Comment souffrir dans Milton les harangues & les railleries des

Anges & des Diables pendant la bataille qui se donne dans le Ciel ?

Ces mêmes critiques ont jugé que Milton péchoit contre le vraisemblable , d'avoir placé du canon dans l'armée de Satan , & d'avoir armé d'épées tous ces Esprits qui ne pouvoient pas se blesser ; car il arrive , que lorsque je ne sai quel Ange a coupé en deux , je ne sai quel Diable , les deux parties du Diable se réunissent dans le moment.

Ils ont trouvé que Milton choquoit évidemment la raison par une contradiction inexcusable , lorsque Dieu le Pere envoie ses fidèles Anges combattre , réduire & punir les rebelles.

„ Allez, dit Dieu à Michel & à Gabriel, poursuivez mes ennemis jusqu'aux extrémités du Ciel , précipitez-les loin de Dieu & de leur bonheur, dans le Tartare , qui ouvre déjà son brûlant chaos pour les engloutir. “

Comment se peut-il , qu'après un ordre si positif, la victoire reste indécise ? Et pourquoi Dieu donne-t-il un ordre inutile ? Il parle & n'est point obéi : il veut vaincre & on lui résiste : Il manque à la fois de prévoiance & de pouvoir ; il ne devoit point ordonner à ses Anges de faire ce que son Fils unique seul devoit faire.

C'est ce grand nombre de fautes grossières qui, sans doute dire à Dryden , dans sa Préface sur l'Énéide , que Milton ne vaut guères mieux que notre Chapelain & notre le Moine.

Mais aussi ce sont des beautés admirables de Mil-

ton qui ont fait dire à ce même Dryden, que la nature l'avoit formé de l'ame d'Homère & de celle de Virgile. Ce n'est pas la première fois qu'on a porté du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Versailles, du côté de la Cour, on voit un vilain petit bâtiment écrasé avec sept croisées de face, accompagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus ridicule & de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des Jardins, on voit un Palais immense, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorsque j'étois à Londres j'osai composer en Anglois un petit Essay sur la Poësie Epique, dans lequel je pris la liberté de dire que nos bons Juges François ne manqueroient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avois prévu est arrivé, & la plûpart des critiques de ce païs-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire sur une traduction, que le *Paradis perdu* est un ouvrage plus singulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardiesse que de choix, dont le sujet est tout idéal, & qui semble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de Poëme épique en France, & je ne sai même si nous en avons aujourd'hui. La *Henriade*, à la vérité, a été imprimée souvent; mais il y auroit trop de présomption à regarder ce Poëme comme un ouvrage qui doit passer à la postérité, & effacer la honte que la France a eu si long-tems de n'avoir pu produire un Poëme épique.

C'est

C'est au tems seul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Un Ecrivain qui pendant sa vie ne sera point protégé par son Prince , qui ne sera dans aucun poste , qui ne tiendra à aucun parti , qui ne se fera valoir par aucune cabale , n'aura probablement de réputation qu'après sa mort.

Il est honteux pour nous à la vérité , que les Etrangers se vantent d'avoir des Poèmes Epiques , & que nous , qui avons réussi en tant de genres , nous soions forcés d'avouer sur ce point notre stérilité & notre faiblesse. L'Europe a cru les Français incapables de l'Epopée ; mais il y a un peu d'injustice à juger la France sur les Chapelains , les Moines , les Desmarêts , les Cassaignes & les Scuderys. Si un Ecrivain , célèbre d'ailleurs , avoit échoué dans cette entreprise ; si un Corneille , un Despréaux , un Racine , avoient fait de mauvais Poèmes Epiques , on auroit raison de croire l'esprit Français incapable de cet Ouvrage ; mais aucun de nos grands hommes n'a travaillé dans ce genre ; il n'y a eu que les plus faibles qui aient osé porter ce fardeau , & ils ont succombé. En effet , de tous ceux qui ont fait des Poèmes Epiques , il n'y en a aucun qui soit connu par quelque'autre Ecrit un peu estimé. La Comédie des *Visionnaires de Desmarêts* , est le seul Ouvrage d'un Poète Epique qui ait eu en son tems quelque réputation ; mais c'étoit avant que Molière eut fait goûter la bonne Comédie. Les *Visionnaires de Desmarêts* étoient réellement une très-mauvaise Pièce , aussi-bien que la *Marianne de*



*Tristan*, & *l'Amour Tyrannique de Scudéry*, qui ne devoient leur réputation passagère qu'au mauvais goût du siècle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre difette, en donnant au *Télémaque* le titre de Poëme Epique; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on transpose les limites des Arts, quand on donne le nom de Poëme à la Prose. Le *Télémaque* est un Roman moral, écrit à la vérité dans le stile dont on auroit dû se servir pour traduire Homère en Prose; mais l'illustre Auteur du *Télémaque* avoit trop de goût, étoit trop savant & trop juste, pour appeller son Roman du nom de Poëme. J'ose dire plus; c'est que si cet Ouvrage étoit écrit en Vers Français, je dis même en beaux Vers, il deviendroit un Poëme ennuyeux, par la raison qu'il est plein de détails, que nous ne souffrons point dans notre Poësie, & que de longs discours politiques & économiques ne plairoient assurément pas en Vers Français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre Nation, sentira qu'il seroit ridicule d'exprimer en Vers, \* *qu'il faut distinguer les Citoyens en sept classes; habiller la première de blanc, avec une frange d'or, lui donner un anneau & une médaille; habiller la seconde de bleu, avec un anneau & point de médaille: la troisième de verd, avec une médaille, sans anneau & sans frange, &c. & enfin donner au: Esclaves des habits gris-brun. Il ne*

\* Livre douze.

convierdroit pas davantage de dire , qu'il faut qu'une maison soit tournée à un aspect sain , que les logemens en soient dégagés , que l'ordre & la propreté s'y conserve , que l'entretien soit de peu de dépense , que chaque maison un peu considérable , ait un salon & un petit périftile , avec de petites chambres pour les hommes libres. En un mot , tous les détails dans lesquels Mentor daigne entrer , seroient aussi indignes d'un Poëme Epique , qu'ils le sont d'un Ministre d'Etat.

On a encore accusé long-tems notre Langue de n'être pas assez sublime pour la Poësie Epique. Il est vrai que chaque Langue a son génie , formé en partie par le génie même du peuple qui la parle , & en partie par la construction de ses phrases , par la longueur ou la briéveté de ses mots , &c. Il est vrai que le Latin & le Grec étoient des Langues plus Poëtiques & plus harmonieuses que celles de l'Europe moderne ; mais sans entrer dans un plus long détail , il est aisé de finir cette dispute en deux mots. Il est certain que notre Langue est plus forte que l'Italienne , & plus douce que l'Anglaise. Les Anglais & les Italiens ont des Poëmes Epiques ; il est donc clair que si nous n'en avons pas , ce ne seroit pas la faute de la Langue Française.

On s'en est pris aussi à la gêne de la rime , & avec encore moins de raison. La Jérusalem & le Roland furieux sont rimés , sont beaucoup plus longs que l'Enéide , & ont de plus l'uniformité des Stances ; & non-seulement tous les Vers , mais presque tous

les mots finissent par une de ces voïelles, *a. e. i. o.* Cependant on lit ces Poèmes sans dégoût ; & le plaisir qu'ils font , empêche qu'on ne sente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il est plus difficile à un Français qu'à un autre de faire un Poème Epique ; mais ce n'est ni à cause de la rime ni à cause de la fécheresse de notre Langue. Oserai-je le dire ? c'est que de toutes les Nations polies , la nôtre est la moins *Poétique*. Les Ouvrages en Vers , qui sont les plus à la mode en France , sont les Pièces de Théâtre ; ces Pièces doivent être écrites dans un stile naturel , qui approche assez de celui de la conversation. Despréaux n'a jamais traité que des sujets didactiques qui demandent de la simplicité ; on fait que l'exactitude & l'élégance sont le mérite de ses Vers , comme de ceux de Racine ; & lorsque Despréaux a voulu s'élever dans une Ode , il n'a plus été Despréaux.

Ces exemples ont en partie accoutumé la Poësie Française à une marche trop uniforme : l'esprit géométrique , qui de nos jours s'est emparé des belles-lettres , a encore été un nouveau frein pour la Poësie. Notre Nation , regardée comme si légère par des Etrangers , qui ne jugent de nous que par nos *Petits-Maitres* , est de toutes les Nations la plus sage , la plume à la main. La méthode est la qualité dominante de nos Ecrivains. On cherche le vrai en tout , on préfère l'Histoire au Roman ; les *Cyrus* , les *Clélies* , & les *Astrées* , ne sont aujourd'hui lus

de personne. Si quelques Romans nouveaux paraissent encore, & s'ils font pour un tems l'amusement de la Jeunesse frivole, les gens de Lettres les méprisent. Insensiblement il s'est formé un goût général, qui donne assez l'exclusion aux imaginations de l'Épopée; on se moqueroit également d'un Auteur qui emploieroit les Dieux du Paganisme, & de celui qui se serviroit de nos Saints. Vénus & Junon doivent rester dans les anciens Poëmes Grecs & Latins: Sainte Gèneviève, Saint Denis, Saint Roch & Saint Christophe, ne doivent se trouver ailleurs que dans notre Légende.

Les Italiens s'accommodent assez des Saints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable; mais bien des idées qui seroient sublimes pour eux, ne nous paraîtroient qu'extravagantes. Je me souviens que lorsque je consultai il y a plus de douze ans sur ma *Henriade* feu Monsieur de Malezieux, homme qui joignoit une grande imagination à une littérature immense, il me dit: „ Vous „ entreprenez un Ouvrage qui n'est pas fait pour „ notre Nation; *les Français n'ont pas la tête Épi-* „ *que*: “ ce furent ses propres paroles; & il ajouta, „ quand vous écrieriez aussi-bien que Messieurs Ra- „ cine & Despréaux, ce sera beaucoup si on vous lit.

C'est pour me conformer à ce génie sage & exact, qui régné dans le siècle où je vis, que j'ai choisi un Héros véritable, au lieu d'un Héros fabuleux; que j'ai décrit des Guerres réelles, & non des Batailles chimériques; que je n'ai employé aucune

fiction qui ne soit une image sensible de la vérité.

Quelque chose que je dise de plus sur cet Ouvrage, je ne dirai rien que les Critiques éclairés ne sachent, & c'est à la Henriade seule à parler en sa défense, & le tems seul peut désarmer l'envie.

*Fin de l'Éssay sur la Poësie Epique.*



---

---

# LETTRE SUR LES INCONVÉNIENTS

ATTACHÉS A LA LITTÉRATURE \*.

**V**OTRE vocation, mon cher le Fèvre, est trop bien marquée pour y résister. Il faut que l'abeille fasse de la cire, que le ver à soie file, que Mr. de Réaumur les dissèque & que vous les chantiez; vous serez Poète & homme de Lettres, moins parce que vous le voulez, que parce que la nature l'a voulu.

Mais vous vous trompez beaucoup en imaginant que la tranquillité sera votre partage. La carrière des Lettres, & sur-tout celle du génie, est plus épineuse que celle de la fortune. Si vous avez le malheur d'être médiocre, ( ce que je ne crois pas ) voilà des remords pour la vie. Si vous réussissez, voilà des ennemis; vous marchez sur le bord d'un abîme, entre le mépris & la haine.

\* Cette Lettre paraît écrite en 1732. car en ce tems l'Auteur avoit pris chez lui ce jeune homme, nommé Mr. le Fèvre à qui elle est adressée. On dit qu'il promettoit beaucoup, qu'il étoit très-sçavant & faisoit bien des Vers: il mourut la même année.

Mais quoi, me direz-vous, me haïr, me persécuter, parce que j'aurai fait un bon Poème, une Pièce de Théâtre applaudie, ou écrit une Histoire avec succès, ou cherché à m'éclairer & à instruire les autres ?

Oui, mon ami, voilà de quoi vous rendre malheureux à jamais. Je suppose que vous ayiez fait un bon Ouvrage, imaginez-vous qu'il vous faudra quitter le repos de votre cabinet pour solliciter l'Examineur. Si votre manière de penser n'est pas la sienne ; s'il n'est pas l'ami de vos amis ; s'il est celui de votre rival ; s'il est votre rival lui-même, il vous est plus difficile d'obtenir un Privilège, qu'à un homme, qui n'a point la protection des femmes, d'avoir un emploi dans les Finances.

Enfin, après un an de refus & de négociations, votre Ouvrage s'imprime ; c'est alors qu'il faut assoupir les Cerbères de la Littérature, ou les faire aboyer en votre faveur. Il y a toujours trois ou quatre Gazettes Littéraires en France, & autant en Hollande ; ce sont des Factions différentes. Les Libraires de ces Journaux ont intérêt qu'ils soient satyriques, ceux qui y travaillent servent aisément l'avarice du Libraire & la malignité du Public. Vous cherchez à faire sonner les trompettes de la renommée ; vous courtisez les Ecrivains, les Protecteurs, les Abbés, les Docteurs, les Colporteurs ; tous vos soins n'empêchent pas que quelque Journaliste ne vous déchire. Vous lui répondez ; il réplique ; vous avez un procès par écrit devant le

Public, qui condamne les deux Parties au ridicule.

C'est bien pis, si vous composez pour le Théâtre, vous commencez par comparaître devant l'Aéropage de vingt Comédiens, gens dont la profession, quoiqu'utile & agréable, est cependant flétrie, par l'injuste mais irrévocable cruauté du public. Ce malheureux avilissement où ils sont les irrite; ils trouvent en vous un client, & ils vous prodiguent tout le mépris dont ils sont couverts. Vous attendez d'eux votre première sentence; ils vous jugent; ils se chargent enfin de votre Pièce. Il ne faut plus qu'un mauvais plaisant dans le parterre pour la faire tomber. Réussit-elle? La Farce, qu'on appelle Italienne, celle de la Foire, vous parodient; vingt libelles vous prouvent que vous n'avez pas dû réussir. Des sçavans, qui entendent mal le Grec, & qui ne lisent point ce qu'on fait en Français, vous dédaignent, ou affectent de vous dédaigner.

Vous portez en tremblant votre livre à une Dame de la Cour, elle le donne à une femme de Chambre, qui en fait des papillotes, & le laquais galonné, qui porte la livrée du luxe, insulte à votre habit, qui est la livrée de l'indigence.

Enfin je veux que la réputation de vos Ouvrages ait forcé l'envie à dire quelquefois que vous n'êtes pas sans mérite. Voilà tout ce que vous pouvez attendre de votre vivant; mais qu'elle s'en vange bien en vous persécutant! On vous impute des libelles,



que vous n'avez pas même lus , des vers que vous méprisez , des sentimens que vous n'avez point ; il faut être d'un parti , ou bien tous les partis se réunissent contre vous.

Il y a dans Paris un grand nombre de petites Sociétés , où préside toujours quelque femme , qui dans le déclin de sa beauté fait briller l'aurore de son esprit. Un ou deux hommes de Lettres sont les premiers Ministres de ce petit Roïaume. Si vous négligez d'être au rang des Courtisans , vous êtes dans celui des ennemis , & on vous écrase. Cependant malgré votre mérite vous vieillissez dans l'opprobre & dans la misère ; les places destinées aux gens de Lettres sont données à l'intrigue , non au talent ; ce sera un Précepteur , qui par le moïen de la mere de son élève emportera un poste , que vous n'oserez pas seulement regarder ; le parasite d'un Courtisan vous enlévera l'emploi auquel vous êtes propre.

Que le hazard vous amène dans une compagnie , où il se trouvera quelqu'un de ces Auteurs réprouvés du public , ou de ces demi-sçavans , qui n'ont pas même assez de mérite pour être de médiocres Auteurs ; mais qui aura quelque place , ou qui sera intrus dans quelque Corps , vous sentirez par la supériorité qu'il affectera sur vous , que vous êtes justement dans le dernier degré du genre-humain.

Au bout de quarante ans de travail , vous vous résolvez à chercher par les cabales , ce qu'on ne donne jamais au mérite seul ; vous vous intriguez

comme les autres pour entrer dans l'Académie Française, & pour aller prononcer d'une voix cassée à votre réception un compliment, qui le lendemain sera oublié pour jamais.

Cette Académie Française est l'objet secret des vœux de tous les gens de Lettres; c'est une Maîtresse contre laquelle ils font des Chansons & des Epigrammes jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ses faveurs, & qu'ils négligent dès qu'ils en ont la possession.

Il n'est pas étonnant qu'ils désirent d'entrer dans un Corps, où il y a toujours du mérite, & dont ils espèrent, quoiqu'assez vainement, d'être protégés. Mais vous me demanderez, pourquoi ils en disent tous tant de mal, jusqu'à ce qu'ils y soient admis; & pourquoi le public, qui respecte assez l'Académie des Sciences, ménage si peu l'Académie Française? C'est que les travaux de l'Académie Française sont exposés aux yeux du grand nombre, & les autres sont voilés; chaque Français croit savoir la Langue, & se pique d'avoir du goût; mais il ne se pique pas d'être Physicien. Les Mathématiques seront toujours pour la Nation en général une espèce de mystère, & par conséquent quelque chose de respectable. Des équations Algébriques ne donnent de prise ni à l'Epigramme, ni à la Chanson, ni à l'envie; mais on juge durement ces énormes recueils de vers médiocres, de complimens, de harangues, & ces éloges, qui sont aussi faux quelquefois que l'éloquence avec laquelle on les débite. On est fâché de voir la *Dévisé de l'Immortalité* à la tête de

tant de déclamations , qui n'annoncent rien d'éternel , que l'oubli auquel elles sont condamnées.

Il est très-certain que l'Académie Française pourroit servir à fixer le goût de la Nation. Il n'y a qu'à lire ses Remarques sur le Cid ; la jalousie du Cardinal de Richelieu a produit au moins ce bon effet ; quelques Ouvrages dans ce genre seroient d'une utilité sensible. On les demande depuis cent années au seul Corps , dont il puissent émaner avec fruit & bienséance.

On se plaint que la moitié des Académiciens soit composée de Seigneurs qui n'assistent jamais aux Assemblées , & que dans l'autre moitié il se trouve à peine huit ou neuf gens de Lettres qui soient assidus. L'Académie est souvent négligée par ses propres Membres. Cependant à peine un des Quarante a-t-il rendu les derniers soupirs , que dix Concurrens se présentent ; un Evêché n'est pas plus brigué : on court en poste à Versailles ; on fait parler toutes les femmes ; on fait agir tous les intrigans ; on fait mouvoir tous les ressorts ; des haines violentes sont souvent le fruit de ces démarches ; la principale origine de ces horribles Couplets , qui ont perdu à jamais le célèbre & malheureux Rousseau , vient de ce qu'il manqua la place qu'il briguoit à l'Académie. Obtenez-vous cette préférence sur vos rivaux , votre bonheur n'est bientôt qu'un phantôme ; esuiez-vous un refus , votre affliction est réelle. On pourroit mettre sur la tombe de presque tous les gens de Lettres :

Cy gît au bord de l'Hippocrène,  
Un mortel long-tems abusé.  
Four vivre pauvre , méprisé ,  
Il se donna bien de la peine.

Quel est le but de ce long sermon que je vous fais ; est-ce de vous détourner de la route de la Littérature ? Non. Je ne m'oppose point ainsi à la destinée ; je vous exhorte seulement à la patience.



---

---

FRAGMENT  
D'UNE LETTRE  
A U M Ê M E,  
SUR LA  
CORRUPTION DU STILE.

ON se plaint généralement que l'éloquence est corrompue, quoique nous aïons des modèles presque en tous les genres. Un des grands défauts de ce Siècle qui contribue le plus à cette décadence, c'est le mélange des stiles. Il me semble que nous autres Auteurs nous n'imitons pas assez les Peintres, qui ne joignent jamais des attitudes de Calot à des figures de Raphaël. Je vois qu'on affecte quelquefois dans des Histoires, d'ailleurs bien écrites, dans de bons Ouvrages dogmatiques, le ton le plus familier de la conversation. Quelqu'un a dit autrefois, *qu'il faut écrire comme on parle*. Le sens de cette loi est qu'on écrive naturellement : on tolère dans une Lettre l'irrégularité, la licence du stile, l'incorrection, les plaisanteries hazardées ; parce que des Lettres écrites sans dessein & sans art, sont des

SUR LA CORRUPTION DU STYLE. 115

entretiens négligés : mais quand on parle ou qu'on écrit avec respect , on s'astreint alors à la bienséance. Or je demande à qui on doit plus de respect qu'au Public ? Est-il permis de dire dans des Ouvrages de Mathématique , *Qu'un Géomètre qui veut faire son salut doit monter au Ciel en ligne perpendiculaire ; que les quantités qui s'évanouissent , donnent du nez en terre pour avoir voulu trop s'élever ; qu'une semence qu'on a mise le germe en bas , s'aperçoit du tour qu'on lui joue & se relève ; que si Saturne périssoit , ce seroit son cinquième Satellite , & non le premier , qui prendroit sa place , parce que les Rois éloignent toujours d'eux leurs héritiers ; qu'il n'y a de vuide que dans la bourse d'un homme ruiné ; qu'Hercule étoit un Physicien , & qu'on ne pouvoit résister à un Philosophe de cette force ?*

Des Livres très-estimables sont infectés de cette tache. La source d'un défaut si commun , vient ce me semble du reproche de pédantisme qu'on a fait long-tems & justement aux Auteurs : *In vitium ducit culpæ fuga.*

On a tant répété qu'on doit écrire du ton de la bonne compagnie , que les Auteurs les plus sérieux sont devenus plaisans ; & pour être de *bonne compagnie* avec leurs Lecteurs , ont dit des choses de très-mauvaise compagnie.

On a voulu parler de Sciences , comme Voiture parloit à Mademoiselle Paulet de Galanterie , sans songer que Voiture même n'avoit pas saisi le véritable goût de ce petit genre dans lequel il passa pour exceller ; car souvent il prenoit le faux pour

112 FRAGMENT D'UNE LETTRE, &c.

le délicat, & le précieux pour le naturel.

La plaisanterie n'est jamais bonne dans le genre sérieux, parce qu'elle ne porte jamais que sur un côté des objets qui n'est pas celui que l'on considère; elle roule presque toujours sur des rapports faux, sur des équivoques: de-là vient que les Plaisans de profession ont presque tous l'esprit faux & superficiel.

Il me semble qu'en Poësie on ne doit pas plus mêler les stiles qu'en Prose. Le stile Marotique a depuis quelque-tems gâté un peu la Poësie par cette bigarrure de termes bas & nobles, surannés & modernes. *On entend dans quelques Pièces de Morale, les sons du siflet de Rabelais parmi ceux de la flute d'Horace*

Il faut parler Français, Boileau n'eut qu'un langage;  
Son esprit étoit juste, & son stile étoit sage.  
Sers toi de ses leçons; laisse aux esprits malfaits  
L'art de moraliser du ton de Rabelais.

*\* Des Rimeurs distoqués, à qui le cerveau tinte,  
Plus amers qu'Aloës, & jus de Colaquinte,  
Vices portant méchef. Gens de tel acabit,  
Chioniers, Ostrogars, Maroufles que Dieu fit.*

De tous ces termes bas l'entassement facile  
Deshonore à la fois le génie & le stile.

*\* Expression d'une Epitre Marotique.*



DISSERTATION

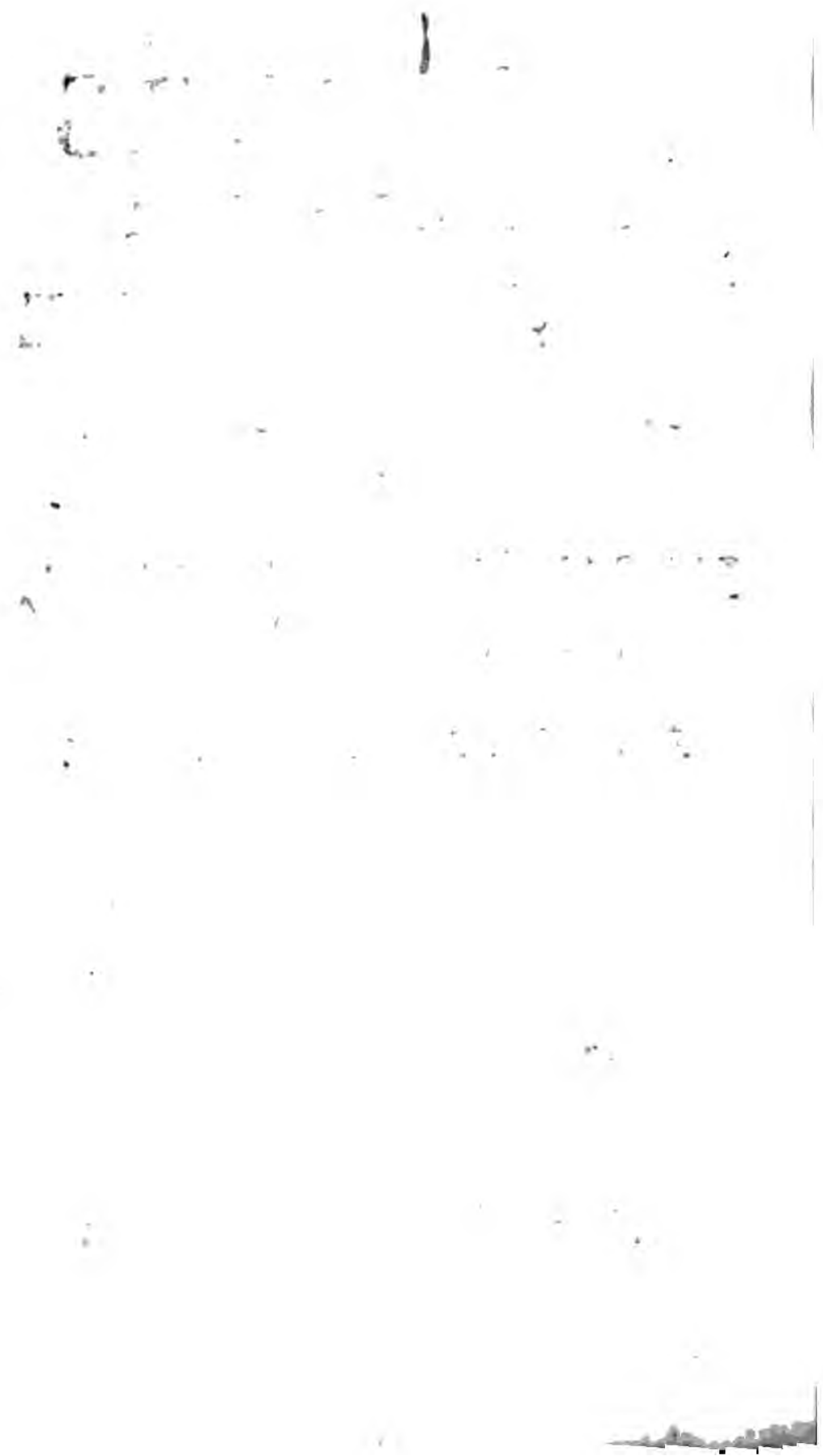
**DISCOURS**  
DE MONSIEUR  
**DE VOLTAIRE**  
A SA RECEPTION

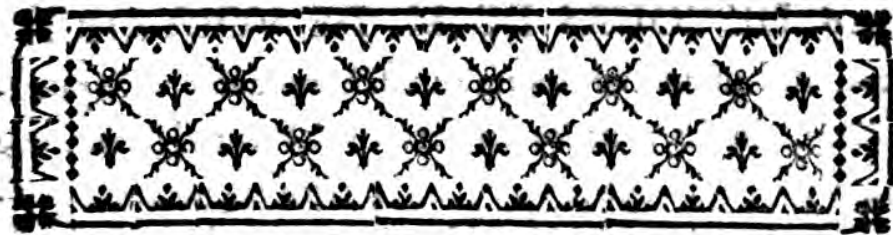
**A**

**L'ACADÉMIE FRANÇAISE,**  
AVEC DES NOTES.

*LUNDI 9. MAI M. DCC. XLVI.*







DISCOURS  
DE MONSIEUR  
DE VOLTAIRE  
A SA RÉCEPTION  
A  
L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



ESSIEURS,

VOTRE Fondateur mit dans votre établissement toute la noblesse & la grandeur de son ame : il voulut que vous fussiez toujours libres & égaux. En effet , il dut élever au - dessus de la dépendance , des hommes qui étoient au - dessus de l'intérêt , & qui , aussi généreux que lui , faisoient aux Lettres l'honneur qu'elles méritoient , de les cultiver pour elles - mêmes. ( a ) Il étoit peut - être à

( a ) L'Académie Française est la plus ancienne de France ; elle fut d'abord composée de quelques gens de Lettres qui

## 116 DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE

craindre qu'un jour des travaux si honorables ne se ralentissent. Ce fut pour les conserver dans leur vigueur, que vous vous fîtes une règle de n'admettre aucun Académicien qui ne résidât dans Paris. Vous vous êtes écartés sagement de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appelloient ailleurs; mais que leurs Ouvrages touchans ou sublimes rendoient toujours présens parmi vous: car ce seroit violer l'esprit d'une loi, que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des grands hommes. Si feu M. le Président Bouhier, après s'être flaté de vous consacrer ses jours, fut obligé de les passer loin de vous, l'Académie & lui se consolèrent, parce qu'il n'en cultivoit pas moins vos Sciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de Lettres (b), & où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des Citoyens.

Il faisoit ressouvenir la France de ces tems où les plus austères Magistrats, consommés comme lui dans l'étude des Loix, se délassoient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui méprisent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne fais quelle misérable grandeur à se renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, sont à plaindre! Ignorent-ils que Cicéron, après avoir rempli la première place du monde,

s'assembloient pour conférer ensemble. Elle n'est point partagée en Honoraires & Pensionnaires. Elle n'a que des Droits Honorifiques, comme celui des Commençaux de la Maison du Roi, de ne point plaider hors de Paris, celui de haranguer le Roi en corps avec les Cours Supérieures, & de ne rendre compte directement qu'au Roi.

(b) MM. de la Monoye, Bouhier, Lantin, & surtout l'éloquent Bossuet, Evêque de Meaux, regardé comme le dernier Père de l'Eglise.

plaidoit encore les causes des Citoyens , écrivoit sur la nature des Dieux , conféroit avec des Philosophes , qu'il alloit au Théâtre ; qu'il daignoit cultiver l'amitié d'Esopus & de Roscius , & laissoit aux petits-éprits leur constante gravité , qui n'est que le masque de la médiocrité ?

Monsieur le Président Bouhier étoit très - savant ; mais il ne ressembloit pas à ces Savans insociables & inutiles , qui négligent l'étude de leur propre langue , pour savoir imparfaitement des langues anciennes ; qui se croient en droit de mépriser leur siècle , parce qu'ils se flatent d'avoir quelques connaissances des siècles passés ; qui se réorient sur un passage d'Eschile , & n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos Spectacles.

Il traduisit le Poëme de Pétrone sur la Guerre Civile ; non qu'il pensât que cette déclamation , pleine de pensées fausses , approchât de la sage & élégante noblesse de Virgile : il savoit que la Satyre de Pétrone , (c) quoique semée de traits charmans , n'est que le caprice d'un jeune homme obscur , qui n'eut de frein ni dans ses mœurs , ni dans son stile. Des hommes qui se sont donnés pour des maîtres de goût & de volupté , estiment tout dans Pétrone ; & Monsieur Bouhier , plus éclairé ,

(c) S. Evremont admire Pétrone , parce qu'il le prend pour un grand-homme de Cour , & que S. Evremont croioit en être un. C'étoit la manie du tems. S. Evremont & beaucoup d'autres , décident que Néron est peint sous le nom de Trimalcion ; mais en vérité , quel rapport d'un vieux Financier grossier & ridicule & de sa vieille femme qui n'est qu'une Bourgeoise impertinente , qui fait mal au cœur , avec un jeune Empereur & son Epouse la jeune Octavie , ou la jeune Poppée ? Quel rapport des débauches & des larcins de quelques écoliers fripons avec les plaisirs du Maître du monde ? Le Pétrone , Auteur de la Satyre , est visiblement un jeune homme d'esprit , élevé parmi des débauchés obscurs , & n'est pas le Consul Pétrone.

## 118 DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE

n'eût même tout ce qu'il a traduit : c'est un des progrès de la raison humaine dans ce siècle, qu'un Traducteur ne soit plus idolâtre de son Auteur, & qu'il sache lui rendre justice comme à un contemporain.

Il exerça ses talens sur ce Poëme, sur l'Hymne à Vénus, sur Anacréon, pour montrer que les Poètes doivent être traduits en vers : c'étoit une opinion qu'il défendoit avec chaleur, & on ne sera pas étonné que je me range à son sentiment.

Qu'il me soit permis, MESSIEURS, d'entrer ici avec vous dans ces discussions littéraires ; mes doutes me vaudront de vous des décisions. C'est ainsi que je pourrai contribuer au progrès des Arts ; & j'aimerois mieux prononcer devant vous un Discours utile qu'un Discours éloquent.

Pourquoi Homère, Théocrite, Lucrece, Virgile, Horace, sont-ils heureusement traduits chez les Italiens & chez les Anglais ? (d) Pourquoi ces Nations n'ont-elles aucun grand Poëte de l'Antiquité en prose, & pourquoi n'en avons-nous encore eu aucun en vers ? Je vais tâcher d'en démêler la raison.

La difficulté, surmontée dans quelque genre que ce puisse être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choses sans de grandes peines : & il n'y a point de Nation au monde chez laquelle il soit plus difficile que chez la nôtre, de rendre une véritable vie à la Poësie ancienne.

(d) Horace est traduit en vers Italiens par Palavicini, Virgile par Hannibal Caro, Ovide par Anguillara, Théocrite par Ricolotti. Les Italiens ont cinq bonnes Traductions d'Anacréon. A l'égard des Anglais, Dryden a traduit Virgile & Juvenal, Pope, Homère, Créech, Lucrece, &c.

## A L'ACADEMIE FRANÇAISE. 119

Les premiers Poètes formerent le génie de leur langue ; les Grecs & les Latins employèrent d'abord la Poésie à peindre les objets sensibles de toute la nature. Homère exprime tout ce qui frappe les yeux : les Français, qui n'ont guères commencé à perfectionner la grande Poésie qu'au Théâtre, n'ont pû & n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'ame.

Nous nous sommes interdits nous-mêmes insensiblement presque tous les objets que d'autres Nations ont osé peindre. Il n'est rien que le Dante n'exprimât, à l'exemple des Anciens : Il accoutuma les Italiens à tout dire ; mais nous, comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'Auteur des Géorgiques, qui nomme sans détour tous les instrumens de l'Agriculture ? A peine les connoissons-nous, & notre mollesse orgueilleuse dans le sein du repos & du luxe de nos Villes, attache malheureusement une idée basse à ces travaux champêtres, & au détail de ces Arts utiles, que les Maîtres & les Législateurs de la Terre cultivoient de leurs mains victorieuses.

Si nos bons Poètes avoient sù exprimer heureusement les petites choses, notre langue ajouteroit aujourd'hui ce mérite, qui est très-grand, à l'avantage d'être devenue la première langue du monde, pour les charmes de la conversation, & pour l'expression du sentiment. Le langage du cœur & le stile du Théâtre ont entièrement prévalu : ils ont embelli la Langue Française ; mais ils en ont resserré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, MESSIEURS, que ce sont les grands Poètes qui ont déterminé le génie des Lan-

## 120 DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE

gues, (e) je n'avance rien qui ne soit connu de vous.  
Les Grecs n'écrivirent l'Histoire que quatre cens ans après

(e) On n'a pû dans un discours d'appareil entrer dans les raisons de cette difficulté attachée à notre Poësie ; elle vient du génie de la langue ; car quoique M. de la Motte, & beaucoup d'autres après lui, ayent dit en pleine Académie que les langues n'ont point de génie, il paraît démontré que chacune a le sien bien marqué.

Ce génie est l'aptitude à rendre heureusement certaines idées, & l'impossibilité d'en exprimer d'autres avec succès. Ces secours & ces obstacles naissent, (1.) De la désinence des termes. (2.) Des verbes auxiliaires & des participes. (3.) Du nombre plus ou moins grand de rimes. (4.) De la longueur & de la brièveté des mots. (5.) Des cas plus ou moins variés. (6.) Des articles & pronoms. (7.) Des élisions. (8.) De l'inversion. (9.) De la quantité dans les syllabes. Et enfin d'une infinité de finesses, qui ne sont senties que par ceux qui ont fait une étude approfondie d'une langue.

(1.) La désinence des mots ; comme *perdre, vaincre, un coin, sucre, rate, crotte, pere, foudre, sief, coffre*, ces syllabes dures révoltent l'oreille, & c'est le partage de toutes les Langues du Nord.

(2.) *Les verbes auxiliaires & les participes. Victis hostibus*, les ennemis ayant été vaincus. Voilà quatre mots pour deux. *Laeso & invito militi*, C'est l'Inscription des Invalides de Berlin ; si on va traduire, *pour les soldats qui ont été blessés & qui n'ont pas été vaincus*, Quelle longueur ? Voilà pourquoi la langue Latine est plus propre aux Inscriptions que la Française.

(3.) *Le nombre des rimes.* Ouvrez un Dictionnaire de rimes Italiennes, & un de rimes Françaises, vous trouvez toujours une fois plus de termes dans l'Italien, & vous remarquerez encore que dans le Français il y a toujours vingt rimes burlesques & basses, pour deux qui peuvent entrer dans le stile noble.

(4.) *La longueur & la brièveté des mots.* C'est ce qui rend une langue plus ou moins propre à l'expression de certaines maximes, & à la mesure de certains vers.

On n'a jamais pû rendre en Français dans un beau vers :

*Quanto si monstra men tanto è piu bella.*

On n'a jamais pû traduire en beaux vers Italiens :

*Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.  
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop-tôt fameux.*

(5.) *Les cas plus ou moins variés.* Mon pere, de mon pere, à mon pere ; *meus pater, mei patris, meo patri* ; cela est sensible.

## A L'ACADEMIE FRANÇAISE. 127

Homère. La Langue Grecque reçut de ce grand Peintre de la Nature, la supériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Asie & de l'Europe : c'est Térence qui chez les Romains parla le premier avec une pureté toujours élégante ; c'est Pétrarque qui, après le Dante, donna à la Langue Italienne cette aménité & cette grace qu'elle a toujours conservées. C'est à Lopés de Véga, que l'Espagnol doit sa noblesse & sa pompe ; c'est Shakespéar, qui tout barbare qu'il étoit, mit dans l'Anglais cette force & cette énergie, qu'on n'a jamais pû augmenter depuis, sans l'outrer, & par conséquent sans l'affaiblir.

(6.) *Les articles & pronoms.* *De ipsius negotio ei loquebatur ; con eo parlava dell'affare di lui :* il lui parloit de son affaire. Point d'amphibologie dans le Latin. Elle est presque inévitable dans le Français. On ne fait si son affaire est celle de l'homme qui parle, ou de celui auquel on parle, le pronom *il*, se retranche en Latin, & fait languir l'Italien & le Français.

(7.) *Les élisions,*

*Canto l'arme pietose, e il capitano.*

Nous ne pouvons dire :

*Chantons la piété & la vertu heureuse.*

(8.) *Les inversions.* César cultiva tous les Arts utiles ; on ne peut tourner cette phrase que de cette seule façon. On peut dire en Latin de cent vingt façons différentes :

*Cesar omnes utiles artes coluit.*

Quelle incroyable différence ?

(9.) *La quantité dans les syllabes.* C'est de-là que naît l'harmonie. Les brèves & les longues des Latins forment une vraie musique. Plus une langue approche de ce mérite, plus elle est harmonieuse. Voyez les vers Italiens, la pénultième est toujours longue :

*Capitáno, máno, semio, christo, acquisto.*

Chaque langue a donc son génie, que des hommes supérieurs sentent les premiers, & font sentir aux autres. Ils font éclore ce génie caché de la langue.



## 122 DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE

D'où vient ce grand effet de la Poësie de former & fixer enfin le génie des peuples , & de leurs langues ? La cause en est bien sensible : les premiers bons vers , ceux-mêmes qui n'en ont que l'apparence , s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels & hardis deviennent familiers ; les hommes qui font tous nés imitateurs , prennent insensiblement la manière de s'exprimer , & même de penser des premiers , dont l'imagination à subjugué celle des autres. Me défavouerez-vous donc , MESSIEURS , quand je dirai que le vrai mérite & la réputation de notre Langue ont commencé à l'Auteur du Cid & de Cinna ?

Montagne avant lui étoit le seul Livre qui attirât l'attention du petit nombre d'Etrangers qui pouvoient savoir le Français ; mais le stile de Montagne n'est ni pur , ni correct , ni précis , ni noble. Il est énergique & familier ; il exprime naïvement de grandes choses : c'est cette naïveté qui plaît ; on aime le caractère de l'Auteur ; on se plaît à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-même , à converser , à changer de discours & d'opinion avec lui. J'entens souvent regretter le langage de Montagne ; c'est son imagination qu'il faut regretter : elle étoit forte & hardie ; mais sa langue étoit bien loin de l'être.

Marot , qui avoit formé le langage de Montagne , n'a presque jamais été connu hors de sa patrie ; il a été goûté parmi nous pour quelques Contes naïfs , pour quelques Epigrammes licentieuses , dont le succès est presque toujours dans le sujet ; mais c'est par ce petit mérite même que la langue fut long-tems avilie : on écrivit dans ce stile les Tragedies , les Poëmes , l'Histoire , les Livres de Morale.

## A L'ACADE'MIE FRANÇAISE. 129

Le judicieux Despréaux a dit : *Imitez de Marot l'élégant badinage*. J'ose croire qu'il auroit dit *naïf badinage*, si ce mot plus vrai n'eût rendu son vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons Ouvrages, que ceux qui passent chez les Nations Etrangères, qu'on y apprend, qu'on y traduit ; & chez quel peuple a-t-on jamais traduit Marot ?

Notre langue ne fut long-tems après lui qu'un jargon familier, dans lequel on réussissoit quelquefois à faire d'heureuses plaisanteries ; mais quand on n'est que plaisant, on n'est pas digne d'être estimé.

*Enfin Malherbe vint, & le premier en France  
Fit sentir dans les vers une juste cadence,  
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.*

Si Malherbe montra le premier ce que peut le grand art des expressions placées, il est donc le premier qui fut *élégant*. Mais quelques Stances harmonieuses suffisoient-elles pour engager les Etrangers à cultiver notre langage ? Ils lisoient le Poème admirable de la Jérusalem, l'Orlando, le Pastor Fido, les beaux morceaux de Pétrarque. Pouvoit-on associer à ces chefs-d'œuvres un très-petit nombre de vers Français, bien écrits à la vérité, mais faibles & presque sans imagination ?

La Langue Française restoit donc à jamais dans la médiocrité, sans un de ces génies faits pour changer & pour élever l'esprit de toute une Nation : c'est le plus grand de vos premiers Académiciens, c'est Corneille seul, qui commença à faire respecter notre langue des Etrangers, précisément dans le tems que le Cardinal de Richelieu commençoit à faire respecter la Couronne. L'un &

## 124 DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE

L'autre porterent notre gloire dans l'Europe. Après Corneille , sont venus , je ne dis pas de plus grands génies , mais de meilleurs Ecrivains. Un homme s'éleva , qui fut à la fois plus passionné & plus correct ; moins varié , mais moins inégal ; aussi sublime quelquefois , & toujours noble sans enflure ; jamais déclamateur , parlant au cœur avec plus de vérité & plus de charmes.

Un de leurs contemporains , incapable peut-être du sublime qui élève l'ame , & du sentiment qui l'attendrit , mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un & l'autre , laborieux , sévère , précis , pur , harmonieux , qui devint enfin le Poète de la raison , commença malheureusement par écrire des Satyres ; mais bien-tôt après il égala & surpassa peut-être Horace dans la Morale & dans l'Art Poétique : il donna les préceptes & les exemples ; il vit qu'à la longue l'art d'instruire , quand il est parfait , réussit mieux que l'art de médire , parce que la satyre meurt avec ceux qui en sont les victimes , & que la raison & la vertu sont éternelles. Vous eûtes en tous les genres cette foule de grands hommes , que la nature fit naître , comme dans le siècle de Léon X. & d'Auguste. C'est alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos Auteurs de quoi s'instruire : & graces en partie aux soins du Cardinal de Richelieu , ils ont adopté votre langue ; comme ils se sont empressés de se parer des travaux de nos ingénieux Artistes , graces aux soins du grand Colbert.

Un Monarque , illustre chez tous les hommes par cinq victoires , & plus encore chez les Sages par ses vastes connaissances , fait de notre langue la sienne propre , celle

## A L'ACADEMIE FRANÇAISE. 125

de la Cour & de ses Etats ; il la parle avec cette force & cette finesse que la seule étude ne donne jamais , & qui est le caractère du génie : non - seulement il la cultive , mais il l'embellit quelquefois , parce que les ames supérieures saisissent toujours ces tours & ces expressions dignes d'elles , qui ne se présentent point aux ames faibles. Il est dans Stockolm une nouvelle Christine , égale à la première en esprit , supérieure dans le reste ; elle fait le même honneur à notre langue. Le Français est cultivé dans Rome , où il étoit dédaigné autrefois ; il est aussi familier au Souverain Pontife , que les langues savantes dans lesquelles il écrit , quand il instruit le monde Chrétien qu'il gouverne : plus d'un Cardinal Italien écrit en Français dans le Vatican , comme s'il étoit né à Versailles.

Vos Ouvrages , MESSIEURS, ont pénétré jusqu'à cette Capitale de l'Empire le plus reculé de l'Europe & de l'Asie , & le plus vaste de l'Univers ; dans cette Ville , qui n'étoit , il y a quarante ans qu'un désert (f) habité par des bêtes sauvages : on y représente vos pièces Dramatiques ; & le même goût naturel qui fait recevoir dans la Ville de Pierre le grand , & de sa digne Fille , la Musique des Italiens , y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens Ecrivains , est un avertissement que l'Europe nous donne de ne pas dégénérer. Je ne dirai pas que tout se précipite vers une honteuse décadence , comme le crient si souvent des satyriques , qui prétendent en secret justi-

(f) L'endroit où est Petersbourg n'étoit qu'un désert marécageux & inhabité.

fier leur propre faiblesse , par celle qu'ils imputent en public à leur siècle. J'avoue que la gloire de nos armes se soutient mieux que celles de nos Lettres : mais le feu qui nous éclairoit n'est pas encore éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le seul Livre de Chronologie , dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes , le caractère des Cours & des siècles (g) ? Ouvrage , qui , s'il étoit séchement instructif , comme tant d'autres , seroit le meilleur de tous , & dans lequel l'Auteur a trouvé encore le secret de plaire ; partage réservé au très - petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs Ouvrages.

On a montré la cause du progrès & de la chute de l'Empire Romain dans un Livre encore plus court , écrit par un génie mâle & rapide (h) qui approfondit tout , en paraissant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de Traducteurs plus élégans & plus fidèles. De vrais Philosophes ont enfin écrit l'Histoire. Un homme éloquent & profond (i) s'est formé dans le tumulte des armes. Il est plus d'un de ces esprits aimables , que Tibulle & Ovide eussent regardés comme leurs disciples , & dont ils eussent voulu être les amis. Le Théâtre , je l'avoue , est menacé d'une chute prochaine : mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique (k) , qui m'a servi de maître , quand j'ai fait quelques pas dans la même car-

(g) C'est le Président Hénaut. Dans quelques traductions de ce Discours , on a mis en Note l'Abbé Lenglet , au lieu de M. Hénaut ; c'est une étrange méprise.

(h) Le Président de Montesquieu.

(i) Le Marquis de Vauvenargues , jeune homme de la plus grande espérance , mort à 27. ans.

(k) M. Crébillon , Auteur d'Electre & Radamiste. Ces Pièces remplies de traits vraiment tragiques sont souvent jouées.

nière : je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur, comme on voit sur les débris de sa patrie un Héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont, après le grand Molière, achevé de rendre la Comédie une école de mœurs & de bienséance : école qui méritoit chez les Français la considération qu'un Théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre, qui le premier orna la philosophie des graces de l'imagination, appartient à un tems plus reculé, il est encore l'honneur & la consolation du vôtre.

Les grands talens sont toujours nécessairement rares ; sur-tout quand le goût & l'esprit d'une Nation sont formés. Il en est alors des esprits cultivés, comme de ces forêts, où les arbres pressés & élevés ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au-dessus des autres. Quand le commerce est en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuses, & beaucoup de misère ; lorsqu'enfin il est plus étendu, l'opulence est générale, les grandes fortunes rares. C'est précisément, MESSIEURS, parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France, qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs.

Mais enfin, malgré cette culture universelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue, devenue si belle, & qui doit être fixée par tant de bons Ouvrages, peut se corrompre aisément. On doit avertir les Etrangers qu'elle perd déjà beaucoup de sa pureté dans presque tous les Livres composés dans cette célèbre République, si long-tems notre Alliée, où le Français est la langue dominante, au milieu des Factions contraires à la France, Mais si elle s'altère dans ces pays par le mélange des

idiômes, elle est prête à se gâter parmi nous par le mélange des stiles. Ce qui déprave le goût, déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des Ouvrages sérieux & instructifs par les expressions familières de la conversation. Souvent on introduit le stile Marotique dans les sujets les plus nobles ; c'est revêtir un Prince des habits d'un Farceur. On se sert de termes nouveaux, qui sont inutiles, & qu'on ne doit hasarder que quand ils sont nécessaires. Il est d'autres défauts, dont je suis encore plus frappé, parce que j'y suis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, MESSIEURS, pour m'en garantir, les secours que l'homme éclairé à qui je succède, s'étoit donnés par ses études. Plein de la lecture de Cicéron, il en avoit tiré ce fruit de s'étudier à parler sa langue, comme ce Consul parloit la sienne. Mais c'est sur-tout à celui qui a fait son étude particulière des Ouvrages de ce grand Orateur, & qui étoit l'ami de M. le Président Boucher, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, & à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter & à célébrer ; un ami à recevoir & à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de sensibilité que moi, quels charmes l'amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux Lettres, combien elle sert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les consoler ; combien elle inspire à l'ame cette joie douce & recueillie sans laquelle on n'est jamais le maître de ses idées.

C'est ainsi que cette Académie fut d'abord formée ; Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du Cardinal de Richelieu même : c'est dans le  
 sein

sein de l'amitié qu'elle prit naissance. Des hommes unis entr'eux , par ce lien respectable & par le goût des beaux arts , s'assembloient sans se montrer à la renommée ; ils furent moins brillans que leurs Successeurs , & non moins heureux. La bienséance , l'union , la candeur , la saine critique , si opposée à la satire , formèrent leurs assemblées. Elles animeront toujours les vôtres , elles seront l'éternel exemple des gens de Lettres , & serviront peut-être à corriger ceux qui se rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des Arts sont amis. Qui est plus que moi en droit de le dire ? J'oserois m'étendre ; MESSIEURS , sur les bontés dont la plupart d'entre vous m'honorent , si je ne devois m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux , des intérêts devant qui tous les autres s'évanouissent , de la gloire de la Nation.

Je fais combien l'esprit se dégoûte aisément des éloges ; je fais que le Public , toujours avide de nouveautés , pense que tout est épuisé sur votre Fondateur & sur vos Protecteurs ; mais pourrois-je refuser le tribut que je dois , parce que ceux qui l'ont payé avant moi ne m'ont laissé rien de nouveau à vous dire ? Il en est de ces éloges que l'on répète , comme de ces solemnités qui sont toujours les mêmes , & qui réveillent la mémoire des évènements chers à un peuple entier ; elles sont nécessaires. Célébrer des hommes tels que le Cardinal de Richelieu , & Louis XIV. un Séguier , un Colbert , un Turenne , un Condé ; c'est dire à haute voix , *Rois , Ministres , Généraux à venir , imitez ces grands hommes.* ignore-t-on que le Panégyrique de Trajan anima Antonin



à la vertu ; & Marc-Aurèle , le premier des Empereurs & des hommes , n'avoue-t-il pas dans ses écrits l'émulation que lui inspirerent les vertus d'Antonin ?

Lorsqu'Henri IV. entendit dans le Parlement nommer Louis XII. *le Pere du Peuple* , il se sentit pénétré du desir de l'imiter , & il le surpassa.

Pensez-vous , MESSIEURS , que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de Louis XIV. ne se soient pas faits entendre au cœur de son Successeur dès sa première enfance ? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité ; tantôt par les mêmes chemins , tantôt par des routes différentes. L'un & l'autre seront semblables , en ce qu'ils n'ont différé à se charger du poids des affaires que par reconnaissance ; & peut-être c'est en cela qu'ils ont été les plus grands. La postérité dira que tous deux ont aimé la justice & ont commandé leurs Armées. L'un recherchoit avec éclat la gloire qu'il méritoit ; il l'appelloit à lui du haut de son Trône ; il en étoit suivi dans ses conquêtes , dans ses entreprises ; il en remplissoit le monde ; il déployoit une ame sublime dans le bonheur & dans l'adversité , dans ses Camps , dans ses Palais , dans les Cours de l'Europe & de l'Asie : les terres & les mers rendoient témoignage à sa magnificence : & les plus petits objets , sitôt qu'ils avoient à lui quelque rapport , prenoient un nouveau caractère & recevoient l'empreinte de sa grandeur.

L'autre protégé des Empereurs & des Rois , subjugué des Provinces , interrompt le cours de ses conquêtes pour aller secourir ses sujets , & y vole du sein de la mort, dont il est à peine échappé. Il remporte des victoires , il fait

les plus grandes choses , avec une simplicité , qui feroit penser que ce qui étonne le reste des hommes , est pour lui dans l'ordre le plus commun & le plus ordinaire. Il cache la hauteur de son ame , sans s'étudier même à la cacher , & il ne peut en affaiblir les rayons , qui en perçant malgré lui le voile de sa modestie , y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV. se signala par des Monumens admirables , par l'amour de tous les Arts , par les encouragemens qu'il leur prodiguoit : ô vous , son auguste Successeur , vous l'avez déjà imité , & vous n'attendez que cette Paix , que vous cherchez par des victoires , pour remplir tous vos projets bienfaisans , qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même Province , où commencèrent ceux de votre Bisayeul , & vous les avez étendus plus loin. Il regréta de n'avoir pû dans le cours de ses glorieuses campagnes , forcer un ennemi digne de lui , à mesurer ses armes avec les siennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il désira vous en avez jouï. Plus heureux que le Grand Henri , qui ne remporta presque de victoires que sur sa propre Nation , vous avez vaincu les éternels & intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils , après vous l'objet de nos vœux & de notre crainte , apprit à vos côtés à voir le danger & le malheur même sans être troublé , & le plus beau triomphe sans être ébloui. Lorsque nous tremblions pour vous dans Paris , vous étiez au milieu d'un champ de carnage , tranquille dans les momens d'horreur & de confusion , tranquille dans la joie tumultueuse de vos soldats victorieux ; vous

132 DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE

embrassez ce Général, qui n'avoit souhaité de vivre **que** pour vous voir triompher ; cet homme que vos vertus & les siennes ont fait votre sujet, que la France comptera toujours parmi ses enfans les plus chers & les plus illustres. Vous récompensez déjà, par votre témoignage & par vos éloges, tous ceux qui avoient contribué à la victoire ; & cette récompense est la plus belle pour des Français.

Mais ce qui sera conservé à jamais dans les fastes de l'Académie ; ce qui est précieux à chacun de vous, **MESSIEURS**, ce fut l'un de vos Confrères, qui servit le plus votre Protecteur & la France dans cette journée : ce fut lui, qui, après avoir volé de brigade en brigade, après avoir combattu en tant d'endroits différens, courut donner & exécuter ce conseil si prompt, si salutaire, si avidement reçu par le Roi, dont la vûe discernoit tout dans des momens où elle peut s'égarer si aisément.

Jouissez, **MESSIEURS**, du plaisir d'entendre dans cette assemblée ces propres paroles, que votre Protecteur dit au neveu (1) de votre Fondateur sur le champ de bataille : *Je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu.* Mais si cette gloire particulière vous est chère, combien sont chères à toute la France, combien le seront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit Louis XV. après ses victoires ! Il les fait encore ; il ne court à ses ennemis que pour les désarmer ; il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvoient connaître le fond de son cœur, ils le feroient leur Arbitre, au lieu de le combattre ; & ce seroit peut-être le seul moyen d'ob-

(1) Le Duc de Richelieu.

## A L'ACADEMIE FRANÇAISE. 133

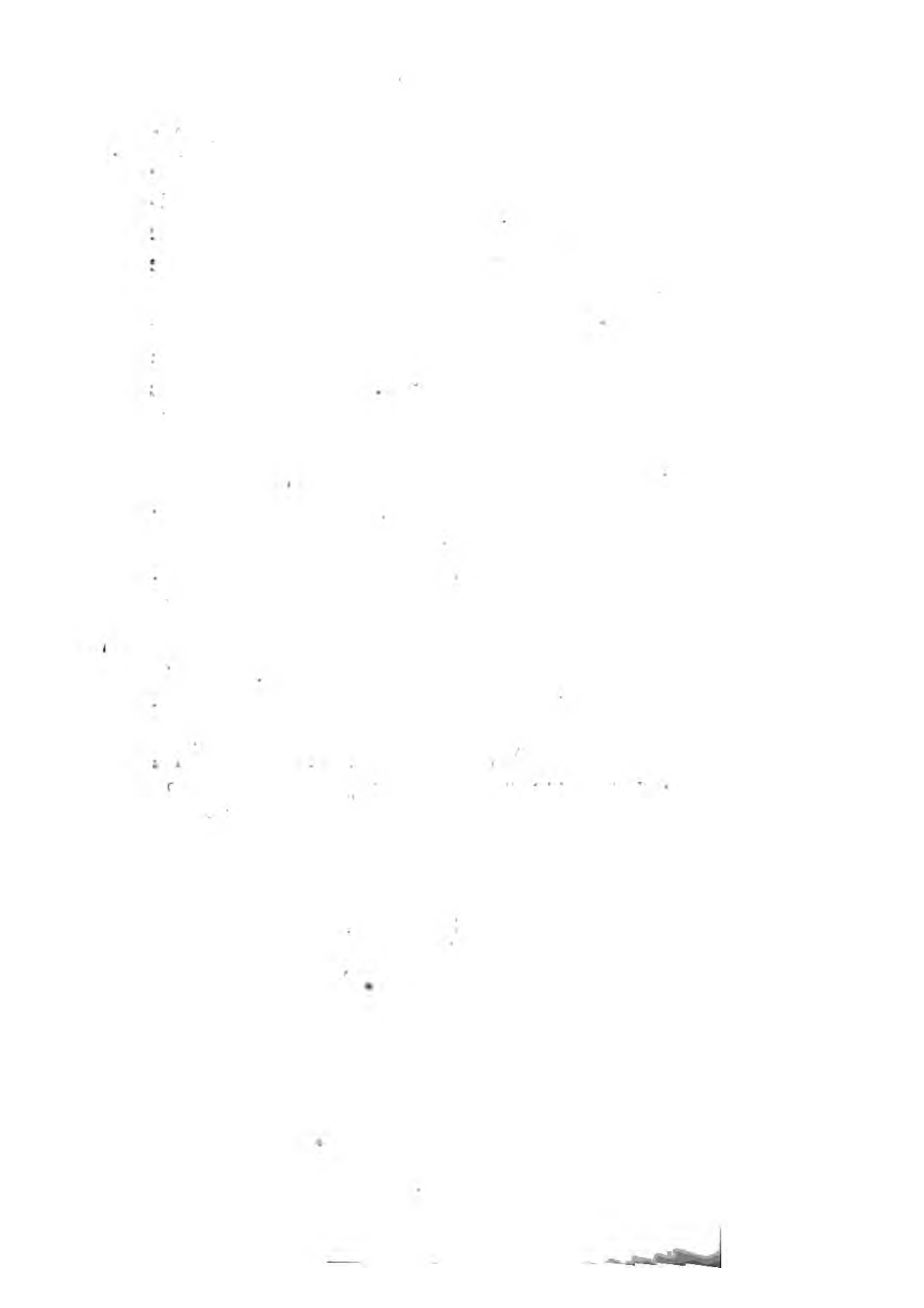
tenir sur lui des avantages (m) Les vertus qui le font craindre , leur ont été connues , dès qu'il a commandé : celles qui doivent ramener leur confiance , qui doivent être le lien des Nations , demandent plus de tems pour être approfondies par des ennemis.

Nous , plus heureux , nous avons connu son ame dès qu'il a régné. Nous avons pensé , comme penseront tous les peuples & tous les siècles : jamais amour ne fut ni plus vrai , ni mieux exprimé : tout nos cœurs le sentent , & vos bouches éloquentes en sont les interprètes. Des Médailles , dignes des plus beaux tems de la Grèce (n) , éternisent ses triomphes & notre bonheur. Puissai-je voir dans nos Places publiques , ce Monarque humain, sculpté des mains de nos Praxitèles , environné de tous les symboles de la félicité publique ! Puissai-je lire aux pieds de sa Statue ces mots , qui sont dans nos cœurs : *Au Père de la Patrie.*

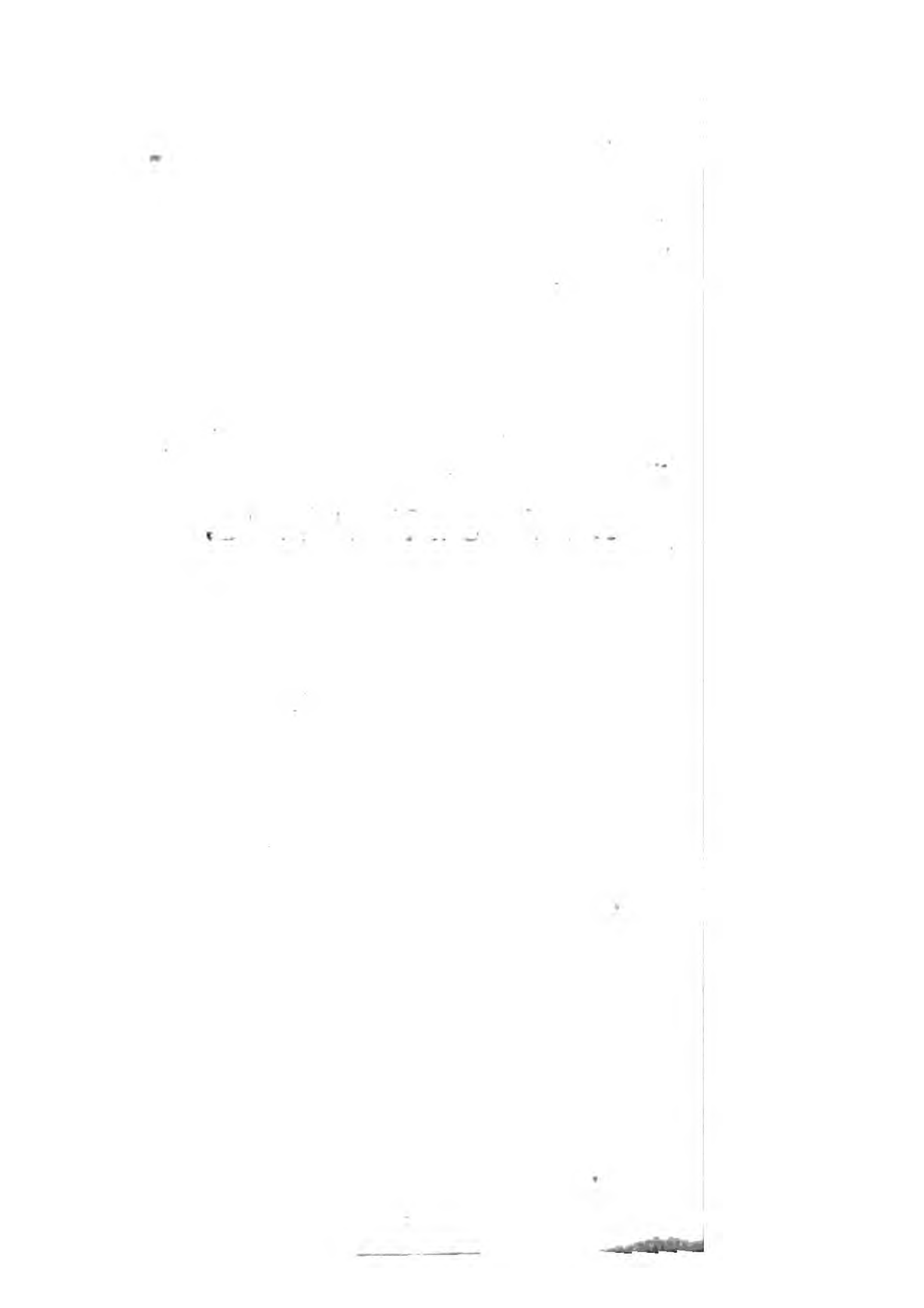
(m) L'événement a justifié en 1748. ce que disoit M. de V. en 1746.

(n) Les Médailles frappées au Louvre sont au-dessus des plus belles de l'Antiquité ; non pas pour les légendes ; mais pour le dessein & la beauté des coins.





**ELOGE FUNEBRE  
DES OFFICIERS.**



# ELOGE FUNEBRE DES OFFICIERS

*Qui sont morts dans la Guerre de 1741.*

**U**N Peuple qui fut l'exemple des Nations , qui leur enseigna tous les Arts , & même celui de la Guerre , le maître des Romains , qui ont été nos maîtres , la Grèce enfin parmi ses institutions qu'on admire encore , avoit établi l'usage de consacrer par des éloges funèbres la mémoire des citoyens qui avoient répandu leur sang pour la patrie. Coutume digne d'Athènes , digne d'une nation valeureuse & humaine , digne de nous ! Pourquoi ne la suivrions-nous pas ? Nous long-tems les heureux rivaux en tant de genres de cette nation respectable. Pourquoi nous renfermer dans l'usage de ne célébrer après leur mort , que ceux qui ayant été donnés en spectacle au monde par leur élévation , ont été fatigués d'encens pendant leur vie ?

Il est juste sans doute , il importe au genre-humain de louer les Titus , les Trajans , les Louis XII. les Henri IV. & ceux qui leur ressemblent. Mais ne rendra-t'on jamais qu'à la dignité ces devoirs si intéressans & si chers , quand ils sont rendus à la



personne ; si vains , quand ils ne sont qu'une partie nécessaire d'une pompe funèbre , quand le cœur n'est point touché , quand la vanité seule de l'Orateur parle à la vanité des hommes , & que dans un discours compassé & dans une division forcée , on s'épuise en éloges vagues , qui passent avec la fumée des flambeaux funéraires ?

Du moins , s'il faut célébrer toujours ceux qui ont été Grands , réveillons quelquefois la cendre de ceux qui ont été utiles. Heureux sans doute , ( si la voix des vivans peut percer la nuit des tombeaux ) heureux le Magistrat immortalisé par le même organe , qui avoit fait verser tant de pleurs sur la mort de Marie d'Angleterre , & qui fut digne de célébrer le grand Condé. Mais si la cendre de Michel le Tellier reçut tant d'honneurs , est-il un bon citoyen qui ne demande aujourd'hui , les a-t'on rendus au grand Colbert , à cet homme qui fit naître tant d'abondance en ranimant tant d'industrie , qui porta ses vûes supérieures jusqu'aux extrémités de la terre , qui rendit la France la dominatrice des mers , & à qui nous devons une grandeur & une félicité long-tems inconnue ?

O mémoire ! ô noms du petit nombre d'hommes qui ont bien servi l'Etat ! vivez éternellement : mais sur-tout ne périssez pas tout entiers , vous guerriers qui êtes morts pour nous deffendre. C'est votre sang qui nous a valu des victoires ; c'est sur vos corps déchirés & palpitans que vos compagnons ont marché à l'ennemi , & qu'ils ont monté à tant

de remparts ; c'est à vous que nous devons une paix glorieuse , achetée par votre perte.

Plus la guerre est un fléau épouvantable , rassemblant sous lui toutes les calamités & tous les crimes , plus grande doit être notre reconnaissance envers ces braves compatriotes qui ont péri pour nous donner cette paix heureuse , qui doit être l'unique but de la guerre , & le seul objet de l'ambition d'un vrai Monarque.

Faibles & insensés mortels que nous sommes , qui raisonnons tant sur nos devoirs , qui avons tant approfondi notre nature , nos malheurs & nos faiblesses , nous faisons sans cesse retentir nos Temples de reproches & de condamnations ; nous anathématisons les plus légères irrégularités de la conduite , les plus secrètes complaisances des cœurs ; nous tonnons contre des vices , contre des défauts , condamnables il est vrai , mais qui troublent à peine la société. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu s'est jamais élevée contre ce crime si grand & si universel ; contre cette rage destructive , qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en freres ; contre ces déprédations atroces ; contre ces cruautés qui font de la terre un séjour de brigandage , un horrible & vaste tombeau ?

Des bords du Pô , jusqu'à ceux du Danube , on bénit de tous côtés , au nom du même Dieu , ces drapeaux sous lesquels marchent des milliers de meurtriers mercenaires , à qui l'esprit de débauche , de libertinage & de rapine , ont fait quitter leurs

## 132 ÉLOGE FUNÈBRE

campagnes ; ils vont , & ils changent de Maîtres : ils s'exposent à un supplice infâme pour un léger intérêt ; le jour du combat vient , & souvent le soldat qui s'étoit rangé n'a guères sous les enseignes de sa patrie , répand sans remords le sang de ses propres concitoyens ; il attend avec avidité le moment où il pourra dans le champ du carnage arracher aux mourans quelques malheureuses dépouilles qui lui sont enlevées par d'autres mains. Tel est trop souvent le soldat : telle est cette multitude aveugle & féroce dont on se sert pour changer la destinée des Empires , & pour élever le monument de la gloire. Considérés tous ensemble marchant avec ordre sous un grand Capitaine , ils forment le spectacle le plus fier & le plus imposant qui soit dans l'Univers. Pris chacun à part dans l'enivrement de leurs frénésies brutales , ( si on en excepte un petit nombre ) c'est la lie des nations.

Tel n'est point l'Officier ; idolâtre de son honneur & de celui de son Souverain , bravant de sang froid la mort , avec toutes les raisons d'aimer la vie , quittant gaiement les délices de la société pour des fatigues qui font frémir la nature , humain , généreux , compatissant , tandis que la barbarie étincelle de rage partout autour de lui , né pour les douceurs de la société , comme pour les dangers de la guerre , aussi poli que fier , orné souvent par la culture des lettres , & plus encore par les graces de l'esprit , à ce portrait , les Nations étrangères reconnaissent nos Officiers ; elles avouent surtout , que lorsque le  
premier

premier feu trop ardent de leur jeunesse est tempéré par un peu d'expérience, ils se font aimer même de leurs ennemis. Mais si leurs graces & leur franchise ont adouci quelquefois les esprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur ?

Ce sont eux qui ont défendu pendant tant de mois cette capitale de la Bohême, conquise par leurs mains en si peu de momens ; eux qui attaquoient, qui assiégeoient leurs assiégeans ; eux qui donnoient de longues batailles dans des tranchées ; eux qui bravèrent la faim, les ennemis, la mort, la rigueur inouïe des saisons, dans cette mémorable marche, moins longue que celle des Grecs de Xénophon, mais non moins pénible, & non moins hazardeuse.

On les a vûs, sous un Prince aussi vigilant qu'intrepide, précipiter leurs ennemis du haut des Alpes, victorieux à la fois de tous les obstacles que la nature & l'art & la valeur opposoient à leur courage opiniâtre. Champs de Fontenoy, rivages de l'Escaut & de la Meuse teints de leur sang, c'est dans vos campagnes que leurs efforts ont ramené la victoire aux pieds de ce Roi, que les Nations conjurées contre lui auroient dû choisir pour leur Arbitre. Que n'ont-ils point exécuté, ces Héros dont la foule est connue à peine ?

Qu'avoient donc au-dessus d'eux ces Centurions & ces Tribuns des légions Romaines ? En quoi les passaient-ils ? si ce n'est peut-être dans l'amour invariable de la discipline militaire. Les anciens Romains éclipsèrent, il est vrai, toutes les autres Nations.

de l'Europe, quand la Grèce fut amolie & désunie, & quand les autres peuples étoient encore des barbares destitués de bonnes loix, sachant combattre, & ne sachant pas faire la guerre, incapables de se réunir à propos contre l'ennemi commun, privés du commerce, privés de tous les arts & de toutes les ressources. Aucun peuple n'égale encore les anciens Romains. Mais l'Europe entière vaut aujourd'hui beaucoup mieux que ce peuple vainqueur & législateur ; soit que l'on considère tant de connaissances perfectionnées, tant de nouvelles inventions ; ce commerce immense & habile qui embrasse les deux mondes, tant de Villes opulentes, élevées dans des lieux qui n'étoient que des déserts sous les Consuls & sous les Césars ; soit qu'on jette les yeux sur ces armées nombreuses & disciplinées qui défendent vingt Roïaumes policés ; soit qu'on perce cette politique toujours profonde, toujours agissante, qui tient la balance entre tant de Nations. Enfin, la jalousie même qui régné entre les peuples modernes, qui excite leur génie & qui anime leurs travaux, sert encore à élever l'Europe au-dessus de ce qu'elle admiroit stérilement dans l'ancienne Rome, sans avoir ni la force ni même le désir de l'imiter.

Mais de tant de Nations, en est-il une qui puisse se vanter de renfermer dans son sein un pareil nombre d'Officiers, tels que les nôtres ? Quelquefois ailleurs on sert pour faire sa fortune, & parmi nous on prodigue la sienne pour servir ; ailleurs on trafique de son sang avec des Maîtres étrangers, ici on brûle

de donner sa vie pour son Roi ; là on marche parce qu'on est païé , ici on vole à la mort pour être regardé de son Maître , & l'honneur a toujours fait de plus grandes choses que l'intérêt.

Souvent en parlant de tant de travaux & de tant de belles actions , nous nous dispensons de la reconnaissance en disant que l'ambition a tout fait. C'est la logique des ingrats. Qui nous sert , veut s'élever ; je l'avoue : oui , on est excité en tout genre par cette noble ambition , sans laquelle il ne seroit point de grands hommes. Si on n'avoit pas devant les yeux des objets qui redoublent l'amour du devoir , seroit-on bien récompensé par ce public , si ardent quelquefois & si précipité dans ses éloges , mais toujours plus prompt dans ses censures , passant de l'enthousiasme à la tiédeur , & de la tiédeur à l'oubli ?

Sibarites tranquilles dans le sein de nos Cités florissantes ; occupés des raffinemens de la mollesse , devenus insensibles à tout & au plaisir même pour avoir tout épuisé , fatigués de ces spectacles journaliers , dont le moindre eût été une fête pour nos pères , & de ces repas continuels , plus délicats que les festins des Rois ; au milieu de tant de voluptés si accumulées & si peu senties , de tant d'arts , de tant de chefs-d'œuvres si perfectionnés & si peu considérés ; enivrés & assoupis dans la sécurité & dans le dédain , nous apprenons la nouvelle d'une bataille ; on se réveille de sa douce léthargie pour demander avec empressement des détails dont on parle au hasard , pour censurer le Général , pour diminuer la

perte des ennemis, pour enfler la nôtre. Cependant cinq ou six cens familles du Roïaume sont ou dans les larmes ou dans la crainte. Elles gémissent, retirées dans l'intérieur de leurs maisons, & redemandent au Ciel des frères, des époux, des enfans. Les paisibles habitans de Paris se rendent le soir aux Spectacles, où l'habitude les entraîne plus que le goût. Et si dans les repas qui succèdent aux Spectacles, on parle un moment des morts qu'on a connus, c'est quelquefois avec indifférence, ou en rappelant leurs défauts, quand on ne devoit se souvenir que de leur perte, ou même en exerçant contre eux ce facile & malheureux talent d'une raillerie maligne, comme s'ils vivoient encore.

Mais quand nous apprenons que dans le cours de nos succès, un revers tel qu'en ont éprouvé dans tous les tems les plus grands Capitaines, a suspendu le progrès de nos armes, alors tout est désespéré. Alors on affecte de craindre, quoiqu'on ne craigne rien en effet. Nos reproches amers persécutent jusques dans le tombeau le Général dont les jours ont été tranchés dans une action malheureuse. Et savons-nous quels étoient ses desseins, ses ressources ? & pouvons-nous de nos lambris dorés, dont nous ne sommes presque jamais sortis, voir d'un coup d'œil juste le terrain sur lequel on a combattu ? Celui que vous accusez a pû se tromper ; mais il est mort en combattant pour vous. Quoi, nos livres, nos écoles, nos déclamations historiques, répéteront sans cesse le nom d'un Cinégire, qui aiant per-

du les bras en saisissant une barque Persanne , l'arrêtoit encore vainement avec les dents ! Et nous nous bornerions à blâmer notre compatriote , qui est mort en arrachant ainsi les pallissades des retranchemens ennemis au combat d'Exiles , quand il ne pouvoit plus les saisir de ses mains blessées.

Remplissons-nous l'esprit , à la bonne heure , de ces exemples de l'antiquité souvent très-peu prouvés & beaucoup exagérés ; mais qu'il reste au moins place dans nos esprits pour ces exemples de vertu , heureux ou malheureux , que nous ont donnés nos concitoyens. Ce jeune Brienne , qui aiant le bras fracassé à ce combat d'Exiles , monte encore à l'escalade , en disant : *Il m'en reste un autre pour mon Roi & pour ma patrie* , ne vaut-il pas bien un habitant de l'Attique & du Latium ? & tous ceux qui , comme lui , s'avançoient à la mort , ne pouvant la donner aux ennemis , ne doivent-ils pas nous être plus chers que les anciens guerriers d'une terre étrangère ? N'ont-ils pas même mérité cent fois plus de gloire en mourant sous des boulevards inaccessibles , que n'en ont acquis leurs ennemis , qui en se défendant contr'eux avec sûreté , les immoloient sans danger & sans peine.

Que dirai-je de ceux qui sont morts à la journée de Dettingue , journée si bien préparée & si mal conduite , & dans laquelle il ne manqua au Général que d'être obéï , pour mettre fin à la guerre ? Parmi ceux dont l'Histoire célébrera la valeur inutile & la mort malheureuse , oubliera-t'on un jeune Boufflers , un



538 ORAISON FUNEBRE

enfant de dix ans , qui dans cetté bataille a une jambe cassée , qui la fait couper sans se plaindre , & qui meurt de même ; exemple d'une fermeté rare parmi les guerriers & unique à cet âge !

Si nous tournons les yeux sur des actions , non pas plus hardies , mais plus fortunées , que de Héros , dont les exploits & les noms doivent être sans cesse dans notre bouche ! Que de terrains arrosés du plus beau sang , & célèbres par des triomphes ! Là s'élevoient contre nous cent boulevards , qui ne sont plus ; que sont devenus ces ouvrages de Fribourg , baignés de sang , écroulés sous leurs défenseurs , entourés des cadavres des assiégeans ? On voit encore les remparts de Namur & ces châteaux qui font dire au voïageur étonné , comment a-t'on réduit cette forteresse qui touche aux nuës ? On voit Ostende , qui jadis soutenoit des sièges de trois années , & qui s'est rendue en cinq jours à nos armes victorieuses. Chaque Plaine , chaque Ville de ces contrées , est un monument de notre gloire. Mais que cette gloire a coûté !

O peuples heureux , donnez au moins à des compatriotes , qui ont expiré victimes de cette gloire , ou qui survivent encore à une partie d'eux-mêmes , les récompenses que leurs cendres ou leurs blessures vous demandent ! Si vous les refusez , les arbres , les campagnes de la Flandre prendroient la parole pour vous dire : c'est ici que ce modeste & intrépide Lutteurs , chargé d'années & de service , déjà blessé de deux coups , affaibli & perdant son sang , s'écria : Il

*ne s'agit pas de conserver sa vie , il faut en rendre les restes utiles, & ramenant au combat des troupes dispersées , reçut le coup mortel qui le mit enfin au tombeau. C'est-là que le Colonel des Gardes Françaises en allant le premier reconnaître les ennemis , fut frappé le premier dans cette journée meurtrière , & périt en faisant des souhaits pour le Monarque & pour l'Etat. Plus loin est mort le neveu de ce célèbre Archevêque de Cambrai , l'héritier des vertus de cet homme unique qui rendit la vertu si aimable.*

O qu'alors les places des peres deviennent à bon droit l'héritage des enfans ! Qui peut sentir la moindre atteinte de l'envie , quand sur les remparts de Tournay un de ces tonnerres souterrains qui trompent la valeur & la prudence , ayant emporté les membres sanglans & dispersés du Colonel de Normandie , ce régiment est donné le jour même à son jeune fils ? & ce Corps invincible ne crut point avoir changé de Conducteur. Ainsi cette troupe étrangère , devenue si nationale , qui porte le nom de Dillon , a vû les enfans & les frères succéder rapidement à leurs peres & à leurs frères tués dans les batailles ; ainsi le brave d'Aubeterre , le seul Colonel tué au siège de Bruxelles , fut remplacé par son vaillant frère. Pourquoi faut-il que la mort nous l'enlève encore ?

Le Gouvernement de la Flandre , de ce théâtre éternel des combats , est devenu le juste partage du guerrier qui , à peine au sortir de l'enfance , avait

tant de fois en un jour exposé sa vie à la bataille de Rocou. Son pere marcha à côté de lui à la tête de son Régiment, & lui apprit à commander & à vaincre ; la mort qui respecta ce pere généreux & tendre dans cette bataille, où elle fut à tout moment autour d'eux, l'attendoit dans Gènes sous une forme différente; c'est-là qu'il a péri avec la douleur de ne pas verser son sang sur les bastions de la Ville assiégée, mais avec la consolation de laisser Gènes libre, & emportant dans la tombe le nom de son libérateur.

De quelque côté que nous tournions nos regards, soit sur cette Ville délivrée, soit sur le Pô & sur le Tesin, sur la cime des Alpes, sur les bords de l'Escaut, de la Meuse & du Danube, nous ne verrons que des actions dignes de l'immortalité, ou des morts qui demandent nos éternels regrets.

Il faudroit être stupide pour ne pas admirer, & barbare pour n'être pas attendri. Mettons-nous un moment à la place d'une épouse craintive, qui embrasse dans ses enfans l'image du jeune époux qu'elle aime, tandis que ce guerrier qui avoit cherché le péril en tant d'occasions, & qui avoit été blessé tant de fois, marche aux ennemis dans les environs de Gènes, à la tête de sa brave troupe ; cet homme qui, à l'exempie de sa famille, cultivoit les lettres & les armes, & dont l'esprit égaloit la valeur, reçoit le coup funeste qu'il avoit tant cherché ; il meurt, à cette nouvelle la triste moitié de lui-même s'évanouit au milieu de ses enfans, qui ne sentent pas en-

core

core leur malheur. Ici une mere & une épouse veulent partir , pour aller secourir en Flandre un jeune Héros , dont la sagesse & la vaillance prématurée lui méritoient la tendresse du Dauphin , & sembloient lui promettre une vie glorieuse ; elles se flattent que leurs soins le rendront à la vie , & on leur dit : *Il est mort.* Quel moment ! quel coup funeste pour la fille d'un Empereur infortuné ! idolâtre de son époux , son unique consolation , son seul espoir dans une terre étrangère , quand on lui dit : *Vous ne reverrez jamais l'époux pour qui seul vous aimiez la vie.*

Une mere vole , sans s'arrêter , en Flandre , dans les tranfes cruelles où la jette la blessure de son jeune fils. Déjà dans la bataille de Rocou , elle avoit vû son corps percé & déchiré d'un de ces coups affreux qui ne laissent plus qu'une vie languissante ; cette fois elle est trop heureuse : elle rend grace au Ciel de voir ce fils privé d'un bras , lorsqu'elle trembloit de le trouver au tombeau.

Ne suivons ici ni l'ordre des tems ni celui de nos exploits & de nos pertes. Le sentiment n'a point de règles. Je me transporte à ces campagnes voisines d'Ausbourg , où le pere de ce jeune guerrier dont je parle , étoit abandonné d'un côté par les Bava-rois que nous protégeons , & pour qui la France avoit prodigué tant de sang & de trésors , de l'autre par les Hessois qui étoient à notre solde. Il falloit sauver les restes de notre armée , & il sût les

Enlever à la poursuite d'un ennemi , que le nombre & la trahison rendoient si supérieurs. Mais dans cette manœuvre habile nous perdons ce dernier rejetton de la Maison de Rupelmonde , cet Officier si instruit & si aimable , qui avoit fait l'étude la plus approfondie de la guerre , & qui réunissoit l'intrépidité de l'ame , la solidité & les graces de l'esprit , la douceur & la facilité du commerce ; il laisse dans les larmes une épouse & une mere digne d'un tel fils ; il ne leur reste plus de consolation sur la terre.

Maintenant , esprits dédaigneux & frivoles , qui prodiguez une plaisanterie si insultante & si déplacée sur tout ce qui attendrit les ames nobles & sensibles ; vous qui dans les événemens frappans , dont dépend la destinée des Royaumes, ne cherchez à vous signaler que par ces traits que vous appelez bons mots , & qui par-là prétendez une espèce de supériorité dans le monde ; osez ici exercer ce misérable talent d'une imagination faible & barbare ; ou plutôt , s'il vous reste quelque humanité , mêlez vos sentimens à tant de regrets & quelques pleurs à tant de larmes : mais êtes-vous dignes de pleurer ?

Que sur-tout ceux qui ont été les compagnons de tant de dangers , & les temoins de tant de pertes , ne prennent pas dans l'oisiveté voluptueuse de nos Villes , dans la légereté du commerce , cette habitude trop commune à notre nation , de répandre un air de frivolité & de dérision sur ce qu'il y a de plus

glorieux dans la vie, & de plus affreux dans la mort; voudroient ils s'avilir ainsi eux-mêmes, & flétrir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'honorer ?

Que ceux qui ne s'occupent que de nos froids & ridicules romans ; que ceux qui ont le malheur de ne se plaire qu'à ces puériles pensées, plus fausses que délicates, dont nous sommes tant rebattus, dédaignent ce tribut simple de regrets qui partent du cœur. Qu'ils se lassent de ces peintures vraies de nos grandeurs & de nos pertes, de ces éloges sincères donnés à des noms, à des vertus qu'ils ignorent, je ne me laisserai point de jeter des fleurs sur les tombeaux de nos défenseurs ; j'élèverai encore ma faible voix ; je dirai : Ici a été tranchée dans sa fleur la vie de ce jeune guerrier, dont les frères combattent sous nos étendarts, & dont le pere a protégé les Arts à Florence sous une domination étrangère. La fut percé d'un coup mortel le Marquis de Beauveau son cousin, quand le digne petit-fils du grand Condé forçoit la ville d'Ypres à se rendre. Accablé de douleurs incroyables, entouré de nos soldats qui se dispuoient l'honneur de le porter, il leur disoit d'une voix expirante : *Mes amis, allez où vous êtes nécessaires ; allez combattre, & laissez-moi mourir.* Qui pourra célébrer dignement sa noble franchise, ses vertus civiles, ses connaissances, son amour des lettres, le goût éclairé des monumens antiques enseveli avec lui ? Ainsi périssent d'une mort violente à la fleur de leur âge, tant d'hommes

dont la patrie attendoit son avantage & sa gloire ; tandis que d'inutiles fardeaux de la terre amusent dans nos jardins leur vieillesse oisive, du plaisir de raconter les premiers ces nouvelles désastreuses.

O destin ! ô fatalité ! nos jours sont comptés ; le moment éternellement déterminé arrive , qui anéantit tous les projets & toutes les espérances. Le Comte de Bissy prêts à jouir de ces honneurs tant desirés par ceux-même sur qui les honneurs sont accumulés, accourt de Gènes devant Mastrecht , & le dernier coup tiré des remparts lui ôte la vie ; il est la dernière victime immolée, au moment même que le Ciel avoit prescrit pour la cessation de tant de meurtres. Guerre qui a rempli la France de gloire & de deuil , tu ne frappes pas seulement par tes traits rapides qui portent en un moment la destruction ! Que de citoyens , que de parens & d'amis nous ont été ravis par une mort lente , que les fatigues des marches , l'intempérie des saisons traînent après elles !

Tu n'es plus , ô douce espérance du reste de mes jours ! ô ami tendre , élevé dans cet invincible Régiment du Roi, toujours conduit par des Héros ! qui s'est tant signalé dans les tranchées de Prague , dans la bataille de Fontenoy , dans celle de Lawfelt, où il a décidé la victoire. La retraite de Prague pendant trente lieues de glaces , jeta dans ton sein les sémences de la mort que mes tristes yeux ont vû de-

puis se développer ; familiarisé avec le trépas, tu le sentis approcher avec cette indifférence que les Philosophes s'efforçoient jadis ou d'acquérir ou de montrer ; accablé de souffrances au dedans & au-dehors, privé de la vûe, perdant chaque jour une partie de toi-même, ce n'étoit que par un excés de vertu que tu n'étois point malheureux, & cette vertu ne te coûtoit point d'effort. Je t'ai vû toujours le plus infortuné des hommes & le plus tranquile. On ignorerait ce qu'on a perdu en toi, si le cœur d'un homme éloquent n'avoit fait l'éloge du tien dans un Ouvrage consacré à l'amitié, & embelli par les charmes de la plus touchante Poësie. Je n'étois point surpris que dans le tumulte des armes, tu cultivasses les lettres & la sagesse : ces exemples ne sont pas rares parmi nous. Si ceux qui n'ont que de l'ostentation ne t'imposèrent jamais, si ceux qui dans l'amitié même ne sont conduits que par la vanité, révoltèrent ton cœur ; il y a des ames nobles & simples qui te ressemblent. Si la hauteur de tes pensées ne pouvoit s'abaisser à la lecture de ces Ouvrages licentieux, délices passagères d'une jeunesse égarée à qui le sujet plaît plus que l'ouvrage, si tu méprisois cette foule d'écrits que le mauvais goût enfante ; si ceux qui ne veulent avoir que de l'esprit te paraissoient si peu de chose, ce goût solide t'étoit commun avec ceux qui soutiennent toujours la raison contre l'inondation de ce faux goût qui semble nous entraîner à la décadence. Mais par quel pro-



dige avois-tu à l'âge de vingt-cinq ans la vraie philosophie & la vraie éloquence, sans autre étude que le secours de quelques bons livres ? Comment avois-tu pris un effor si haut dans le siècle des petiteffes ! & comment la simplicité d'un enfant timide couvroit-elle cette profondeur & cette force de génie ! Je sentirai long-tems avec amertume le prix de ton amitié ; à peine en ai-je goûté les charmes ; non pas de cette amitié vaine, qui naît dans les vains plaisirs, qui s'envole avec eux & dont on a toujours à se plaindre ; mais de cette amitié solide & courageuse, la plus rare des vertus. C'est ta perte qui mit dans mon cœur ce dessein de rendre quelque honneur aux cendres de tant de défenseurs de l'Etat, pour élever aussi un monument à la tienne. Mon cœur rempli de toi a cherché cette consolation sans prévoir à quel usage ce discours sera destiné, ni comment il sera reçu de la malignité humaine, qui à la vérité épargne d'ordinaire les morts, mais qui quelquefois aussi insulte à leurs cendres, quand c'est un prétexte de plus de déchirer les vivans.

1. Juin 1748.

Le jeune homme qu'on regrette ici avec tant de raison, est M. de Vauvenargues, long-tems Capitaine au Regiment du Roi. Je ne sçai si je me trompe, mais je crois qu'on trouvera dans la seconde édition de son livre, plus de cent pensées qui caractérisent la plus belle ame, la plus profondément philosophe, la plus dégagée de tout esprit de parti.

Que ceux qui pensent, méditent les maximes suivantes :

La raison nous trompe plus souvent que la nature.

Si les passions font plus de fautes que le jugement, c'est par la même raison que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.



Les grandes pensées viennent du cœur.  
(C'est ainsi que sans le sçavoir, il se pleignoit lui-même.)



La conscience des mourans calomnie leur vie.  
La fermeté ou la faiblesse a la mort, dépend de la dernière maladie.

(J'oserois conseiller qu'on lut les maximes qui suivent celles-ci, & qui les expliquent)



La pensée de la mort nous trompe , car elle nous fait oublier de vivre.



La plus fausse de toutes les philosophies est celle qui , sous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des passions , leur conseille l'oïveté.



Nous devons peut-être aux passions les plus grands avantages de l'esprit.



Ce qui n'offense pas la société , n'est pas du ressort de la justice.



Quiconque est plus sévère que les loix , est un tyran.



On voit ce me semble , par ce peu de pensées que je rapporte , qu'on ne peut pas dire de lui ce qu'un des plus aimables esprits de nos jours a dit de ces philosophes de parti , de ces nouveaux stoïciens qui en ont imposé aux faibles :

*Ils ont eu l'art de bien connaître  
L'homme qu'ils ont imaginé ;  
Mais ils n'ont jamais deviné  
Ce qu'il est , ni ce qu'il doit être.*

J'ignore si jamais aucun de ceux qui se sont mêlés d'instruire les hommes , a rien écrit de plus sage

que son Chapitre sur le bien & sur le mal moral. Je ne dis pas que tout soit égal dans ce livre ; mais si l'amitié ne me fait pas illusion , je n'en connais guères qui soit plus capable de former une ame bien née & digne d'être instruite. Ce qui me persuade encore qu'il y a des choses excellentes dans cet Ouvrage que M. de Vauvernagues nous a laissé , c'est que je l'ai vû méprisé par ceux qui n'aiment que les jolies phrases & le faux bel esprit.



---

---

DES  
EMBELLISSEMENTS  
DE PARIS.

**U**N seul Citoyen qui n'étoit pas fort riche , mais qui avoit une grande ame , fit à ses dépens la Place-des-Victoires , & érigea par reconnaissance une Statue à son Roi. Il fit plus que sept cens mille Citoyens n'ont encore fait dans ce siècle. Nous possédons dans Paris de quoi acheter des Royaumes ; nous voyons tous les jours ce qui manque à notre Ville , & nous nous contentons de murmurer ! On passe devant le Louvre , & on gémit de voir cette façade , monument de la grandeur de Louis XIV. du zèle de Colbert & du génie de Perrault , cachée par des bâtimens de Gots & de Vandales. Nous courons aux Spectacles , & nous sommes indignés d'y entrer d'une manière si incommode & si dégoûtante , d'y être placés si mal à notre aise , de voir des salles si grossièrement construites , des théâtres si mal entendus , & d'en sortir avec plus d'embarras & de peine qu'on n'y est entré. Nous rougissons avec raison de voir les Marchés publics établis dans des rues étroites , étaler la mal-propreté , répandre

**L'infektion & causer des défords continuels. Nous n'avons que deux Fontaines dans le grand goût , & il s'en faut bien qu'elles soient avantageusement placées. Toutes les autres sont dignes d'un village. Des quartiers immenses demandent des Places publiques ; & tandis que l'Arc-de-Triomphe de la Porte S. Denis , la Statue équestre de Henri le Grand , ces deux Ponts , ces deux Quais superbes , ce Louvre , ces Tuileries , ces Champs-Elisées égalent ou surpassent les beautés de l'ancienne Rome ; le centre de la Ville obscur , resserré , hideux , représente les tems de la plus honteuse barbarie. Nous le disons sans cesse ; mais jusqu'à quand le dirons-nous sans y remédier ?**

**A qui appartient-il d'embellir la Ville , sinon aux habitans qui jouissent dans son sein de tout ce que l'opulence & les plaisirs peuvent prodiguer aux hommes ? On parle d'une Place , & d'une Statue du Roi ; mais depuis le tems qu'on en parle , on a bâti une Place dans Londres , & on a construit un Pont sur la Tamize , au milieu même d'une guerre plus funeste & plus ruineuse pour les Anglais que pour nous. Ne pouvant pas avoir la gloire de donner l'exemple , ayons au moins celle d'enchérir sur les exemples qu'on nous donne. Il est tems que ceux qui sont à la tête de la plus opulente Capitale de l'Europe , la rendent la plus commode & la plus magnifique. Ne serons-nous pas honteux à la fin de nous borner à des petits feux-d'artifice , vis-à-vis un bâ-**

timent grossier, dans une petite Place destinée à l'exécution des criminels ? Qu'on ose élever son esprit, & on fera ce qu'on voudra. Je ne demande autre chose, sinon qu'on veuille avec fermeté. Il s'agit bien seulement d'une Place ! Paris seroit encore très-incommode & très-irrégulier quand cette Place seroit faite. Il faut des Marchés publics, des Fontaines qui donnent en effet de l'eau, des carrefours réguliers, des salles de Spectacles ; il faut élargir les rues étroites & infectes, découvrir les Monumens qu'on ne voit point, & en élever qu'on puisse voir.

La bassesse des idées, la crainte encore plus basse d'une dépense nécessaire, viennent combattre ces projets de grandeur que chaque bon Citoyen a fait cent fois en lui-même ; on se décourage, quand on songe à ce qu'il en coutera pour élever ces grands Monumens, dont la plupart deviennent chaque jour indispensables, & qu'il faudra bien faire à la fin, quoi qu'il en coûte. Mais au fond, il est bien certain qu'il n'en coutera rien à l'Etat. L'argent employé à ces nobles travaux ne sera certainement pas payé à des étrangers. S'il falloit faire venir le fer d'Allemagne & les pierres d'Angleterre, je vous dirois, croupissez dans votre molle nonchalance, jouissez en paix des beautés que vous possédez, & restez privés de celles qui manquent. Mais bien loin que l'Etat perde à ces travaux, il y gagne ; tous les pauvres alors sont utilement employés ; la circulation de l'argent augmente ; & le peuple qui tra-

vaille le plus , est toujours le plus riche.

Mais où trouver des fonds ? Et où en trouverent les premiers Rois de Rome , quand dans les tems de la pauvreté ils bâtirent ces souterrains , qui furent six cens ans après eux l'admiration de Rome riche & triomphante ? Pensons-nous que nous soyons moins opulens & moins industrieux que ces Egyptiens , dont je ne vanterai pas ici les Pyramides , qui ne sont que de grossiers Monumens d'ostentation , mais dont je rappellerai tant d'ouvrages nécessaires & admirables ? Y a-t'il moins d'argent dans Paris , qu'il n'y en avoit dans Rome moderne , quand elle bâtit S. Pierre , qui est le chef-d'œuvre de la magnificence & du goût , & quand elle éleva tant d'autres beaux morceaux d'Architecture , où l'utile , le noble & l'agréable se trouvent ensemble ? Londres n'étoit pas si riche que Paris , quand ses Aldermans firent l'Eglise de S. Paul , qui est la seconde de l'Europe , & qui semble nous reprocher notre Cathédrale gothique. Où trouver des fonds ? Et en manquons-nous , quand il faut dorer tant de cabinets & tant d'équipages , & donner tous les jours des festins , qui ruinent la santé & la fortune , & qui engourdissent à la longue toutes les facultés de l'ame ? Si nous calculions quelle est la circulation d'argent que le jeu seul opère dans Paris , nous serions effrayés. Je suppose que dans dix mille maisons il y ait au moins mille francs qui circulent en perte ou en gain par maison chaque année ; ( la somme peut



## 254 DES EMBELLISSEMENS

aller dix fois au-delà ) cet article seul , tel que je le réduis , monte à dix millions dont la perte seroit insensible.

Il y a aujourd'hui beaucoup plus d'argent monnoyé dans le Royaume , qu'il n'en possédoit quand Louis XIV. dépensa quatre cens millions & davantage à Versailles , à Trianon , à Marly : & ces quatre cens millions à vingt-sept & vingt-huit livres le marc , font aujourd'hui beaucoup plus de sept cent millions. Les dépenses de trois bosquets auroient suffi pour les embellissemens nécessaires à la Capitale. Quand un Souverain fait ces dépenses pour lui , il témoigne sa grandeur : quand il les fait pour le public , il témoigne sa magnanimité. Mais dans l'un & dans l'autre cas , il encourage les Arts , il fait circuler l'argent , & rien ne se perd dans ses entreprises , sinon les remises faites dans les pays étrangers pour acheter chèrement d'anciennes Statues mutilées , tandis que nous avons parmi nous des Phidias & des Praxiteles.

Le Roi , par sa grandeur d'ame & par son amour pour son peuple , voudroit contribuer à rendre sa Capitale digne de lui. Mais après-tout , il n'est pas plus Roi des Parisiens que des Lyonnais & des Bordelois. Chaque Métropole doit se secourir elle-même. Faut-il à un particulier un Arrêt du Conseil pour ajuster sa maison ? Le Roi d'ailleurs , après une longue guerre , n'est point en état à présent de dépenser beaucoup pour nos plaisirs : & avant d'abattre

les maisons qui nous cachent la façade de S. Gervais, il faut payer le sang qui a été répandu pour la patrie. D'ailleurs s'il y a aujourd'hui plus d'espèces dans le Royaume que du tems de Louis XIV. les revenus actuels de la Couronne n'approchent pas encore de ce qu'ils étoient en effet sous ce Monarque. Car dans les soixante & douze années de ce regne, on leva sur la nation dix-huit milliards numéraires : ce qui fait, année commune, deux cent millions cinq cens mille livres, à vingt-sept, à trente livres le marc, & cette somme annuelle revient à environ trois cent trente millions d'aujourd'hui. Or il s'en faut beaucoup que le Roi ait ce revenu. On dit toujours *le Roi est riche*, dans le même sens qu'on le diroit d'un Seigneur ou d'un particulier. Mais en ce sens-là, le Roi n'est point riche du tout. Il n'a presque point de Domaines ; & j'observerai en passant que les tems les plus malheureux de la Monarchie ont été ceux où les Rois n'avoient que leurs Domaines pour résister à leurs ennemis, & pour récompenser leurs sujets. Le Roi est précisément & à la lettre l'œconôme de toute la nation ; la moitié de l'argent circulant dans le Royaume, passe par ses Trésoriers comme par un crible : & tout homme qui demande au Roi une gratification, une pension, dit en effet au Roi ; SIRE, *donnez-moi une petite portion de l'argent de mes Concitoyens* ; reste à sçavoir si cet homme a bien mérité de la patrie ; il est clair qu'alors la patrie lui doit, & le Roi le paye au nom de

l'État. Mais il est clair encore que le Roi n'a pour les dépenses arbitraires, que ce qui reste après qu'il a satisfait aux dépenses nécessaires.

Il est encore très-vrai qu'il s'en faut beaucoup qu'il se trouve au pair ; c'est-à-dire, que toutes les dettes annuelles soient payées au bout de l'année ; je crois qu'il n'y a que deux États en Europe, l'un très-grand & l'autre très-petit, où l'on ait établi cette économie, & nous sommes infiniment plus riches que ces deux États.

Enfin, que le Roi doive beaucoup, ou peu, ou rien, il est encore certain qu'il ne thésaurise pas. S'il thésaurisoit, il y perdrait, lui & l'État. Henri IV. après des tems d'orages qui tenoient à la barbarie, gêné encore de tous les côtés, & n'obtenant que des remontrances quand il falloit de l'argent pour reprendre Amiens des mains des ennemis ; Henri IV. dis-je, eût raison d'amasser en quelques années avec ses revenus un trésor d'environ quarante millions, dont vingt-deux étoient enfermés dans les caves de la Bastille. Ce trésor de quarante millions en valoit à-peu-près cent d'aujourd'hui, & toutes les denrées (excepté les soldats, que j'ai appellés la plus nécessaire denrée des Rois) étant aujourd'hui du double au moins plus chères, il est démontré que le trésor de Henri IV. répond à deux cent de nos millions en 1749. Cet argent nécessaire, cet argent que ce grand Prince n'auroit pu avoir autrement, étoit perdu quand il étoit enterré :

remis

remis dans le commerce , il auroit valu à l'Etat deux millions numéraires de son tems au moins par année. Henri IV. y perdoit donc , & il n'eût pas enterré ce trésor , s'il eût été assuré de le trouver à besoin dans la bourse de ses sujets. Il en ufoit , tout Roi qu'il étoit , comme avoient agi les particuliers dans les tems déplorables de la Ligue , il enfouissoit son argent. Ce qui étoit malheureusement nécessaire alors , seroit très-déplacé aujourd'hui. Le Roi a pour trésors , la manutention , l'usage de l'argent que lui produisent la culture de nos terres , notre commerce , notre industrie , & avec cet argent il supporte des charges immenses. Or de ce produit des terres , du commerce , & de l'industrie du Roïaume , il en reste dans Paris la plus grande partie ; & si le Roi au bout de l'année redoit encore , c'est-à-dire , s'il n'a pû , comme nous avons dit , de ce produit annuel païer toutes les charges annuelles de l'Etat , s'il n'est pas riche en ce sens , la Ville de Paris n'en est pas moins opulente. Henri IV. avoit quarante millions de livres de son tems dans ses coffres : ce n'est pas exagérer que de dire que les citoïens de Paris en possèdent six fois autant pour le moins en argent monnoïé. Ce n'est donc pas au Roi , c'est à nous de contribuer à présent aux embellissemens de notre Ville ; les riches citoïens de Paris peuvent le rendre un prodige de magnificence en donnant peu de chose de leur superflu. Y a-t-il un homme aisé qui ait le front de dire , je ne veux pas

qu'il m'en coûte cent francs par an pour l'avantage du public & pour le mien ? S'il y a un homme assez lâche pour le penser , il ne sera pas assez effronté pour le dire. Il ne s'agit donc que de trouver une manière de lever les fonds nécessaires ; & il y a cent façons , entre lesquelles ceux qui sont au fait peuvent aisément choisir.

Que le Corps-de-Ville demande seulement permission de mettre une taxe modérée & proportionnelle sur les habitans, ou sur les maisons, ou sur les denrées ; cette taxe presque insensible, pour embellir notre Ville , sera sans comparaison moins forte que celles que nous supportons pour voir périr sur le Danube nos compatriotes. Que ce même Hôtel-de-Ville emprunte en rentes viagères , en rentes tournantes quelques millions , qui feront un fonds d'amortissement. Qu'elle fasse une Lotterie bien combinée ; qu'elle emploie une somme fixe de son revenu tous les ans ; que le Roi daigne ensuite , quand ses affaires le permettront , concourir à ces nobles travaux , en affectant à cette dépense quelque partie des impôts extraordinaires que nous avons payés pendant la guerre , & que tout cet argent soit fidèlement économisé ; que les Projets des Artistes soient reçus au concours , que l'exécution soit au rabais. Il sera facile de démontrer qu'on peut en moins de dix ans faire de Paris la merveille du monde.

Le conte que l'on fait du Grand Colbert, qui en peu de mois mit de l'argent dans les coffres du Roi

par les dépenses même d'un Caroufel , est une fable : car les Fermes n'étoient point régies pour le compte du Roi. D'ailleurs , on n'auroit pû s'appercevoir qu'à la longue de ce bénéfice. Mais c'est une fable qui a un très-grand sens , & qui montre une vérité palpable.

Il est indubitable que de telles entreprises peupleront Paris de quatre ou cinq mille ouvriers de plus, qu'il en viendra encore des païs étrangers. Or la plûpart arrivent avec leurs familles ; & si ces Artistes gagnent quinze cent mille francs , ils en rendent un million à l'Etat par leurs dépenses , par la consommation des denrées ; le mouvement prodigieux d'argent que ces entreprises opéreroient dans Paris augmenteroit encore de beaucoup le produit des Fermes-Générales. Si les Citoïens qui ont le Bail de ces Fermes Générales gagnent par cette opération quinze cent mille francs par année , s'ils ne gagnent même qu'un million , que cinq cent mille francs , seront-ils lésés qu'on leur propose de contribuer de trois cent mille livres par an , de cinq cent mille francs même à ce grand ouvrage ? Il y en a beaucoup parmi eux qui pensent assez noblement pour le proposer eux-mêmes : & les secours désintéressés qu'il ont donnés au Roi pendant la guerre , répondent de ce qu'ils peuvent , & par conséquent de ce qu'ils doivent faire pendant la paix pour leur patrie. Ils ont emprunté pour le Roi à cinq pour cent , & n'ont reçu du Roi que ces

cinq pour cent , ainsi ils ont emprunté sans intérêt : Quand M. Orri en 1743. pour favoriser les commerce extérieur , supprima les impôts sur les toiles , sur tous les ouvrages de bonneterie & les tapisseries à la sortie du Royaume à commencer en 1744. les Fermiers-Généraux demandèrent eux-mêmes que l'impôt fut supprimé dès le moment , & ne voulurent pas d'indemnité. Un d'eux fournit du blé à une Province qui en manquoit , sans y faire le moindre profit , & n'accepta d'autre récompense , qu'une Médaille que la Province fit frapper à son honneur ; enfin il n'y a pas encore long-tems que nous avons vû un homme de Finance qui seul avoit secouru l'Etat plus d'une fois , & qui laissa à sa mort dix millions d'argent prêté à des particuliers , dont cinq ne portoient aucun intérêt. Il y a donc de très-grandes ames parmi ceux qu'on soupçonne de n'avoir que des ames intéressées : & le Gouvernement peut exciter l'émulation de ceux qui s'étant enrichis dans les finances , doivent contribuer à la décoration d'une Ville où ils ont fait leur fortune. Encore une fois , il faut vouloir. Le célèbre Curé de S. Sulpice voulut, & il bâtit sans aucun fonds un vaste édifice. Il nous fera certainement plus aisé de décorer notre Ville , avec les richesses que nous avons , qu'il ne le fut de bâtir avec rien S. Sulpice & S. Roch. Le préjugé qui s'effarouche de tout , la contradiction qui combat tout , diront que tant de projets sont trop vastes , d'une exécution trop dif-

facile, trop longue. Ils sont cent fois plus aisés pourtant qu'il ne le fut de faire venir l'Eure & la Seine à Versailles, d'y bâtir l'Orangerie, & d'y faire les Bosquets.

Quand Londres fut consumée par les flâmes, l'Europe disoit, Londres ne sera rebâtie de vingt ans, & encore verra-t'on son désastre dans les réparations de ses ruines. Elle fut rebâtie en deux ans, & le fut avec magnificence. Quoi ! ne sera-ce jamais qu'à la dernière extrémité que nous ferons quelque chose de grand ? Si la moitié de Paris étoit brûlée, nous la rebâtirions superbe & commode ; & nous ne voulons pas lui donner aujourd'hui à mille fois moins de frais, les commodités & la magnificence dont elle a besoin ? Cependant une telle entreprise feroit la gloire de la nation, un honneur immortel au Corps-de-Ville de Paris, encourageroit tous les Arts, attireroit les Etrangers des bouts de l'Europe, enrichiroit l'Etat, bien loin de l'appauvrir, accoutumeroit au travail mille indignes fainéans, qui ne fondent actuellement leur misérable vie que sur le métier infame & punissable de mendiens, & qui contribuent encore à deshonorer notre Ville ; il en résulteroit le bien de tout le monde, & plus d'une sorte de bien. Voilà sans contredit l'effet de ces travaux qu'on propose, que tous les Citoyens souhaitent, & que tous les Citoyens négligent. Fasse le Ciel qu'il se trouve quelque homme assez zélé pour embrasser de tels Projets, d'une



262 DES EMBELLISSEMENS DE PARIS.  
ame assez ferme pour les suivre , d'un esprit assez  
éclairé pour les rédiger , & qui soit assez accredité  
pour les faire réussir. Si dans notre Ville immense ,  
il ne se trouve personne qui s'en charge , si on se  
contente d'en parler à table , de faire d'inutiles sou-  
hais , ou peut-être des plaisanteries impertinen-  
tes , il faut pleurer sur les ruines de Jérusalem.



---

ESSAI  
SUR  
LE SIÈCLE  
DE  
LOUIS XIV.

---

CHAPITRE PREMIER.

CEN'est point la VIE DE LOUIS XIV. qu'on prétend écrire ; on se propose un plus grand objet. On veut essaïer de peindre à la postérité , non les actions d'un seul homme ; mais l'esprit des hommes dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais.

Tous les tems ont produit des Héros & des Politiques. Tous les Peuples ont éprouvé des révolutions. Toutes les Histoires sont presque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans sa mémoire. Mais quiconque pense , & ce qui est encore plus rare , quiconque a du goût , ne compte que quatre siècles.

cles dans l'Histoire du Monde. Ces quatre âges heureux, sont ceux où les arts ont été perfectionnés, & qui servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité.

Le premier de ces siècles à qui la véritable gloire est attachée, est celui de Philippe & d'Alexandre, ou celui des Péricles, des Démosthènes, des Aristotes, des Platons, des Apelles, des Phidias, des Praxiteles; & cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce; le reste de la terre étoit barbare.

Le second âge est celui de César & d'Auguste; désigné encore par le nom de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, de Varron, de Vitruve.

Le troisième, est celui qui suivit la prise de Constantinople par Mahomet II. Alors on vit en Italie une famille de simples Citoyens faire ce que devoient entreprendre les Rois de l'Europe; les Médicis appellèrent à Florence les arts, que les Turcs chassoient de la Grèce; c'étoit le tems de la gloire d'Italie. Toutes les sciences reprenoient une vie nouvelle; les Italiens les honorèrent du nom de vertu, comme les premiers Grecs les avoient caractérisés du nom de *Sagesse*. Tout tendoit à la perfection: les Michel-Anges, les Raphaëls, les Titiens, les Tasses, les Ariostes fleurirent. La Gravure fut inventée, la belle Architecture reparut plus admirable encore que dans Rome triomphante; & la barbarie gothique, qui défiguroit l'Europe en tout genre,

fut

fut chassée de l'Italie pour faire en tout place au bon goût.

Les arts , toujours transplantés de Grèce en Italie , se trouvoient dans un terrain favorable , où ils fructifioient tout-à-coup. La France , l'Angleterre , l'Allemagne , l'Espagne voulurent , à leur tour , avoir de ces fruits ; mais , ou ils ne vinrent point dans ces climats , ou bien ils dégénèrent trop vite.

François Premier encouragea des Savans , mais qui ne furent que savans ; il eut des Architectes ; mais il n'eut ni des Michel-Anges , ni des Palladios ; il voulut envain établir des Ecoles de Peinture ; les Peintres Italiens qu'il appella ne firent point d'élèves Français. Quelques Epigrammes & quelques Contes libres composoient toute notre Poésie ; Rabelais étoit notre seul Livre de Prose à la mode , du tems d'Henri II.

En un mot , les Italiens seuls avoient tout , si vous en exceptez la Musique , qui n'étoit encore qu'informe , & la Philosophie expérimentale , qui étoit inconnuë par tout également.

Enfin , le quatrième siècle est celui qu'on nomme le siècle de Louis XIV. & c'est peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres , il a plus fait en certains genres que les trois ensemble. Tous les arts à la vérité n'ont point été poussés plus loin que sous les Médicis , sous les Augustes & les Ale-

xandres ; mais la raison humaine en général s'est perfectionnée. La saine Philosophie n'a été connue que dans ce tems : & il est vrai de dire , qu'à commencer depuis les dernières années du Cardinal de Richelieu , jusqu'à celles qui ont suivi la mort de Louis XIV. il s'est fait dans nos arts , dans nos esprits, dans nos mœurs, comme dans notre Gouvernement , une révolution générale qui doit servir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuse influence ne s'est pas même arrêtée en France ; elle s'est étendue en Angleterre ; elle a excité l'émulation dont avoit alors besoin cette nation spirituelle & profonde ; elle a porté le goût en Allemagne , les sciences en Moscovie ; elle a même ranimé l'Italie qui languissoit , & l'Europe a dû la politesse à Louis XIV.

Avant ce tems , les Italiens appelloient tous les Ultramontains du nom de barbares ; il faut avouer que les Français méritoient en quelque sorte cette injure. Nos peres joignoient la galanterie romanesque des Maures à la grossièreté gothique ; ils n'avoient presque aucun des arts aimables : ce qui prouve que les arts utiles étoient négligés ; car lorsqu'on a perfectionné ce qui est nécessaire, on trouve bien-tôt le beau & l'agréable ; & il n'est pas étonnant que la Peinture, la Sculpture, la Poësie, l'Eloquence, la Philosophie, fussent presque inconnues à une nation, qui aiant des Ports sur l'Océan & sur la Méditerranée, n'avoit pour-

tant point de flottes, qui aimant le luxe à l'excès, avoit à peine quelques Manufactures grossières.

Les Juifs, les Génois, les Vénitiens, les Portugais, les Flamans, les Hollandais, les Anglais, firent tour-à-tour notre commerce, dont nous ignorions les principes. Louis XIII. a son avènement à la Couronne n'avoit pas un Vaisseau; Paris ne contenoit pas quatre cens mille hommes, & n'étoit pas décoré de quatre beaux édifices; les autres villes du Roïaume ressembloient à ces bourgs qu'on voit au-delà de la Loire. Toute la Noblesse, cantonnée à la campagne dans des donjons entourés de fossés, opprimoit ceux qui cultivent la terre. Les grands chemins étoient presque impraticables; les villes étoient sans police, l'Etat sans argent, & le Gouvernement presque toujours sans crédit parmi les Nations Etrangères.

On ne doit pas se diffimuler que depuis la décadence de la famille de Charlemagne, la France avoit languï plus ou moins dans cette faiblesse, parce qu'elle n'avoit presque jamais jouï d'un bon Gouvernement.

Il faut qu'un Etat soit puissant, ou que le peuple ait une liberté fondée sur les Loix, ou que l'autorité souveraine soit affermie sans contradiction.

En France les peuples furent esclaves jusques vers le tems de Philippe Auguste; les Seigneurs

furent tyrans jusqu'à Louis XI. & les Rois toujours occupés à soutenir leur autorité contre les vassaux, n'eurent jamais ni le tems de songer au bonheur de leurs sujets, ni le pouvoir de les rendre heureux.

Louis XI. fit beaucoup pour la puissance Royale ; mais rien pour la félicité & la gloire de la nation.

François I. fit naître le commerce, la navigation, les lettres, & tous les arts ; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en France, & tous périrent avec lui.

Henri le Grand vouloit retirer la France des calamités de la barbarie où trente ans de discorde l'avoient replongée, quand il fut assassiné dans sa Capitale au milieu du peuple dont il alloit faire le bonheur.

Le Cardinal de Richelieu, occupé d'abaisser la Maison d'Autriche, le Calvinisme, & les Grands, ne jouit point d'une puissance assez paisible pour réformer la nation ; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainsi pendant neuf cens années, notre génie a été presque toujours rétréci sous un Gouvernement gothique, au milieu des divisions & des guerres civiles, n'ayant ni Loix ni Coutumes fixes, changeant de deux siècles en deux siècles un langage toujours grossier ; les nobles sans discipline, ne connoissans que la guerre & l'oïveté ; les Ec-

clésiastiques vivans dans le désordre & dans l'ignorance , & les peuples sans industrie , croupissans dans leur misère.

Voilà pourquoi les Français n'eurent part ni aux grandes découvertes , ni aux inventions admirables des autres Nations. L'Imprimerie , la Poudre , les Glaces , les Télescopes , le Compas de Proportion , la Machine Pneumatique , le vrai Système de l'Univers , ne leur appartiennent point ; ils faisoient des Tournois , pendant que les Portugais & les Espagnols découvroient & conquéroient de nouveaux mondes à l'Orient & à l'Occident du monde connu. Charles - Quint prodiguoit déjà en Europe les trésors du Mexique , avant que quelques sujets de François I. eussent découvert la contrée inculte du Canada ; mais par le peu même que firent les Français dans le commencement du seizième siècle , on vit de quoi ils sont capables quand ils sont conduits.

On se propose de montrer ici ce qu'ils ont été sous Louis XIV. & l'on souhaite que la postérité de ce Monarque , & celle de ses Peuples , également animées d'une heureuse émulation , s'efforcent de surpasser leurs ancêtres.

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici les détails presque infinis des guerres entreprises dans ce siècle ; on est obligé de laisser aux Annalistes le soin de ramasser avec exactitude tous ces petits faits , qui ne serviroient qu'à détourner la vue



de l'objet principal. C'est à eux à marquer les marches, les contremarches des armées, & les jours où les tranchées furent ouvertes devant des Villes, prises & reprises par les armes, données & rendues par des Traités; mille circonstances intéressantes pour les contemporains se perdent aux yeux de la postérité, & disparaissent pour ne laisser voir que les grands événemens, qui ont fixé la destinée des Empires; tout ce qui s'est fait ne mérite pas d'être écrit. On tâchera sur-tout dans cet Essai de ne s'attacher qu'à ce qui mérite l'attention de tous les tems, à ce qui peut peindre le génie & les mœurs des hommes, à ce qui peut servir d'instruction, & conseiller l'amour de la vertu, des Arts & de la patrie.

On essaiera de faire voir ce qu'étoient & la France & les autres Etats de l'Europe avant la naissance de Louis XIV. ensuite on décrira les grands événemens politiques & militaires de son règne. On dira ce qui s'est passé de son tems au sujet de la Religion, qui aiant été donnée aux hommes comme la règle de la morale, devient trop souvent entre leurs mains un des grands objets de la politique. On parlera ensuite de la vie privée de Louis XIV. de cette vie toujours égale, toujours décente, jusques dans les plaisirs, modèle de la conduite de tout homme en place. Le Gouvernement intérieur de son Roïaume, objet bien plus important, contiendra auf-

DE LOUIS XIV. 275

si quelques articles à part ; enfin on traitera du progrès des Arts & des Sciences , & de l'Histoire de l'esprit-humain , principal objet de cet Ouvrage.



---

DES  
ÉTATS CHRÉTIENS  
DE L'EUROPE  
AVANT  
LOUIS XIV.

**I**L y avoit déjà long-tems qu'on pouvoit regarder l'Europe Chrétienne (à la Moscovie près) comme une grande République, partagée en plusieurs Etats; les uns Monarchiques, les autres Mixtes; ceux-ci Aristocratiques, ceux-là Populaires; mais tous correspondans les uns avec les autres; tous aiant un même fond de Religion, quoique divisés en plusieurs Sectes; tous aiant les mêmes principes de droit public & de politique, inconnus dans les autres parties du monde. C'est par ces principes que les Nations Européennes ne font point esclaves leurs prisonniers, qu'elles respectent les Ambassadeurs de leurs ennemis, qu'elles conviennent ensemble de la prééminence & de quelques droits de certains Princes, comme de l'Empereur, des Rois, & des autres moindres Po-

tentats, & qu'elles s'accordent sur-tout dans la sage politique de tenir entr'elles, autant qu'elles peuvent, une balance égale de pouvoir, employant sans cesse les négociations, même au milieu de la guerre, & entretenant les uns chez les autres des Ambassadeurs, ou des espions moins honorables, qui peuvent avertir toutes les Cours des desseins d'une seule, donner à la fois l'allarme à l'Europe, & garantir les plus faibles des invasions, que le plus fort est toujours prêt d'entreprendre.

Depuis Charles-Quint la balance penchoit trop du côté de la Maison d'Autriche. Cette Maison puissante étoit vers l'an 1630. maîtresse de l'Espagne, du Portugal, & des trésors de l'Amérique; les Pais-Bas, le Milanais, le Roïaume de Naples, la Bohême, la Hongrie, l'Allemagne même (si on peut le dire) étoient devenus son patrimoine; & si tant d'Etats avoient été réunis sous un seul Chef de cette maison, il est à croire que l'Europe lui auroit enfin été asservie.

## DE L'ALLEMAGNE.

L'Empire d'Allemagne est le plus puissant voisin qu'ait la France: il est à-peu-près de la même étendue; moins riche peut-être en argent; mais plus fécond en hommes robustes & patients dans le travail. La nation Allemande est gouvernée, peu s'en faut, comme l'étoit la France sous les premiers Rois Capétiens, qui étoient des Chefs, souvent mal

obéis , de plusieurs grands vassaux , & d'un grand nombre de petits. Aujourd'hui soixante Villes libres , & qu'on nomme Impériales , environ autant de Souverains Séculiers , près de quarante Princes Ecclésiastiques , soit Abbés , soit Evêques , neuf Electeurs , parmi lesquels on peut compter trois Rois ; enfin l'Empereur , chef de tous ces Potentats , composent ce grand Corps Germanique , que le flegme Allemand fait subsister avec presque autant d'ordre , qu'il y avoit autrefois de confusion dans le Gouvernement Français.

Chaque Membre de l'Empire a ses droits , ses privilèges , ses obligations ; & la connaissance difficile de tant de Loix , souvent contestées , fait ce que l'on appelle en Allemagne , *l'Erude du Droit public* , pour laquelle la Nation Germanique est si renommée.

L'Empereur par lui-même ne seroit guères à la vérité plus puissant , ni plus riche qu'un Doge de Venise. L'Allemagne , partagée en Villes libres & en Principautés , ne laisse au Chef de tant d'Etats , que la prééminence avec d'extrêmes honneurs , sans domaines , sans argent , & par conséquent sans pouvoir. Il ne possède pas à titre d'Empereur un seul village ; la ville de Bamberg lui est assignée seulement pour sa résidence , quand il n'en a pas d'autre. Cependant cette dignité , aussi vaine que suprême , étoit devenuë si puissante entre les mains des Autrichiens , qu'on a craint souvent qu'ils ne convertissent en Monarchie absoluë cette République de Princes.

Deux Partis divisoient alors & partagent encore aujourd'hui l'Europe Chrétienne, & sur-tout l'Allemagne. Le premier est celui des Catholiques plus ou moins soumis au Pape ; le second est celui des ennemis de la domination spirituelle & temporelle du Pape & des Prélats Catholiques. Nous appellons ceux de ce Parti du nom général de Protestans, quoiqu'ils soient divisés en Luthériens, Calvinistes, & autres, qui tous se haïssent entr'eux, presque autant qu'ils haïssent Rome.

En Allemagne, la Saxe, le Brandebourg, le Palatinat, une partie de la Bohême, de la Hongrie, les Etats de la Maison de Brunswic, le Wirtemberg, suivent la Religion Luthérienne, qu'on nomme Evangélique. Toutes les Villes libres Impériales ont embrassé cette Secte, qui a semblé plus convenable que la Religion Catholique à des peuples jaloux de leur liberté.

Les Calvinistes répandus parmi les Luthériens, qui sont les plus forts, ne font qu'un parti médiocre ; les Catholiques composent le reste de l'Empire, & aiant à leur tête la Maison d'Autriche, ils étoient sans doute les plus puissans.

Non-seulement l'Allemagne, mais tous les Etats Chrétiens, saignoient encore des playes qu'ils avoient reçues de tant de guerres de Religion, fureur particulière aux Chrétiens, ignorée des Idolâtres, & suite malheureuse de l'esprit dogmatique introduit depuis si long-tems dans toutes les conditions. Il y a peu de points de controverses qui

n'ayant causé une guerre civile, & les Nations Etrangères ( peut-être notre postérité ) ne pourront un jour comprendre que nos peres se soient égor-gés mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience.

En 1619 l'Empereur Mathias étant mort sans enfans, le Parti Protestant se remua pour ôter l'Empire à la Maison d'Autriche & à la Communion Romaine ; mais Ferdinand Archiduc de Grats, cousin de Mathias, n'en fut pas moins élu Empereur. Il étoit déjà Roi de Bohême & de Hongrie, par la démission de Mathias, & par le choix forcé que firent de lui ces deux Royaumes.

Ce Ferdinand II. continua d'abattre le Parti Protestant : il se vit quelque-tems le plus puissant & le plus heureux Monarque de la Chrétienté, moins par lui-même que par le succès de ses deux grands Généraux, Valstein & Tilly, à l'exemple de beaucoup de Princes de la Maison d'Autriche, conquérans sans être guerriers, & heureux par le mérite de ceux qu'ils savoient choisir. Cette Puissance menaçoit déjà du joug, & les Protestans & les Catholiques : l'allarme fut même portée jusqu'à Rome, sur laquelle ce titre d'Empereur & de Roi des Romains donnent des droits chimériques, que la moindre occasion peut rendre trop réels. Rome, qui de son côté prétendoit autrefois un droit plus chimérique sur l'Empire, s'unit alors avec la France contre la Maison d'Autriche. L'argent des Français, les intrigues de Rome & les cris de tous les Pro-

restans , appellèrent enfin du fond de la Suède Gustave-Adolphe , le seul Roi de ce tems-là qui pût prétendre au nom de Héros , & le seul qui pût renverser la puissance Autrichienne.

L'arrivée de Gustave en Allemagne changea la face de l'Europe. Il gagna en 1631 contre le Général Tilly la bataille de Leipsik , si célèbre par les nouvelles manœuvres de guerre que ce Roi mit en usage , & qui passe encore pour le chef-d'œuvre de l'art militaire.

L'Empereur Ferdinand se vit en 1632 prêt à perdre la Bohême , la Hongrie , & l'Empire : son bonheur le sauva ; Gustave-Adolphe fut tué à la bataille de Lutzen , au milieu de sa victoire , & la mort d'un seul homme rétablit ce que lui seul pouvoit détruire.

La politique de la Maison d'Autriche , qui avoit succombé sous les armes d'Adolphe , se trouva forte contre tout le reste ; elle détacha les Princes les plus puissans de l'Empire , de l'Alliance des Suédois. Ces troupes victorieuses , abandonnées de leurs Alliés & privées de leur Roi , furent battues à Norlingue ; & quoique plus heureuses ensuite , elles furent toujours moins à craindre que sous Gustave.

Ferdinand II. mort dans ces conjonctures , laissa tous ses Etats à son fils Ferdinand III. qui hérita de sa politique , & fit comme lui la guerre de son Cabinet : il régna pendant la Minorité de Louis XIV.



L'Allemagne n'étoit point alors aussi florissante qu'elle l'est devenue depuis ; le luxe y étoit inconnu , & les commodités de la vie étoient encore très-rares chez les plus grands Seigneurs. Elles n'y ont été portées que vers l'an 1686. par les réfugiés François , qui allèrent y établir leurs Manufactures. Ce pais fertile & peuplé manquoit de commerce & d'argent ; la gravité des mœurs & la lenteur particulière aux Allemands , les privoient de ces plaisirs & de ces arts agréables , que la sagacité Italienne cultivoit depuis tant d'années , & que l'industrie Française commençoit dès-lors à perfectionner. Les Allemands , riches chez eux , étoient pauvres ailleurs ; & cette pauvreté , jointe à la difficulté de réunir en peu de tems sous les mêmes étendarts tant de Peuples différens , les mettoit à-peu-près comme aujourd'hui dans l'impossibilité de porter & de soutenir long-tems la guerre chez leurs voisins. Aussi c'est presque toujours dans l'Empire que les Français ont fait la guerre contre l'Empire. La différence du Gouvernement & du génie rend les Français plus propres pour l'attaque , & les Allemands pour la défense.

## DE L'ESPAGNE.

L'Espagne gouvernée par la Branche aînée de la Maison d'Autriche , avoit imprimé , après la mort de Charles-Quint , plus de terreur que la Nation Germanique. Les Rois d'Espagne étoient

incomparablement plus absolu & plus riches. Les Mines du Mexique & du Potosi sembloient leur fournir de quoi acheter la liberté de l'Europe. Ce projet de la Monarchie Universelle de notre Continent Chrétien , commencée par Charles-Quint , fut d'abord soutenu par Philippes II. Il voulut du fond de l'Escorial asservir la Chrétienté par les négociations & par la guerre. Il envahit le Portugal. Il désola la France ; il menaça l'Angleterre ; mais plus propre peut-être à marchander de loin les esclaves , qu'à combattre de près ses ennemis , il n'ajouta aucune conquête à celle du Portugal , il sacrifia de son aveu quinze cens millions , qui sont aujourd'hui en 1745. plus de trois mille millions de notre monnoye pour asservir la France & pour regagner la Hollande. Mais ses trésors ne servirent qu'à enrichir ces Pays qu'il voulut dompter.

Philippes III. son fils , moins guerrier encore & moins sage , eut peu de vertus de Roi. La superstition , ce vice des ames faibles , ternit son règne & affaiblit la Monarchie Espagnole. Son Royaume commençoit à s'épuiser d'habitans , par les nombreuses Colonies que l'avarice transplantoit dans le Nouveau Monde ; & ce fut dans ces circonstances que ce Roi chassa de ses Etats plus de huit cens mille Maures , lui qui auroit dû au contraire en faire venir davantage , s'il est vrai que le nombre des sujets soit le vrai trésor des Rois ; l'Espagne fut presque déserte depuis ce tems. La fertilité oisive des habitans laissa passer en d'autres

mais les richesses du Nouveau Monde ; l'or du Pérou devint le partage de tous les Marchands de l'Europe. En vain une Loi sévère & presque toujours exécutée , ferme les Ports de l'Amérique Espagnole aux autres Nations ; les négocians de France , d'Angleterre , d'Italie chargent de leurs marchandises les gallions , en rapportent le principal avantage : & c'est pour eux que le Pérou & le Mexique ont été conquis.

La grandeur Espagnole ne fut donc plus sous Philippe III. qu'un vaste corps sans substance , qui avoit plus de réputation que de force.

Philippe IV. héritier de la faiblesse de son pere , perdit le Portugal par sa négligence , le Rouffillon par la faiblesse de ses armes , & la Catalogne par l'abus du Despotisme. C'est ce même Roi , à qui le Comte Duc d'Olivarès , son Favori & son Ministre , fit prendre le nom de Grand à son avènement à la Couronne , peut-être pour l'exciter à mériter ce titre, dont il fut si indigne, que tout Roi qu'il étoit , personne n'osa le lui donner. De tels Rois ne pouvoient être long-tems heureux dans leurs guerres contre la France. Si nos divisions & nos fautes leur donnoient quelques avantages , ils en perdoient le fruit par leur incapacité. De plus , ils commandoient à des peuples que leurs privilèges mettoient en droit de mal servir ; les Castillans avoient la prérogative de ne point combattre hors de leur patrie. Les Arragonais discutoient sans cesse leur liberté contre le Conseil Roïal , & les Catalans

Catalans qui regardoient leurs Rois comme leurs ennemis , ne leur permettoient pas même de lever des Milices dans leurs Provinces. Ainsi ce beau Roïaume étoit alors peu puissant au-dehors & misérable au-dedans ; nulle industrie ne seconçoit dans ces climats heureux , les présens de la nature ; ni les soïes de la Valence , ni les belles laines de l'Andalousie & de la Castille , n'étoient préparées par les mains Espagnoles. Les toiles fines étoient un luxe très-peu connu. Les Manufactures Flamandes , restes des monumens de la Maison de Bourgogne , fournissoient à Madrid ce que l'on connoissoit alors de magnificence. Les étoffes d'or & d'argent étoient défendues dans cette Monarchie , comme elles le seroient dans une République indigente qui craindroit de s'appauvrir. En effet , malgré les Mines du Nouveau Monde , l'Espagne étoit si pauvre , que le Ministère de Philippes IV. se trouva réduit à la nécessité de faire de la monnoïe de cuivre , à laquelle on donna un prix presque aussi fort qu'à l'argent ; il fallut que le Maître du Mexique & du Pérou fît de la fausse monnoïe pour païer les Charges de l'Etat. On n'osoit , si on en croit le sage Gourville , imposer des taxes personnelles ; parce que ni les bourgeois ni les gens de la campagne , n'ayant presque point de meubles , n'auroient jamais pu être contraints à païer. Tel étoit l'état de l'Espagne , & cependant réunie avec l'Empire , elle

mettoit un poids redoutable dans la balance de l'Europe.

## DU PORTUGAL.

Le Portugal redevenoit alors un Roïaume. Jean, Duc de Bragance, Prince qui passoit pour faible, avoit arraché cette Province à un Roi plus faible que lui ; les Portugais cultivoient par nécessité le commerce que l'Espagne négligeoit par fierté ; ils venoient de se liguier avec la France & la Hollande en 1641. contre l'Espagne. Cette révolution du Portugal valut à la France plus que n'eussent fait les plus signalées Victoires. Le Ministère Français, qui n'avoit contribué en rien à cet événement, en retira sans peine le plus grand avantage qu'on puisse avoir contre son ennemi ; celui de le voir attaqué par une Puissance irréconciliable.

Le Portugal secouant le joug de l'Espagne, étendant son commerce & augmentant sa puissance, rappelle ici l'idée de la Hollande, qui jouissoit des mêmes avantages d'une manière bien différente.

## DE LA HOLLANDE.

Ce petit Etat des sept-Provinces-Unies, pais stérile, mal sain, & presque submergé par la mer, étoit depuis environ un demi-siècle un exemple presque

unique sur la terre de ce que peuvent l'amour de la liberté & le travail infatigable. Ces peuples pauvres, peu nombreux, bien moins aguerris que les moindres Milices Espagnoles, & qui n'étoient comptés encore pour rien dans l'Europe, résistèrent à toutes les forces de leur Maître & de leur Tyran Philippe II. éludèrent les desseins de plusieurs Princes, qui vouloient les secourir pour les affermir, & fondèrent une Puissance, que nous avons vu balancer le pouvoir de l'Espagne même. Le désespoir qu'inspire la tyrannie les avoit d'abord armés : la liberté avoit élevé leur courage, & les Princes de la Maison d'Orange en avoient fait d'excellens soldats. A peine vainqueurs de leurs Maîtres, ils établirent une forme de Gouvernement, qui conservé, autant qu'il est possible, l'égalité, le droit le plus naturel des hommes.

La douceur de ce Gouvernement & la tolérance de toutes les manières d'adorer Dieu, dangereuse peut-être ailleurs, mais là nécessaire, peuplèrent la Hollande d'une foule d'Etrangers, & sur-tout de Wallons, que l'Inquisition persécutoit dans leur patrie, & qui d'esclaves devinrent citoyens.

La Religion Calviniste, dominant dans la Hollande servit encore à sa puissance. Ce pais, alors si pauvre, n'auroit pu ni suffire à la magnificence des Prélats, ni nourrir des Ordres Religieux, & cette terre où il falloit des hommes, ne pouvoit admettre ceux qui s'engagent par serment à

laisser périr, autant qu'il est en eux, l'espèce humaine. On avoit l'exemple de l'Angleterre, qui étoit d'un tiers plus peuplée, depuis que les Ministres des Autels jouissoient de la douceur du mariage, & que les espérances des familles n'étoient point ensevelies dans le célibat du Cloître.

Tandis que les Hollandais établissoient, les armes à la main, ce Gouvernement nouveau, ils le soutenoient par le négoce. Ils allèrent attaquer au fond de l'Asie ces mêmes Maîtres, qui jouissoient alors des découvertes des Portugais, ils leur enlevèrent les Isles où croissent ces épices précieuses, trésors aussi réels que ceux du Pérou, & dont la culture est aussi salutaire à la santé, que le travail des mines est mortel aux hommes.

La Compagnie des Indes Orientales, établie en 1602. gagnoit déjà près de trois cens pour cent en 1620. Ce gain augmentoit chaque année. Bien-tôt cette société de Marchands, devenu une puissance formidable, bâtit dans l'Isle de Java, la ville de Batavia, la plus belle de l'Asie & le centre du commerce, dans laquelle résident cinq mille Chinois, & où abordent toutes les Nations de l'Univers. La Compagnie peut y armer trente vaisseaux de guerre de quarante pièces de canons, & mettre au moins vingt mille hommes sous les armes. Un simple Marchand, Gouverneur de cette Colonie, y paraît avec la pompe des plus grands

Rois, sans que ce faste Asiatique corrompe la frugale simplicité des Hollandais en Europe. Ce commerce & cette frugalité firent la grandeur des sept Provinces.

Anvers, si long-tems florissante, & qui avoit englouti le commerce de Venise, ne fut plus qu'un désert. Amsterdam, malgré les incommodités de son Port, devint à son tour le magasin du monde. Toute la Hollande s'enrichit & s'embellit par des travaux immenses. Les eaux de la mer furent contenues par de doubles Dignes. Des canaux creusés dans toutes les villes furent revêtus de pierre; les rues devinrent de larges quais, ornés de grands arbres. Les barques chargées de marchandises abordèrent aux portes des particuliers, & les Etrangers ne se lassent point d'admirer ce mélange singulier, formé par les faîtes des maisons, les cimes des arbres, & les banderoles des vaisseaux, qui donnent à la fois dans un même lieu, le spectacle de la mer, de la ville & de la campagne.

Cet Etat, d'une espèce si nouvelle, étoit depuis sa fondation attaché intimement à la France: l'intérêt les réunissoit; ils avoient les mêmes ennemis; Henri le Grand & Louis XIII. avoient été ses Alliés & ses Protecteurs.

## DE L'ANGLETERRE.

L'Angleterre, beaucoup plus puissante, affectoit la souveraineté des Mers, & prétendoit



mettre une balance entre les dominations de l'Europe ; mais Charles I. qui régnoit depuis 1625, loin de pouvoir soutenir le poids de cette balance, sentoit le Sceptre échapper déjà de sa main ; il avoit voulu rendre son pouvoir en Angleterre indépendant des Loix & changer la Religion en Ecosse. Trop opiniâtre pour se déister de ses desseins, & trop faible pour les exécuter ; bon mari, bon maître, bon pere, honnête-homme ; mais Monarque mal conseillé : il s'engagea dans une guerre civile, qui lui fit perdre enfin le Trône & la vie sur un échafaut, par une révolution presque inouïe.

Cette guerre civile, commencée dans la Minorité de Louis XIV. empêcha pour un tems l'Angleterre d'entrer dans les intérêts de ses voisins ; elle perdit sa considération avec son bonheur ; son commerce fut interrompu ; les autres Nations la crurent ensevelie sous ses ruines, jusqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais sous la domination de Cromwel, qui l'assujettit, en portant l'Evangile dans une main, l'épée dans l'autre, le masque de la Religion sur le visage, & qui dans son Gouvernement, couvrit des qualités d'un grand Roi tous les crimes d'un Usurpateur.

## DE ROME.

Cette balance, que l'Angleterre s'étoit long-tems flattée de maintenir entre les Rois par sa puissance, la Cour de Rome essaïoit de la tenir par sa politique. L'Italie étoit divisée comme aujourd'hui, en plusieurs Souverainetés : celle que possède le Pape est assez grande pour le rendre respectable comme Prince, & trop petite pour le rendre redoutable. La nature du Gouvernement ne sert pas à peupler son País, qui d'ailleurs a peu d'argent & de commerce ; son autorité spirituelle, toujours un peu mêlée de temporelle, est détruite & abhorrée dans la moitié de la Chrétienté ; & si dans l'autre il est regardé comme un pere, il a des enfans qui lui résistent quelquefois avec raison & avec succès. La maxime de la France est de le regarder comme une personne sacrée, mais entreprenante, à laquelle il faut baiser les piés & hier quelquefois les mains. On voit encore dans tous les País Catholiques les traces des pas que la Cour de Rome a faits autrefois vers la Monarchie Universelle. Tous les Princes de la Religion Catholique envoient au Pape à leur avènement, des Ambassades qu'on nomme d'Obédience. Chaque Couronne a dans Rome un Cardinal, qui prend le nom de Protecteur. Le Pape donne des Bulles de tous les Evêchés, & s'exprime dans ses Bulles, comme s'il conféroit ces Dignités de sa

seule puissance. Tous les Evêques Italiens, Espagnols, Flamands, & même quelques Français, se nomment Evêques, par la permission Divine, & par celle du Saint Siége. Il n'y a point de Roïaume dans lequel il n'y ait beaucoup de Bénéfices à sa nomination; il reçoit en tribut les revenus de la première année des Bénéfices Consistoriaux.

Les Religieux, dont les Chefs résident à Rome, sont encore autant de sujets immédiats du Pape, répandus dans tous les Etats. La coutume, qui fait tout & qui est cause que le monde est gouverné par des abus comme par des Loix, n'a pas toujours permis aux Princes de remédier entièrement à un danger, qui tient d'ailleurs à des choses utiles & sacrées. Prêter serment à un autre qu'à son Souverain est un crime de Leze-Majesté dans un Laïque; c'est dans le Cloître un acte de Religion. La difficulté de savoir à quel point on doit obéir à ce Souverain Etranger, la facilité de se laisser séduire, le plaisir de secouer un joug naturel pour en prendre un qu'on se donne à soi-même, l'esprit de trouble, le malheur des tems, n'ont que trop souvent porté des Ordres entiers de Religieux à servir Rome contre leur Patrie.

L'esprit éclairé, qui régné en France depuis un siècle, & qui s'est étendu dans presque toutes les conditions, a été le meilleur remède à cet abus. Les bons Livres écrits sur cette matière, sont de vrais services rendus aux Rois & aux Peuples, & un des grands changemens qui se soient faits par ce moyen

moïen dans nos mœurs sous Louis XIV. c'est la persuasion dans laquelle les Religieux commencent tous à être, qu'ils sont sujets du Roi, avant que d'être serviteurs du Pape. La Jurisdiction, cette marque essentielle de la Souveraineté, est encore demeurée au Pontife Romain. La France même, malgré toutes ses libertés de l'Eglise Gallicane, souffre qu'on appelle au Pape en dernier ressort dans les causes Ecclésiastiques.

Si on veut dissoudre un mariage, épouser sa cousine ou sa nièce, se faire relever de ses vœux, c'est à Rome (& non à son Evêque) qu'on s'adresse; les graces y sont taxées, & les particuliers de tous les états y achètent des dispenses à tout prix.

Ces avantages, regardés par beaucoup de personnes comme la suite des plus grands abus, & par d'autres, comme les restes des droits les plus sacrés, sont soutenus avec un art admirable. Rome ménage son crédit avec autant de politique, que la République Romaine en mit à conquérir la moitié du monde connu.

Jamais Cour ne fut mieux se conduire, selon les hommes & selon les tems. Les Papes sont presque toujours des Italiens, blanchis dans les affaires, sans passions qui les aveuglent; leur Conseil est composé de Cardinaux, qui leur ressemblent, & qui sont tous animés du même esprit. De ce Conseil émanent des ordres, qui vont jusqu'à la Chine & à l'Amérique; il embrasse en ce sens l'Univers; & on peut dire ce que disoit autrefois un Etranger du Sé-

nat de Rome : j'ai vû un Consistoire de Rois. La plupart de nos Ecrivains se sont élevés avec raison contre l'ambition de cette Cour ; mais je n'en vois point qui ait rendu assez de justice à sa prudence. Je ne sai si une autre Nation eût pû conserver si long-tems dans l'Europe tant de prérogatives toujours combattues : toute autre Cour les eut peut-être perdues , ou par sa fierté , ou par sa mollesse , ou par sa lenteur , ou par sa vivacité ; mais Rome , employant presque toujours à propos la fermeté & la souplesse , a conservé tout ce qu'elle a pû humainement garder. On la vit rampante sous Charles-Quint , terrible à notre Roi Henri III. ennemie & amie tour-à-tour de Henri IV. adroite avec Louis XIII. opposée ouvertement à Louis XIV. dans le tems qu'il fut à craindre , & souvent ennemie secrète des Empereurs , dont elle se défit plus que du Sultan des Turcs.

Quelques droits , beaucoup de prétentions , encore plus de politique : voilà ce qui reste aujourd'hui à Rome de cette ancienne Puissance , qui six siècles auparavant avoit voulu soumettre l'Empire & l'Europe à la Thiène.

Naples est un témoignage subsistant encore de ce droit que les Papes furent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur , de créer & de donner des Roïanmes. Mais le Roi d'Espagne , possesseur de cet Etat ne laissoit à la Cour Romaine que l'honneur & le danger d'avoir un vassal trop puissant.

## DU RESTE DE L'ITALIE.

Au reste , l'Etat du Pape étoit dans une paix heureuse , qui n'avoit été altérée que par une petite guerre entre les Cardinaux Barberin , neveux du Pape Urbain VIII. & le Duc de Parme ; guerre peu sanglante & passagère , telle qu'on la devoit attendre de ces nouveaux Romains , dont les mœurs doivent être nécessairement conformes à l'esprit de leur Gouvernement. Le Cardinal Barberin , auteur de ces troubles , marchoit à la tête de sa petite armée avec des Indulgences. La plus forte bataille , qui se donna , fut entre quatre ou cinq cens hommes de chaque parti. La Forteresse de Piégaïa se rendit à discrétion dès qu'elle vit approcher l'artillerie ; cette artillerie consistoit en deux coulevrines. Cependant il fallut pour étouffer ces troubles , qui ne méritent point de place dans l'Histoire , plus de négociations que s'il s'étoit agi de l'ancienne Rome & de Carthage. On ne rapporte cet événement que pour faire connaître le génie de Rome moderne , qui finit tout par la négociation , comme l'ancienne Rome finissoit tout par des victoires.

Les autres Provinces d'Italie écoutoient des intérêts divers. Venise craignoit les Turcs & l'Empereur ; elle défendoit à peine ses Etats de Terre-Ferme , des prétentions de l'Allemagne & de l'invasion du Grand-Seigneur. Ce n'étoit plus cette Venise autrefois la maîtresse du commerce du monde ;

qui cent cinquante ans auparavant avoit excité la jalousie de tant de Rois. La sagesse de son Gouvernement subsistoit ; mais son grand commerce anéanti lui ôtoit presque toute sa force, & la Ville de Venise étoit, par sa situation, incapable d'être domptée, & par sa faiblesse, incapable de faire des conquêtes.

L'Etat de Florence jouïssoit de la tranquillité & de l'abondance sous le Gouvernement des Médicis ; Les Lettres, les Arts, & la politesse, que les Médicis avoient fait naître, florissoient encore. Florence alors étoit en Italie ce qu'Athènes avoit été en Grèce.

La Savoye, déchirée par une guerre civile & par les troupes Françaises & Espagnoles, s'étoit enfin réunie toute entière en faveur de la France, & contribuoit en Italie à l'affaiblissement de la puissance Autrichienne.

Les Suisses conservoient, comme aujourd'hui, leur liberté, sans chercher à opprimer personne. Ils vendoient leurs troupes à leurs voisins plus riches qu'eux ; ils étoient pauvres ; ils ignoroient les sciences & tous les arts que le luxe a fait naître ; mais ils étoient sages & heureux.

## DES ETATS DU NORD.

Les Nations du Nord de l'Europe, la Pologne, la Suède, le Dannemarck, la Moscovie, étoient comme les autres Puissances, toujours en défiance

ou en guerre entr'elles. On voïoit, comme aujourd'hui, dans la Pologne les mœurs & le gouvernement des Gots & des Franes; un Roi électif, des Nobles partageans sa puissance; un peuple esclave, une faible infanterie, une cavalerie composée de Nobles; point de Villes fortifiées, presque point de commerce. Ces Peuples étoient tantôt attaqués par les Suédois, ou par les Moscovites, & tantôt par les Turcs. Les Suédois, Nation plus libre encore par sa constitution, qui admet les Païsans mêmes dans les Etats-Généraux, mais alors plus soumise à ses Rois que la Pologne, furent victorieux presque par-tout. Le Dannemarck, autrefois formidable à la Suede, ne l'étoit plus à personne. La Moscovie n'étoit encore que barbare.

## DES TURCS.

Les Turcs n'étoient pas ce qu'ils avoient été sous les Selims, les Mahomets, & les Solimans; la mollesse corrompoit le Sérail, sans en bannir la cruauté. Les Sultans étoient en même-tems, & les plus Despotiques des Souverains, & les moins assurés de leur Trône & de leur vie. Osman & Ibrahim venoient de mourir par le cordeau. Mustapha avoit été deux fois déposé. L'Empire Turc ébranlé par ces secousses, étoit encore attaqué par les Persans; mais quand les Persans le laissoient respirer, & que les révolutions du Sérail étoient finies, cet Empire redevenoit formidable à la Chréienté; car depuis



Pembouchure du Boristhène jusqu'aux Etats de Venise, on voioit la Moscovie, la Hongrie, la Grece, les Isles, tour-à-tour en proie aux armes des Turcs : & dès l'an 1635. ils faisoient constamment cette guerre de Candie si funeste aux Chrétiens. Telles étoient la situation, les forces, & l'intérêt des principales Nations Européennes, vers le tems de la mort du Roi de France Louis XIII.

## SITUATION DE LA FRANCE.

La France alliée à la Suède, à la Hollande, à la Savoye, au Portugal, & ayant pour elle les vœux des autres Peuples demeurés dans l'inaction, soutenoit contre l'Empire & l'Espagne une guerre ruineuse aux deux Partis, & funeste à la Maison d'Autriche. Cette guerre étoit semblable à toutes celles qui se font depuis tant de siècles entre les Princes Chrétiens, dans lesquelles des millions d'hommes sont sacrifiés, & des Provinces ravagées, pour obtenir enfin quelques petites Villes frontières, dont la possession ne vaut jamais ce qu'a coûté la conquête.

Les Généraux de Louis XIII. avoient pris le Roussillon ; les Catalans venoient de se donner à la France, protectrice de la liberté qu'ils défendoient contre leurs Rois, mais ces succès n'avoient pas empêché les ennemis de prendre Corbie en 1637. & de venir jusqu'à Pontoise. La peur avoit chassé de Paris la moitié de ses habitans, & le Cardinal de Richelieu

lien, au milieu de ses vastes projets d'abaissier la puissance Autrichienne, avoit été réduit à taxer les portes cochées de Paris à fournir chacune un Laquais pour aller à la guerre, & pour repousser les ennemis des portes de la capitale.

Les Français avoient donc fait beaucoup de mal aux Espagnols & aux Allemans & n'en avoient pas moins essuïé.

## MOEURS DU TEMS.

Les guerres avoient produit des Généraux illustres, tels qu'un Gustave-Adolphe, un Valstein, un Duc de Veimar, Piccolomini, Jean de Vert, le Maréchal de Guébriant, les Princes d'Orange, le Comte d'Harcourt. Des Ministres d'Etat ne s'étoient pas moins signalés. Le Chancelier Oxenstiern, le Comte Duc d'Olivarès, mais sur-tout le Cardinal Duc de Richelieu, avoient attiré sur eux l'attention de l'Europe. Il n'y a aucun siècle qui n'ait eut des hommes d'Etat & de guerre célèbres; la politique & les armes semblent malheureusement être les deux professions les plus naturelles à l'homme; il faut toujours ou négocier, ou se battre. Le plus heureux passe pour le plus grand, & le public attribue souvent au mérite tous les succès de la fortune.

La guerre ne se faisoit pas comme nous l'avons vû faire du tems de Louis XIV. les armées n'étoient pas si nombreuses; aucun Général, depuis le siège

de Metz par Charles-Quint , ne s'étoit vû à la tête de cinquante mille hommes : on assiégeoit & on défendoit les Places avec moins de canons qu'aujourd'hui. L'Art des Fortifications étoit encore dans son enfance ; les piques & les arquebuses étoient en usage ; on n'avoit pas perdu l'habitude des armes défensives ; il restoit encore des anciennes Loix des Nations , celle de déclarer la guerre par un Héraut. Louis XIII. fut le dernier qui observa cette coutume. Il envoya un Héraut-d'Armes à Bruxelles déclarer la guerre à l'Espagne en 1635.

Rien n'étoit plus commun alors que de voir des Prêtres commander des armées : le Cardinal Infant, le Cardinal de Savoye, Richelieu, la Valette, Sourdis Archevêque de Bordeaux , avoient endossé la cuirasse & fait la guerre eux-mêmes. Les Papes menacèrent quelquefois d'excommunication ces Prêtres guerriers. Le Pape Urbain VIII. fâché contre la France , fit dire au Cardinal de la Valette, qu'il le dépouilleroit du Cardinalat , s'il ne quittoit les armes ; mais réüni avec la France , il le combla de bénédictions.

Les Ambassadeurs , non moins Ministres de paix que les Ecclésiastiques , ne faisoient nulle difficulté de servir dans les armées des Puissances Alliées auprès desquelles ils étoient employés. Charnacé Envoyé de France en Hollande , y commandoit un régiment en 1637. & depuis même l'Ambassadeur d'Estrade fut Colonel à leur service.

La France n'avoit en tout qu'environ quatre-

vingt mille hommes effectifs sur pié. La Marine anéantie depuis des siècles, rétablie un peu par le Cardinal de Richelieu, fut ruinée sous Mazarin. Louis XIII. n'avoit qu'environ trente millions réels de revenus ; mais l'argent étoit à vingt-six livres le marc ; ces trente millions revenoient à environ cinquante-sept millions de ce tems, où la valeur arbitraire du marc d'argent est poussée jusqu'à quarante-neuf livres idéales ; valeur numéraire exorbitante, & que l'intérêt public & la justice demandent qui ne soit jamais augmentée.

Le commerce, généralement répandu aujourd'hui, étoit en très-peu de mains ; la police du Royaume étoit entièrement négligée ; preuve certaine d'une administration peu heureuse. Le Cardinal de Richelieu, occupé de sa propre grandeur, attachée à celle de l'Etat, avoit commencé à rendre la France formidable au-dehors, sans avoir encore pu la rendre bien florissante au-dedans. Les grands chemins n'étoient ni réparés, ni gardés ; les brigands les infestoient ; les rues de Paris étroites, mal pavées, & couvertes d'immondices dégouttantes, étoient remplies de voleurs. On voit par les Registres du Parlement, que le Guet de cette Ville étoit réduit alors à quarante-cinq hommes mal payés, & qui même ne servoient pas.

Depuis la mort de François II. la France avoit été toujours ou déchirée par des guerres civiles, ou troublée par des factions. Jamais le joug n'avoit été porté d'une manière paisible & volontaire. Les

Seigneurs avoient été élevés dans les conspirations ; c'étoit l'art de la Cour , comme celui de plaire au Souverain l'a été depuis.

Cet esprit de discorde & de faction avoit passé de la Cour jusqu'aux moindres Villes , & possédoit toutes les Communautés du Royaume ; on se disputoit tout , parce qu'il n'y avoit rien de réglé : il n'y avoit pas jusqu'aux Paroisses de Paris qui n'en vinssent aux mains ; les Processions se battoient les unes contre les autres , pour l'honneur de leurs bannières. On avoit vû souvent les Chanoines de Notre-Dame aux prises avec ceux de la Sainte-Chapelle ; le Parlement & la Chambre-des-Comptes s'étoient battus pour le pas , dans l'Eglise de Notre-Dame , le jour que Louis XIII. mit son Royaume sous la protection de la Vierge.

Presque toutes les Communautés du Royaume étoient armées ; presque tous les particuliers respiroient la fureur du duel. Cette barbarie gothique , autorisée autrefois par les Rois mêmes , & devenue le caractère de la Nation , contribuoit encore autant que les guerres civiles & étrangères , à dépeupler le pays. Ce n'est pas trop dire , que dans le cours de vingt années , dont dix avoient été troublées par la guerre , il étoit mort plus de Français de la main des Français mêmes , que de celle des ennemis.

On ne dira rien ici de la manière dont les Arts & les Sciences étoient cultivés , on trouvera cette partie de l'Histoire de nos mœurs à sa place. On remarquera seulement que la Nation Française étoit

plongée dans l'ignorance, sans excepter ceux qui croyent n'être point Peuple.

On consultoit les Astrologues, & on y croyoit. Tous les Mémoires de ce tems-là, à commencer par l'Histoire du Président de Thou, sont remplis de Prédications. Le grave & sévère Duc de Sully, rapporte sérieusement celles qui furent faites à Henri IV. Cette crédulité, la marque la plus infailible de l'ignorance, étoit si accréditée, qu'on eut soin de tenir un Astrologue caché près de la chambre de la Reine Anne d'Autriche, au moment de la naissance de Louis XIV.

Ce que l'on croira à peine, & ce qui est pourtant rapporté par l'Abbé Vittorio Siri, Auteur contemporain très-instruit, c'est que Louis XIII. eut dès son enfance le surnom de Juste, parce qu'il étoit né sous le signe de la Balance.

La même faiblesse, qui mettoit en vogue cette chimère absurde de l'Astrologie-Judiciaire, faisoit croire aux possessions & aux sortilèges : on en faisoit un point de Religion ; l'on ne voyoit que des Prêtres qui conjuroient des Démons. Les Tribunaux, composés de Magistrats, qui devoient être plus éclairés que le vulgaire, étoient occupés à juger des forciers. On reprochera toujours à la mémoire du Cardinal de Richelieu la mort de ce fameux Curé de Loudun, Urbain Grandier, condamné au feu comme Magicien par une Commission du Conseil. On s'indigne que le Ministre & les Juges ayent eu la faiblesse de croire aux Diables de Lou-

dun , ou la barbarie d'avoir fait périr un innocent dans les flammes. On se souviendra avec étonnement jusqu'à la dernière postérité , que la Maréchale d'Ancre fut brûlée en place de Grève comme forcière , & que le Conseiller Courtin , interrogeant cette femme infortunée , lui demanda de quel sortilège elle s'étoit servie pour gouverner l'esprit de Marie de Medicis ; que la Maréchale lui répondit : *Je me suis servie du pouvoir qu'ont les ames fortes sur les esprits faibles* ; & qu'enfin cette réponse ne servit qu'à précipiter l'Arrêt de sa mort.

On voit encore dans une copie de quelques Registres du Châtelet , un Procès commencé en 1601 au sujet d'un cheval , qu'un Maître industriel avoit dressé à-peu-près de la manière dont nous avons vu des exemples à la Foire ; on vouloit faire brûler & le Maître & le cheval comme forciers.

En voilà assez pour faire connaître en général les mœurs & l'esprit du siècle , qui précéda celui de Louis XIV.

Ce défaut de lumières dans tous les Ordres de l'État , fomentoit chez les plus honnêtes gens des pratiques superstitieuses , qui deshonorioient la Religion. Les Calvinistes , confondant avec le culte raisonnable des Catholiques , les abus qu'on faisoit de ce culte , n'en étoient que plus affermis dans leur haine contre notre Eglise. Ils opposoient à nos superstitions populaires , souvent remplies de débauches , une dureté farouche & des mœurs féroces , caractère de presque tous les Réformateurs ;

ainsi l'esprit de parti déchiroit & avilissoit la France ; & l'esprit de société , qui rend aujourd'hui cette Nation si célèbre & si aimable , étoit absolument inconnu. Point de maisons où les gens de mérite s'assemblassent pour se communiquer leurs lumières ; point d'Académies , point de Théâtres. Enfin , les Mœurs , les Loix , les Arts , la Société , la Religion , la Paix & la Guerre , n'avoient rien de ce qu'on vit depuis dans le siècle qu'on appelle le Siècle de Louis XIV.





---

## CHAPITRE II.

*Minorité de LOUIS XIV. Victoires des Français sous le Grand Condé, alors Duc d'Enguien.*

**L**E Cardinal de Richelieu & Louis XIII. venoient de mourir ; l'un admiré & haï , l'autre déjà oublié. Ils avoient laissé aux Français , alors très-inquiets, de l'aversion pour le nom seul du Ministère , & peu de respect pour le Trône. Louis XIII. par son Testament établissoit un Conseil de Régence. Ce Monarque , mal obéi pendant sa vie , se flattoit de l'être mieux après sa mort ; ( a ) mais la première démarche de sa veuve Anne d'Autriche , fut de faire annuler les volontés de son mari , par un Arrêt du Parlement de Paris. Ce Corps , long-tems opposé à la Cour , & qui avoit à peine conservé sous Louis la liberté de faire des remontrances , cassa le Testament de son Roi , avec la même facilité qu'il auroit jugé la cause d'un Citoyen. Anne d'Autriche s'adressa à cette Compagnie pour avoir la Régence illimitée , parce que Marie de Médicis s'étoit servie du même Tribunal après la mort d'Henri IV. & Marie de Médicis avoit donné cet exemple , parce que toute autre voye eût été longue & incertaine ,

(a) 14 May 1643.

que le Parlement entouré de ses gardes ne pouvoit résister à ses volontés , & qu'un Arrêt rendu au Parlement & par les Pairs , sembloit assurer un droit incontestable ( a ).

L'usage qui donne la Régence aux meres des Rois, parut donc alors aux Français une Loi presque aussi fondamentale que celle qui prive les femmes de la Couronne. Le Parlement de Paris ayant décidé deux fois cette question , c'est-à-dire , ayant seul déclaré par des Arrêts ce droit des meres , parut en effet avoir donné la Régence ; il se regarda , non sans quelque vraisemblance , comme le Tuteur des Rois , & chaque Conseiller crut être une partie de la Souveraineté.

Anne d'Autriche fut obligée d'abord de continuer la guerre contre le Roi d'Espagne Philippe IV. son frere , qu'elle aimoit. Il est difficile de dire précisément , pourquoi l'on faisoit cette guerre ; on ne demandoit rien à l'Espagne , pas même la Navarre , qui auroit dû être le patrimoine des Rois de France. On se battoit depuis 1635. parce que le Cardinal de Richelieu l'avoit voulu. La France & la Suède attaquoient aussi l'Empereur ; mais vers ce tems-là le fort de la guerre étoit du côté de la Flandres ; les troupes Espagnoles sortirent des frontières du

( a ) Riencourt dans son Histoire de Louis XIV. a si peu de sens , qu'il dit que le Testament de Louis XIII. fut vérifié au Parlement. Ce qui trompa cet Ecrivain , c'est qu'en effet Louis XIII. avoit déclaré la Reine Régente ; ce qui fut confirmé ; mais il avoit limité son autorité , ce qui fut cassé.

Hainaut au nombre de vingt-six mille hommes ; sous la conduite d'un vieux Général expérimenté , nommé Don Francisco de Mello. Ils vinrent ravager les frontières de Champagne : ils attaquèrent Rocroy , & ils crurent pénétrer bien-tôt jusqu'aux portes de Paris , comme ils avoient fait huit ans auparavant. La mort de Louis XIII. la faiblesse d'une Minorité relevoient leurs espérances ; & quand ils virent qu'on ne leur oppoisoit qu'une armée inférieure en nombre , commandée par un jeune homme de vingt & un ans , leur espérance se changea en sécurité.

Ce jeune homme sans expérience , qu'ils méprisoient , étoit Louis de Bourbon alors Duc d'Enguien , connu depuis sous le nom du Grand Condé. La plupart des Grands Capitaines sont devenus tels par degrés. Ce Prince étoit né Général ; l'art de la guerre sembloit en lui un instinct naturel ; il n'y avoit en Europe que lui & le Suédois Torstenfon , qui eussent eu à vingt ans ce génie , qui peut se passer de l'expérience.

Le Duc d'Enguien avoit reçu avec la nouvelle de la mort de Louis XIII. l'ordre de ne point hasarder de bataille. Le Maréchal de Lhôpital , qui lui avoit été donné pour le conseiller & pour le conduire , secondoit par sa circonspection ces ordres timides. Le Prince ne crut ni le Maréchal ni la Cour ; il ne confia son dessein qu'à Gassion Maréchal de Camp , digne d'être consulté par lui ; ils forcèrent le Maréchal à trouver la bataille nécessaire.

Ou

On remarque , que le Prince (a) ayant tout réglé le soir , veille de la bataille , s'endormit si profondément , qu'il fallut le réveiller pour la donner. On conte la même chose d'Alexandre : il est naturel qu'un jeune homme , épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour , tombe ensuite dans un sommeil plein ; il l'est aussi , qu'un génie fait pour la guerre , agissant sans inquiétude , laisse au corps assez de calme pour dormir. Le Prince gagna la bataille par lui-même , par un coup d'œil qui voyoit à la fois le danger & la ressource , par son activité exemte de trouble , qui le portoit à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui avec de la cavalerie attaqua cette infanterie Espagnole jusques-là invincible , aussi forte , aussi serrée que la phalange ancienne si estimée , & qui s'ouvroit avec une agilité , que la phalange n'avoit pas , pour laisser partir la décharge de dix - huit canons qu'elle renfermoit au milieu d'elle. Le Prince l'entoura & l'attaqua trois fois. A peine victorieux , il arrêta le carnage. Les Officiers Espagnols se jettoient à ses genoux pour trouver auprès de lui un azile contre la fureur du soldat vainqueur. Le Duc d'Enguien eut autant de soin de les épargner , qu'il en avoit pris pour les vaincre.

Le vieux Comte de Fuentes , qui commandoit cette infanterie Espagnole , mourut percé de coups. Condé en l'apprenant , dit *qu'il voudroit être mort comme lui , s'il n'avoit pas vaincu.*

(a) - Mai.

Le respect qu'on avoit encore en Europe pour les armées Espagnoles fut anéanti ; & l'on commença à faire cas des armées Françaises , qui n'avoient point depuis cent ans gagné de bataille si mémorable ; car la sanglante journée de Marignan, disputée plutôt que gagnée par François I. sur les Suisses , avoit été l'ouvrage des bandes Noires Allemandes , autant que des troupes Françaises.

Les journées de Pavie & de S. Quentin étoient encore des époques fatales à la réputation de la France. Henri IV. avoit eu le malheur de ne rapporter des avantages mémorables que sur sa propre Nation. Sous Louis XIII. le Maréchal de Guébriant avoit eu de petits succès ; mais toujours balancés par des pertes. Les grandes batailles , qui ébranlent les États , & qui restent à jamais dans la mémoire des hommes , n'avoient été données en ce tems que par Gustave Adolphe.

Cette journée de Rocroy devint l'époque de la gloire Française , & de celle de Condé : il fut vaincre & profiter de la victoire. Ses lettres à la Cour firent résoudre le siège de Thionville , que le Cardinal de Richelieu n'avoit pas osé hazarder ; & ses Couriers revenus , trouverent tout préparé pour cette expédition.

Le Prince de Condé ( a ) passa à travers le Pais ennemi , trompa la vigilance du Général Beck , & prit enfin Thionville. De-là il courut mettre le siège devant Cirq , & s'en rendre maître. Il fit repas-

( a ) 8 Août 1643.

fer le Rhin aux Allemans ; il le passa après eux ; il vint réparer les pertes & les défaites que les Français avoient efluyées sur ces frontières après la mort du Maréchal de Guébriant. Il trouva Fribourg pris, & le Général Mercy sous ses murs avec une armée supérieure encore à la sienne. Condé avoit sous lui deux Maréchaux de France, dont l'un étoit le Maréchal de Grammont, & l'autre ce Vicomte de Turenne, qui passoit déjà pour un des plus habiles Capitaines de son tems, & qu'on osoit comparer au Maréchal de Guébriant.

Ce fut avec eux qu'il attaqua le camp de Mercy (a); retranché sur deux éminences. Le combat recommença trois fois, à trois jours différens, On dit que le Duc d'Enguien jetta son Bâton de Commandement dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour le reprendre l'épée à la main à la tête du régiment de Conti. Il falloit peut-être des actions aussi hardies pour mener les troupes à des attaques si difficiles. Cette bataille de Fribourg, plus meurtrière que décisive, fut comptée pour la seconde victoire de ce Prince. Mercy décampa quatre jours après. Philisbourg & Mayence rendus, furent la preuve & le fruit de la victoire.

L'année suivante (b) il livra bataille à Altenen dans les plaines de Norlingue. Grammont & Turenne commandoient encore sous ses ordres. Mercy & Glene étoient à la tête de l'armée Allemande. La victoire des Français fut plus complete, &

(a) 31 Août 1644.

(b) 3 Août 1645.

non moins sanglante qu'à Fribourg. Le Maréchal de Grammont fut fait prisonnier ; mais Glene fut pris , & Mercy fut tué. Ce Général compté entre les plus grands Capitaines , fut enterré dans le champ de bataille , & on mit sur sa tombe cette Inscription Latine : *Sta, Viator, Heroëm calcas. Arrête, voyageur, tu foules aux piés un Héros.*

Le Prince assiégea ensuite Dunkerque (a) à la vüe de l'armée Espagnole , & il fut le premier qui donna cette Place à la France.

Tant de succès & de services , moins récompensés que suspects à la Cour, le faisoient craindre du Ministère autant que des Ennemis. On le tira du théâtre de ses conquêtes & de sa gloire , & on l'envoya en Catalogne avec de mauvaises troupes mal payées ; il assiégea Lérida , & fut obligé de lever le siège. On l'accuse dans quelques livres de fanfaronade , pour avoir ouvert la tranchée avec des violons (b). On ne savoit pas que c'étoit l'usage en Espagne.

Bien-tôt les affaires chancelantes forcèrent la Cour de rappeler Condé en Flandres. L'Archiduc Léopold, frere de l'Empereur , assiégeoit Lens en Artois. Condé rendu à ses troupes qui avoient toujours vaincu sous lui , les mena droit à l'Archiduc. C'étoit pour la troisième fois qu'il donnoit bataille avec le désavantage du nombre. Il dit à ses soldats ces seules paroles : *Amis, souvenez-vous de Rocroy.*

(a) 7 Octobre 1646.

(b) 1647.

*de Fribourg & de Norlingue.* Cette bataille de Lens mit le comble à sa gloire.

Il dégagea lui-même (a) le Maréchal de Grammont, qui plioit avec l'aîle gauche; & prit le Général Beck. L'Archiduc se sauva à peine avec le Comte de Fuenfaldagne. Les Impériaux & les Espagnols, qui composoient cette armée, furent dissipés; ils perdirent plus de cent drapeaux, trente-huit pièces de canons; ce qui étoit alors très-considérable. On leur fit cinq mille prisonniers; on leur tua trois mille hommes, le reste déserta, & l'Archiduc demeura sans armée.

(b) Tandis que le Prince de Condé (c) comptoit ainsi les années de sa jeunesse par des victoires, & que le Duc d'Orléans frere de Louis XIII. avoit aussi soutenu la réputation d'un fils d'Henri IV. (d) & celle de la France, par la prise de Gravelines, par celle de Courtrai & de Mardik; le Vicomte de Turenne avoit pris Landau, il avoit chassé les Espagnols de Trêve, & rétabli l'Electeur.

Il gagna avec les Suédois la bataille de Lavin-gen, celle de Sommerhausen (e), & contraignit le Duc de Baviere à sortir de ses Etats à l'âge de près de 80 ans.

Le Comte d'Harcourt prit Balaguier (f), & battit les Espagnols. Ils perdirent en Italie Portolongone.

(a) 20 Août 1648. (b) 1645.

(c) Son pere mort en 1646.

(d) Juillet 1644. Novembre 1644.

(e) Novembre 1647. (f) 1645.



Vingt vaisseaux (a) & vingt galeres de France , qui composoient presque toute la Marine , rétablie par Richelieu , battirent la flotte Espagnole sur la côte d'Italie.

Ce n'étoit pas tout , les armes Françaises avoient encore envahi la Lorraine sur le Duc Charles IV. Prince guerrier , mais inconstant , imprudent & malheureux , qui se vit à la fois dépouillé de son Etat par la France , & retenu prisonnier par les Espagnols.

Les Alliés de la France pressoient la Puissance Autrichienne au Midi & au Nord.

Le Duc d'Albuquerque , (b) Général des Portugais , gagna contre l'Espagne la bataille de Badajox.

Torstenfon (c) défit les Impériaux près de Tabor , & remporta une victoire complete.

Le Prince d'Orange , à la tête des Hollandais , pénétra jusques dans le Brabant.

Le Roi d'Espagne , battu de tous côtés , voyoit le Roussillon & la Catalogne entre les mains des Français. Naples révoltée contre lui (d) , venoit de se donner au Duc de Guise , dernier Prince de cette Branche de la Maison , si féconde en hommes illustres & dangereux. Celui-ci qui ne passa que pour un aventurier audacieux , parce qu'il ne réussit pas , avoit eu du moins la gloire d'aborder seul dans une barque au milieu de la flotte d'Espagne , &

(a) 1646.    (b) Mai 1644.    (c) Mars 1645.

(d) 1647.

de défendre Naples , sans autre secours que son courage.

A voir tant de malheurs qui fondoient sur la Maison d'Autriche , tant de victoires accumulées par les Français , & secondées des succès de leurs Alliés, on croiroit que Vienne & Madrid n'attendoient que le moment d'ouvrir leurs portes, & que l'Empereur & le Roi d'Espagne étoient presque sans États ; cependant cinq années de gloire à peine traversées par quelque revers, ne produisirent que très-peu d'avantages réels , beaucoup de sang répandu , & nulle révolution. S'il y en eu une à craindre , ce fut pour la France ; elle touchoit à sa ruine au milieu de ces prospérités apparentes.



---

## CHAPITRE III.

### *Guerre Civile.*

**L**A Reine Anne d'Autriche , Regente absolue ; avoit fait du Cardinal Mazarin , le maître de la France & le sien. Il avoit sur elle cet empire , qu'un homme adroit devoit avoir sur une femme née avec assez de faiblesse pour être dominée , & avec assez de fermeté pour persister dans son choix.

Que cette Reine ait été déterminée à ce choix par son cœur ou par la politique , c'est ce qu'on n'a jamais sçu , & ce que les plus clair-voyans tâchèrent en vain de démêler. Mazarin usa d'abord avec modération de sa puissance. Il faudroit avoir vécu long-tems avec un Ministre pour peindre son caractère , pour dire quel degré de courage ou de faiblesse il avoit dans l'esprit , à quel point il étoit ou prudent ou fourbe. Ainsi sans vouloir deviner ce qu'étoit Mazarin , on dira seulement ce qu'il fit. Il affecta dans les commencemens de sa grandeur , autant de simplicité que Richelieu avoit déployé de hauteur. Loin de prendre des Gardes & de marcher avec un faste Royal , il eut d'abord le train le plus modeste ; il mit de l'affabilité & même de la mollesse partout où son Prédécesseur avoit fait paroître une  
fierté

**Ferté inflexible.** La Reine vouloit faire aimer sa Régence & sa personne , de la Cour & des Peuples, & elle y réussissoit. Gaston , Duc d'Orléans , frere de Louis XIII. & le Prince de Condé , appuyoient son pouvoir , & n'avoient d'émulation que pour servir l'Etat.

Il falloit des impôts pour soutenir la guerre contre l'Espagne & contre l'Empire ; on en établit quelques-uns , bien Modérés sans doute en comparaison de ce que nous avons payé depuis , & bien peu suffisans pour les besoins de la Monarchie.

Le Parlement ( *a* ), en possession de vérifier les Édits de ces Taxes , s'opposa vivement à l'Édit du Tarif ; il acquit la confiance des peuples , par les contradictions dont il fatigua le Ministère.

Enfin , douze charges de Maîtres des Requêtes nouvellement créées , & environ quatre-vingt mille écus de gages des Compagnies Supérieures retenus , soulevèrent toute la Robe , & avec la Robe tout Paris ; ce qui feroit à peine aujourd'hui dans le Royaume la matière d'une nouvelle , excita alors une guerre civile.

Broussel , Conseiller - Clerc de la Grand'Chambre , homme de nulle capacité , & qui n'avoit d'autre mérite que d'ouvrir toujours les avis contre la Cour , ayant été arrêté , le peuple en montra plus de douleur que la mort d'un bon Roi n'en a jamais causée. On vit renouveler les Barricades de la Ligue ; le feu de la sédition parut allumé dans un inf-

( *a* ) 1647.

tant, & difficile à éteindre. Il fut attisé par la main du Coadjuteur, depuis Cardinal de Retz. C'est le premier Evêque qui ait fait une guerre civile sans avoir la Religion pour prétexte. Cet homme singulier s'est peint lui-même dans ses Mémoires écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie, & une inégalité, qui font l'image de sa conduite. C'étoit un homme qui du sein de la débauche, & languissant encore des suites qu'elle entraîne, prêchoit le peuple, & s'en faisoit idolâtrer. Il respiroit la faction & les complots; il avoit été à l'âge de vingt-trois ans l'auteur d'une conspiration contre la vie de Richelieu: il fut l'auteur des Barricades; il précipita le Parlement dans les cabales, & le peuple dans les séditions. Ce qui paraît surprenant, c'est que le Parlement entraîné par lui, leva l'étendard contre la Cour avant même d'être appuyé par aucun Prince.

Cette Compagnie depuis long-tems étoit regardée bien différemment par la Cour & par le Peuple. Si l'on en croyoit la voix de tous les Ministres & de la Cour, le Parlement de Paris étoit une Cour de Justice, faite pour juger les causes des Citoyens: il tenoit cette prérogative de la seule volonté des Rois; il n'avoit sur les autres Parlemens du Royaume d'autre prééminence que celle de l'ancienneté, & d'un ressort plus considérable; il n'étoit la Cour des Pairs que parce que la Cour résidoit à Paris: il n'avoit pas plus de droit de faire des remontrances que les autres Corps, & ce droit étoit encore une

pure grace : il avoit succédé à ces Parlemens qui représentoient autrefois la Nation Française ; mais il n'avoit de ces anciennes Assemblées rien que le seul nom : & pour preuve incontestable, c'est qu'en effet les États - Généraux étoient substitués à la place des Assemblées de la Nation, & le Parlement de Paris ne ressembloit pas plus aux Parlemens tenus par nos premiers Rois, qu'un Consul de Smyrne ou d'Alep ne ressemble à un Consul Romain.

Cette seule erreur de nom étoit le prétexte des prétentions ambitieuses d'une Compagnie d'hommes de Loi, qui tous, pour avoir acheté leurs Offices de Robe, pensoient tenir la place des Conquérens des Gaules, & des Seigneurs des Fiefs de la Couronne. Ce Corps en tous les tems avoit abusé du pouvoir que s'arroe nécessairement un premier Tribunal, toujours subsistant dans une Capitale. Il avoit osé donner un Arrêt contre Charles VII. & le bannir du Royaume : il avoit commencé un procès criminel contre Henri III. il avoit en tous les tems résisté, autant qu'il l'avoit pû, à ses Souverains ; & dans cette Minorité de Louis XIV. sous le plus doux des Gouvernemens, & sous la plus indulgente des Reines, il vouloit faire la guerre civile à son Prince, à l'exemple de ce Parlement d'Angleterre, qui tenoit alors son Roi prisonnier, & qui lui fit trancher la tête. Tels étoient les discours & les pensées du cabinet.

Mais les Citoyens de Paris, & tout ce qui tenoit

à la Robe , voyoient dans le Parlement un Corps auguste , qui avoit rendu la Justice avec une intégrité respectable , qui n'aimoit que le bien de l'État , & qui l'aimoit au péril de sa fortune , qui borroit son ambition à la gloire de réprimer l'ambition des Favoris , qui marchoit d'un pas égal entre le Roi & le Peuple ; & sans examiner l'origine de ses droits & de son pouvoir , on lui supposoit les droits les plus sacrés , & le pouvoir le plus incontestable , quand on le voyoit soutenir la cause du Peuple contre des Ministres détestés ; on l'appelloit *le Pere de l'Etat* , & on faisoit peu de différence entre le droit qui donne la Couronne aux Rois , & celui qui donnoit au Parlement le pouvoir de modérer les volontés des Rois.

Entre ces deux extrémités un milieu juste étoit impossible à trouver ; car enfin il n'y avoit de Loi bien reconnue , que celle de l'occasion & du tems. Sous un Gouvernement rigoureux le Parlement n'étoit rien : il étoit tout sous un Roi faible , & l'on pouvoit lui appliquer ce que dit M. de Guimené , quand cette Compagnie se plaignit sous Louis XIII. d'avoir été précédée par les Députés de la Noblesse. *Messieurs , vous prendrez bien revanche dans la Minorité.*

On ne veut point répéter ici tout ce qui a été écrit sur ces troubles , & copier des livres pour remettre sous les yeux tant de détails alors si chers & si importans , & aujourd'hui presque oubliés : mais on doit dire ce qui caractérise l'esprit de la

Nation, & moins ce qui appartient à toutes les guerres civiles, que ce qui distingue celle de la Fronde.

Deux pouvoirs établis chez les hommes, uniquement pour le maintien de la Paix, un Archevêque & un Parlement de Paris ayant commencé les troubles, le peuple crut tous ses emportemens justifiés. La Reine ne pouvoit paraître en public sans être outragée ; on ne l'appelloit que *Dame Anne* ; & si on y ajoutoit quelque titre, c'étoit un opprobre. Le peuple lui reprochoit avec fureur de sacrifier l'État à son amitié pour Mazarin ; & ce qu'il y avoit de plus insupportable, elle entendoit de tous côtés ces chansons & ces Vaudevilles, monumens de plaisanterie & de malignité, qui sembloient devoir éterniser le doute où l'on étoit de sa vertu.

Elle s'enfuit de Paris avec ses enfans (a), son Ministre, le Duc d'Orléans, frère de Louis XIII. le Grand Condé lui-même, & alla à S. Germain ; on fut obligé de mettre en gage chez des usuriers les pierreries de la Couronne. Le Roi manqua souvent du nécessaire. Les Pages de sa Chambre furent congédiés, parce qu'on n'avoit pas de quoi les nourrir. En ce tems-là même la tante de Louis XIV. fille de Henri le Grand, femme du Roi d'Angleterre, réfugiée à Paris, y étoit réduite aux dernières extrémités de la pauvreté ; & sa fille, depuis mariée au frère de Louis XIV. restoit au lit n'ayant pas de

(a) 6 Janvier 1649.



quoi se chauffer, sans que le peuple de Paris, enivré de ses fureurs, fit seulement attention aux afflictions de tant de personnes Royales.

La Reine, les larmes aux yeux, pressa le Prince de Condé de servir de Protecteur au Roi. Le vainqueur de Rocroy, de Fribourg, de Lens & de Norlingue, ne put démentir tant de services passés : il fut flatté de l'honneur de défendre une Cour qu'il croyoit ingrate, contre la Fronde qui recherchoit son appui. Le Parlement eut donc le Grand Condé à combattre, & il osa soutenir la guerre.

Le Prince de Conti, frere du Grand Condé, aussi jaloux de son aîné, qu'incapable de l'égaliser, le Duc de Longueville, le Duc de Beaufort, le Duc de Bouillon, animés par l'esprit remuant du Coadjuteur & avides de nouveautés, se flattant d'élever leur grandeur sur les ruines de l'Etat, & de faire servir à leurs desseins particuliers les mouvemens aveugles du Parlement, vinrent lui offrir leurs services. On nomma dans la Grand'Chambre les Généraux d'une armée qu'on n'avoit pas. Chacun se taxa pour lever des troupes : il y avoit vingt Conseillers pourvus de Charges nouvelles créées par le Cardinal de Richelieu. Leurs Confrères, par une petitesse d'esprit, dont toute société est susceptible, sembloient poursuivre sur eux la mémoire de Richelieu ; ils les accabloient de dégoûts, & ne les regardoient pas comme Membres du Parlement : il fallut qu'ils donnassent chacun 15000 liv. pour les frais de la guerre, & pour acheter la tolérance de leurs Confrères.

La Grand'Chambre, les Enquêtes, les Requêtes, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, qui avoient tant crié contre un impôt faible & nécessaire, qui n'alloit pas à cent mille écus, fournirent une somme de près de dix millions de notre monnoye d'aujourd'hui, pour la subversion de la Patrie. On leva douze mille hommes par Arrêt du Parlement : chaque porte cochère fournit un homme & un cheval. Cette cavalerie fut appelée *la Cavalerie des Portes Cochères*. Le Coadjuteur avoit un régiment à lui, qu'on nommoit le régiment de Corinthe, parce que le Coadjuteur étoit Archevêque titulaire de Corinthe.

Sans les noms de Roi de France, de Grand Condé, de capitale du Royaume, cette guerre de la Fronde eût été aussi ridicule que celle des Barberins ; on ne savoit pourquoi on étoit en armes. Le Prince de Condé assiégea cinq cens mille bourgeois avec huit mille soldats. Les Parisiens sortoient en campagne ornés de plumes & de rubans ; leurs évolutions étoient le sujet des plaisanteries des gens du métier. Ils fuyoient dès qu'ils rencontroient deux cens hommes de l'armée Royale. Tout se tournoit en raillerie ; le régiment de *Corinthe* ayant été battu par un petit parti, on appella cet échec, *la première aux Corinthiens*.

Ces vingt Conseillers, qui avoient fourni chacun quinze mille livres, n'eurent d'autres honneurs, que d'être appelés les *Quinze-vingts*.

Le Duc de Beaufort, l'Idole du peuple & l'ins-

trument dont on se servit pour le soulever, Prince populaire, mais d'un esprit borné, étoit publiquement l'objet des railleries de la Cour & de la Fronde même. On ne parloit jamais de lui, que sous le nom de Roi des Halles. Les troupes Parisiennes, qui sortoient de Paris & qui revenoient toujours battues, étoient reçues avec des huées & des éclats de rire. On ne réparoit tous ces petits échecs que par des Couplets & des Epigrammes. Les cabarets, & les autres maisons de débauche, étoient les tentes où l'on tenoit les Conseils de Guerre, au milieu des plaisanteries, des chansons, & de la gayeté la plus dissolue. La licence étoit si effrenée, qu'une nuit les principaux Officiers de la Fronde ayant rencontré le S. Sacrement qu'on portoit dans les rues à un homme qu'on soupçonnoit d'être Mazarin, reconduisirent les Prêtres à coup de plat d'épée.

Enfin on vit le Coadjuteur, Archevêque de Paris, venir prendre séance au Parlement avec un poignard dans sa poche, dont on appercevoit la poignée, & on crioit : *Voilà le Bréviaire de notre Archevêque.*

Au milieu de tous ces troubles, la Noblesse s'assembla en Corps aux Augustins, nomma des Syndics, tint publiquement des séances réglées. On eût crû que c'étoit pour réformer l'Etat & pour rassembler les Etats-Généraux. C'étoit uniquement pour un tabouret, que la Reine avoit accordé à Madame de Pons; peut-être n'y a-t'il jamais eu une preuve plus sensible de la légèreté des esprits qu'on reprochoit alors aux Français.

Les discordes civiles qui désoloient l'Angleterre, précisément en même-tems, servent bien à faire voir les caractères des deux Nations. Les Anglais avoient mis dans leurs troubles civils un acharnement mélancolique & une fureur raisonnée : ils donnoient de sanglantes batailles ; le fer décidait tout ; les échaffauts étoient dressés pour les vaincus ; leur Roi pris en combattant fut amené devant une Cour de Justice, interrogé sur l'abus qu'on lui reprochoit d'avoir fait de son pouvoir, condamné à perdre la tête, & exécuté devant tout son peuple, avec autant d'ordre & avec les mêmes formalités de Justice que si on avoit condamné un Citoyen criminel, sans que dans le cours de ces troubles horribles, Londres se fut ressenti un moment des calamités attachées aux guerres civiles.

Les Français au contraire se précipitoient dans les séditions, par caprice & en riant ; les femmes étoient à la tête des Factions, l'amour faisoit & rompoit les Cabales. (a) La Duchesse de Longueville engagea Turenne, à peine Maréchal de France, à faire révolter l'armée qu'il commandoit pour le Roi. Turenne n'y réussit pas : il quitta en fugitif l'armée dont il étoit Général, pour plaire à une femme qui se moquoit de sa passion : il devint de Général du Roi de France, Lieutenant de Don Estevan de Gamarre, avec lequel il fut battu à Rétel par les troupes Royales. On connaît ce Billet du Maréchal d'Hoquincourt à la Duchesse de Mont-

(a) 1649.

bazon : *Peronne est à la belle des belles.* On fait ces Vers du Duc de la Rochefoucault pour la Duchesse de Longueville, lorsqu'il reçut au combat de Saint Antoine un coup de mousquet, qui lui fit perdre quelque-tems la vûe:

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,  
J'ai fait la guerre aux Rois; je l'aurois faite aux Dieux.

La guerre finit & recommença à plusieurs reprises; il n'y eut personne qui ne changeât souvent de parti. Le Prince de Condé ayant ramené dans Paris la Cour triomphante, se livra au plaisir de la mépriser après l'avoir défendue; & ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenses proportionnées à sa gloire & à ses services, il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule, à braver la Reine & à insulter un Gouvernement qu'il dédaignoit. Il écrivit, à ce qu'on prétend, au Cardinal, à *l'illustrissimo Signor Faquino*. \* Il lui dit un jour, *adieu Mars*. Il encouragea un Marquis de Jarfay à faire une déclaration d'amour à la Reine, & trouva mauvais qu'elle osât s'en offenser. Il se ligua avec le Prince de Conti son frere, & le Duc de Longueville, qui abandonnèrent le parti de la Fronde.

Le Coadjuteur, qui s'étoit déclaré l'implacable ennemi de Ministère, se réunit secrettement avec la Cour pour avoir un Chapeau de Cardinal, & il sacrifia le Prince de Condé au ressentiment du Mi-

\* Mot cruel au Premier Ministre, que son frere appelloit *Cogitane*.

ministre. Enfin , ce Prince , qui avoit défendu l'Etat contre les Ennemis , & la Cour contre les Révoltés ; Condé , au comble de la gloire , s'étant toujours conduit en Héros , & jamais en homme habile , se vit arrêté prisonnier avec le Prince de Conty & le Duc de Longueville. ( a ) Il eût pû gouverner l'Etat , s'il avoit seulement voulu plaire ; mais il se contentoit d'être admiré. Le peuple de Paris , qui avoit fait des barricades pour un Conseiller-Clerc presque imbécile , fit des feux de joye lorsqu'on mena au Donjon de Vincennes le Défenseur & le Héros de la France.

Un an après , ces mêmes Frondeurs qui avoient vendu le Grand Condé & les Princes à la vengeance timide de Mazarin , forcèrent la Reine à ouvrir leurs prisons & à chasser du Royaume son Premier Ministre. Condé revint aux acclamations de ce même peuple , qui l'avoit tant hai. Sa présence renouvela les cabales & les dissensions.

Le Royaume resta dans cette combustion encore quelques années. Le Gouvernement ne prit jamais que des conseils faibles & incertains : il sembloit devoir succomber : mais les Révoltés furent toujours défunis , & c'est ce qui sauva la Cour. Le Coadjuteur , tantôt ami , tantôt ennemi du Prince de Condé , suscita contre lui une partie du Parlement & du peuple : il osa en même-tems servir la Reine , en tenant tête à ce Prince , & l'outrager , en la forçant d'éloigner le Cardinal Mazarin , qui se retira

( a ) Le 18 Janvier 1650.

à Cologne. La Reine par une contradiction trop ordinaire aux Gouvernemens faibles, fut obligée de recevoir à la fois ses services & ses offenses, & de nommer au Cardinalat ce même Coadjuteur, l'Auteur des Barricades, qui avoit contraint la Famille Royale à sortir de la capitale & à l'assiéger.



---

## CHAPITRE IV.

*Suite de la Guerre Civile , jusqu'à la fin de la Rébellion en 1654.*

**E**Nfin Condé se résolut à une guerre ,\* qu'il eût dû commencer du tems de la Fronde , s'il avoit voulu être le maître de l'Etat , ou qu'il n'auroit dû jamais faire , s'il avoit été Citoyen. Il part de Paris , il va soulever la Guyenne , le Poitou & l'Anjou , & mendier contre la France le secours des Espagnols , dont il avoit été le fleau le plus terrible.

Rien ne marque mieux la manie de ce tems , & le dérèglement , qui déterminoit toutes les démarches , que ce qui arriva alors à ce Prince. On lui envoya un Courier de Paris , avec des propositions qui devoient l'engager au retour & à la paix. Le Courier se trompa , & au lieu d'aller à Angerville , où étoit le Prince , il alla à *Augerville*. La lettre vint trop tard. Condé dit que s'il l'avoit reçüe plutôt , il auroit accepté les propositions de paix ; mais puisqu'il étoit déjà assez loin de Paris , ce n'étoit pas la peine d'y retourner. Ainsi l'équivoque d'un Courier & le pur caprice de ce Prince , replongea la France dans la guerre civile,

\* 1651.



Alors le Cardinal Mazarin \* qui du fond de son exil à Cologne avoit gouverné la Cour , rentra dans le Royaume , moins en Ministre , qui revenoit reprendre son poste , qu'en Souverain qui se remettoit en possession de ses Etats ; il étoit conduit par une petite armée de sept mille hommes levés à ses dépens ; c'est-à-dire , avec l'argent du Royaume , qu'il s'étoit approprié.

On fait dire au Roi dans une Déclaration de ce tems-là, que le Cardinal avoit en effet levé ces troupes de son argent ; ce qui doit confondre l'opinion de ceux qui ont écrit , qu'à sa première sortie du Royaume , Mazarin s'étoit trouvé dans l'indigence. Il donna le commandement de sa petite armée au Maréchal d'Hoquincourt. Tous les Officiers portoient des écharpes vertes ; c'étoit la couleur des livrées du Cardinal. Chaque Parti avoit alors son écharpe. La blanche étoit celle du Roi , l'isabelle celle du Prince de Condé. Il étoit étonnant que le Cardinal Mazarin , qui avoit jusques alors affecté tant de modestie , eût la hardiesse de faire porter ses livrées à une armée , comme s'il avoit un parti différent de celui de son Maître ; mais il ne put résister à cette vanité. La Reine l'approuva. Le Roi , déjà majeur , & son frère , vinrent au-devant lui.

Aux premières nouvelles de son retour , Gaston d'Orléans , frère de Louis XIII. qui avoit demandé l'éloignement du Cardinal , leva des troupes dans Paris , sans trop savoir à quoi elles seroient em-

\* Décembre 1651.

ployées. Le Parlement renouvela ses Arrêts ; il proscrivit Mazarin , & mit sa tête à prix. Il fallut chercher dans les Registres , quel étoit le prix d'une tête ennemie du Royaume. On trouva que sous Charles IX. on avoit promis par Arrêt cinquante mille écus à celui qui représenteroit l'Amiral Coligny mort ou vif. On crut très-sérieusement procéder en règle , en mettant ce meme prix à l'assassinat d'un Cardinal Premier Ministre. Cette proscription ne donna à personne la tentation de mériter les cinquante mille écus, qui après tout n'eussent point été payés. Chez une autre Nation & dans un autre tems, un tel Arrêt eut trouvé des exécuteurs ; mais il ne servit qu'à faire de nouvelles plaisanteries. Les Blots & les Marigny , beaux esprits , qui portoient la gayeté dans les tumultes de ces troubles , firent afficher dans Paris une répartition de cent cinquante mille livres ; tant pour qui couperoit le nez au Cardinal , tant pour une oreille , tant pour un œil , tant pour le faire eunuque. Ce ridicule fut tout l'effet de la proscription. Le Cardinal , de son côté , n'employoit contre ses ennemis , ni le poison , ni l'assassinat ; & malgré l'aigreur & la manie de tant de Partis & de tant de haines , on ne commit pas beaucoup de grands crimes. Les Chefs des Partis furent peu cruels , & les Peuples peu furieux , car ce n'étoit pas une guerre de Religion.

\* L'esprit de vertige qui régnoit en ce tems ; posséda si bien tout le Corps du Parlement de Pa

\* Décembre 1651.

ris, qu'après avoir solennellement ordonné un assassinat dont on se moquoit, il rendit un Arrêt, par lequel plusieurs Conseillers devoient se transporter sur la frontière pour informer contre l'armée du Cardinal Mazarin, c'est-à-dire, contre l'armée Royale.

Deux Conseillers furent assez imprudens pour aller, avec quelques païsans, faire rompre les ponts par où le Cardinal devoit passer : ils furent faits prisonniers par les troupes du Roi, relâchés avec indulgence, & moqués de tous les Partis.

Précisément dans le tems que cette Compagnie s'abandonnoit à ces extrémités contre le Ministre du Roi, elle déclaroit criminel de Leze-Majesté le Prince de Condé qui n'étoit armé que contre ce Ministre, & par un renversement d'esprit, que toutes les démarches précédentes rendent croyables, elle ordonna que ces nouvelles troupes de Gaston Duc d'Orléans, marcheroient contre Mazarin, & elle défendit en même tems qu'on prît aucuns deniers dans les recettes publiques pour les soudoier.

On ne pouvoit attendre autre chose d'une Compagnie de Magistrats, qui jettée hors de sa sphere, & ne connaissant ni ses droits, ni son pouvoir réel ; ni les affaires politiques, ni la guerre, s'assemblant & décidant en tumulte, prenoit des partis auxquels elle n'avoit pas pensé le jour d'auparavant, & dont elle-même s'étonnoit ensuite.

Le Parlement de Bordeaux servoit alors le Prin-  
ce

ce de Condé, mais il tint une conduite plus uniforme, parce qu'étant plus éloigné de la Cour, il étoit moins agité par des factions opposées.

Mais des objets plus considérables intéressoient toute la France.

Condé, ligué avec les Espagnols, étoit en campagne contre le Roi; & Turenne ayant quitté ces mêmes Espagnols, avec lesquels il avoit été battu à Rétel, venoit de faire sa paix avec la Cour, & commandoit l'armée Royale. L'épuisement des Finances ne permettoit n'à l'un ni à l'autre des deux Partis d'avoir de grandes armées; mais de petites ne décidoient pas moins du sort de l'Etat. Il y a des tems où cent mille hommes en campagne, peuvent à peine prendre deux Villes: Il y en a d'autres où une bataille entre sept ou huit mille hommes peut renverser un Trône ou l'affermir.

Louis XIV. élevé dans l'adversité, alloit avec sa mere, son frère, & le Cardinal Mazarin, de Province en Province, n'ayant pas autant de troupes autour de sa personne, à beaucoup près, qu'il en eut depuis en tems de paix pour sa seule garde. Cinq à six mille hommes, les uns envoyés d'Espagne, les autres levés par les Partisans du Prince de Condé, le poursuivoient au cœur de son Royaume.

Le Prince de Condé courroit cependant de Bordeaux à Montauban, prenoit des Villes, & grossissoit par tout son Partis.

Toute l'espérance de la Cour étoit dans le Maréchal de Turenne. L'armée Royale se trouva auprès

de Gien sur la Loire. Celle du Prince de Condé étoit à quelques lieuës sous les ordres du Duc de Nemours & du Duc de Beaufort. Les divisions de ces deux Généraux alloient être funestes aux Partis du Prince. Le Duc de Beaufort étoit incapable du moindre commandement. Le Duc de Nemours passoit pour être plus brave & plus aimable qu'habile. Tous deux ensemble ruinoient leur armée. Les soldats savoient que le Grand Condé étoit à cent lieuës de-là & se croyoient perdus, lorsqu'au milieu de la nuit un Courier se présenta dans la forêt d'Orléans devant les grandes Gardes. Les sentinelles reconnurent dans ce Courier le Prince de Condé lui-même, qui venoit d'Agen à travers mille aventures, & toujours déguisé, se mettre à la tête de son armée.

Sa présence faisoit beaucoup, & cette arrivée imprévûe encore davantage. Il savoit que tout ce qui est soudain & inespéré transporte les hommes. Il profita à l'instant de la confiance & de l'audace qu'il venoit d'inspirer. Le grand talent de ce Prince dans la guerre étoit de prendre en un instant les résolutions les plus hardies & de les exécuter avec non moins de prudence que de promptitude.

\* L'Armée Royale étoit séparée en deux Corps. Condé fondit sur celui qui étoit à Blenau, commandé par le Maréchal d'Hoquincourt, & ce corps fut dissipé en même-tems qu'attaqué. Turenne n'en pût être averti. Le Cardinal Mazarin effrayé, cou-

\* Avril 1652.

rent à Gien au milieu de la nuit réveiller le Roi qui dormoit , pour lui apprendre cette nouvelle. Sa petite Cour fut consternée ; on proposa de sauver le Roi par la fuite , & de le conduire secrètement à Bourges. Le Prince de Condé victorieux , approchoit de Gien , la désolation & la crainte augmentoient. Turenne par sa fermeté rassura les esprits , & sauva la Cour par son habileté : il fit , avec le peu qui lui restoit de troupes , des mouvemens si heureux , profita si bien du terrain & du tems , qu'il empêcha Condé de poursuivre son avantage. Il fut difficile alors de décider lequel avoit acquis plus d'honneur , ou de Condé victorieux , ou de Turenne , qui lui avoit attaché le prix de sa victoire. Il est vrai que dans ce combat de Blenau , si long-tems célèbre en France , il n'y avoit pas eu quatre cens hommes de tués ; mais le Prince de Condé n'en fut pas moins sur le point de se rendre maître de toute la Famille Royale , & d'avoir entre ses mains son ennemi , le Cardinal Mazarin. On ne pouvoit guères voir un plus petit combat , de plus grands intérêts & un danger plus pressant.

Condé , qui ne se flattoit pas de surprendre Turenne , comme il avoit surpris d'Hoquincourt , fit marcher son armée vers Paris : il se hâta d'aller dans cette ville jouir de sa gloire , & des dispositions favorables d'un peuple aveugle. L'admiration qu'on avoit pour ce dernier combat , dont on exagéroit encore toutes les circonstances , la haine qu'on portoit à Mazarin , le nom & la présence du grand Condé ,

sembloient d'abord le rendre maître absolu de la capitale. Mais dans le fond tous les esprits étoient divisés ; chaque Parti étoit subdivisé en Factions , comme il arrive dans tous les troubles. Le Coadjuteur , devenu Cardinal de Retz , raccommo<sup>d</sup>é en apparence avec la Cour , qui le craignoit , & dont il se défioit , n'étoit plus le maître du peuple , & ne jouoit plus le principal rôle. Il gouvernoit le Duc d'Orléans , & étoit opposé à Condé. Le Parlement flottoit entre la Cour , le Duc d'Orléans , & le Prince , quoique tout le monde s'accordât à crier contre Mazarin ; chacun ménageoit en secret des intérêts particuliers ; le peuple étoit une mer orageuse , dont les vagues étoient p<sup>o</sup>ussées au hasard par tant de vents contraires.

On ne voyoit que négociations entre les Chefs des Partis , députations du Parlement , Assemblées de Chambres , séditions dans la populace , gens de guerre dans la campagne. Le Prince avoit appelé les Espagnols à son secours. Charles IV. ce Duc de Lorraine chassé de ses Etats , & à qui il restoit pour tous biens une armée de huit mille hommes , qu'il vendoit tous les ans au Roi d'Espagne , vint auprès de Paris avec cette armée. Le Cardinal Mazarin lui offrit plus d'argent pour s'en retourner , que le Parti de Condé ne lui en avoit donné pour venir. Le Duc de Lorraine quitta bien-tôt la France après l'avoir désolée sur son passage , emportant l'argent des deux Partis.

Condé resta donc dans Paris avec un pouvoir qui

diminua tous les jours , & une armée plus faible encore. Turenne mena le Roi & sa Cour vers Paris. Le Roi à l'âge de quinze ans vit de la hauteur de Charonne la bataille de Saint Antoine, où ces deux Généraux firent avec si peu de troupes de si grandes choses , que la réputation de l'un & de l'autre , qui sembloit ne pouvoir plus croître, en fut augmentée.

Le Prince de Condé , avec un petit nombre de Seigneurs de son Parti , suivi de peu de soldats , soutint & repoussa l'effort de l'armée Royale. Le Roi regardoit ce combat du haut d'une éminence avec Mazarin. Le Duc d'Orléans, incertain du parti qu'il devoit prendre, restoit dans son Palais du Luxembourg. Le Cardinal de Retz étoit cantonné dans son Archevêché. Le Parlement attendoit l'issue de la bataille pour donner quelque Arrêt. Le peuple, qui craignoit alors également , & les troupes du Roi & celles de M. le Prince , avoit fermé les portes de la ville , & ne laissoit plus entrer ni sortir personne , ( a ) pendant que ce qu'il y avoit de plus grand en France s'acharnoit au combat & versoit son sang dans le Fauxbourg. Ce fût-là que le Duc de la Rochefoucault, si illustre par son courage & par son esprit , reçut un coup au-dessous des yeux , qui lui fit perdre la vue pour quelque-tems. On ne voyoit que jeunes Seigneurs tués , ou blessés, qu'on rapportoit à la Porte Saint Antoine , qui ne s'ouvroit point.

( a ) Juillet. 1652.



Enfin Mademoiselle , fille de Gaston , prenant le parti de Condé , que son pere n'osa secourir , fit ouvrir les portes aux blessés , & eut la hardiesse de faire tirer sur les troupes du Roi le canon de la Bastille. L'armée Royale se retira , Condé n'acquit que de la gloire ; mais Mademoiselle se perdit pour jamais dans l'esprit du Roi son cousin par cette action violente ; & le Cardinal Mazarin , qui savoit l'extrême envie qu'avoit Mademoiselle d'épouser une Tête Couronnée , dit alors : *Ce canon-là vient de tuer son mari.*

La plupart de nos Historiens n'étoient à leurs lecteurs que ces combats & ces prodiges de courage & de politique ; mais qui sauroit quels ressorts honneux il falloit faire jouer , dans quelles misères on étoit obligé de plonger les peuples , & à quelles bassesses on étoit réduit , verroit la gloire des Héros de ce tems-là avec plus de pitié que d'admiration. On en peut juger par les seuls traits que rapporte Gourville , homme attaché à M. le Prince. Il avoue que lui-même , pour lui procurer de l'argent , avoit celui d'une recette , & qu'il alla prendre dans son logis un Directeur des Postes à qui il fit payer une rançon ; & il rapporte ces violences comme des choses ordinaires.

Après le sanglant & inutile combat de Saint Antoine , le Roi ne put rentrer dans Paris , & le Prince n'y put demeurer long-tems. Une émotion populaire , & le meurtre de plusieurs Citoyens dont on le crut l'auteur , le rendirent odieux au peuple.

Cependant il avoit encore sa brigade au Parlement. Ce Corps, peu intimidé alors par une Cour errante, & chassée en quelque façon de la capitale, (a) pressée par les cabales du Duc d'Orléans & du Prince, déclara par Arrêt le Duc d'Orléans Lieutenant-Général du Royaume, & Condé, Généralissime de ses Armées. La Cour irritée, ordonna au Parlement de se transférer à Pontoise; quelques Conseillers obéirent. On vit ainsi deux Parlemens, qui se contestoient l'un à l'autre leur autorité, qui donnoient des Arrêts contraires, & qui par-là se feroient rendus le mépris du peuple, s'ils ne s'étoient toujours accordés à demander l'expulsion de Mazarin, tant la haine contre ce Ministre sembloit alors le devoir essentiel d'un Français.

Il ne se trouva dans ce tems aucun Parti qui ne fut faible; celui de la Cour l'étoit autant que les autres; l'argent & les forces manquoient à tous; les Factions se multiplioient; les combats n'avoient produit de chaque côté que des pertes & des regrets. La Cour se vit obligée de sacrifier encore Mazarin, que tout le monde appelloit la cause des troubles, & qui n'en étoit que le prétexte. Il sortit une seconde fois du Royaume; (b) pour surcroît de honneur, il fallut que le Roi donnât une Déclaration publique par laquelle il renvoyoit son Ministre, en vantant ses services, & en se plaignant de son exil.

Charles I. Roi d'Angleterre, venoit de se mettre

(a) 20 Juillet 1652. (b) 12 Août 1652.

la tête sur un échafaut , pour avoir dans le commencement des troubles abandonné le sang de Straford son Premier Ministre , à son Parlement. Louis XIV. au contraire devint le maître paisible de son Royaume en souffrant l'exil de Mazarin. Ainsi les mêmes faiblesses eurent des succès bien différens. Le Roi d'Angleterre , en abandonnant son favori , enhardit un peuple qui respiroit la guerre & qui haïssoit les Rois : Louis XIV. ( ou plutôt la Reine Mere ) en renvoyant le Cardinal , ôta tout prétexte de révolte à un peuple las de la guerre , & qui aimoit la Royauté.

Le Cardinal à peine parti pour aller à Bouillon ; lieu de sa nouvelle retraite , les Citoyens de Paris , de leur seul mouvement , députèrent au Roi pour le supplier de revenir dans sa capitale. Il y rentra ; & tout y fut si paisible , qu'il eût été difficile d'imaginer que quelques jours auparavant tout avoit été dans la confusion. Gaston d'Orléans , malheureux dans ses entreprises , qu'il ne sçut jamais soutenir , fut relégué à Blois , où il passa le reste de sa vie dans le repentir , & il fut le deuxième fils de Henri le Grand qui mourut sans beaucoup de gloire. Le Cardinal de Retz , peut-être aussi imprudent que sublime & audacieux , fut arrêté dans le Louvre ; & après avoir été conduit de prison en prison , il mena long-tems une vie errante , qu'il finit enfin dans la retraite , où il acquit des vertus que son grand courage n'avoit pû connaître dans les agitations de sa fortune.

Quelques

Quelques Conseillers qui avoient le plus abusé de leur ministère, payèrent leurs démarches par l'exil; les autres se renfermèrent dans les bornes de la Magistrature, & quelques-uns s'attachèrent à leur devoir par une gratification annuelle de cinq cens écus, que Fouquet, Procureur - Général & Surintendant des Finances leur fit donner sous-main. \*

Le Prince de Condé cependant abandonné en France de presque tous ses Partisans, & mal secouru des Espagnols, continuoit sur les frontières de la Champagne une guerre malheureuse. Il restoit encore des Factions dans Bordeaux; mais elles furent bien-tôt apaisées.

Ce calme du Royaume (a) étoit l'effet du bannissement du Cardinal Mazarin; cependant à peine fut-il chassé par le cri général des Français, & par une Déclaration du Roi, que le Roi le fit revenir. Il fut étonné de rentrer dans Paris, tout-puissant & tranquille. Louis XIV. le reçut comme un pere, & le peuple comme un maître. On lui fit un festin à l'Hôtel-de-Ville au milieu des acclamations des Citoyens: il jeta de l'argent à la populace; mais on dit que dans la joye d'un si heureux changement, il marqua du mépris pour notre inconstance. Le Parlement, après avoir mis sa tete à prix, comme celle d'un voleur public, le complimenta par Députés; & ce même Parlement peu de tems après

\* Mémoires de Gourville.

(a) Mars 1653.

condamna par contumace le Prince de Condé à perdre la vie ; changement ordinaire dans de pareils tems , & d'autant plus humiliant , que l'on condamnoit par des Arrêts ( a ) celui dont on avoit si long-tems partagé les fautes.

On vit le Cardinal , qui pressoit cette condamnation de Condé , marier au Prince de Conty son frere l'une de ses nièces ; preuve que le pouvoir de ce Ministre alloit être sans bornes.

( a ) 27 Mars 1654.



## CHAPITRE V.

*Etat de la France , jusqu'à la mort de Cromwel , & au voyage de la Reine Christine.*

**P**endant que l'Etat avoit été ainsi déchiré au-dedans , il avoit été attaqué & affaibli au-dehors. Tout le fruit des batailles de Rocroy , de Lens & de Norlingue fut perdu. La place importante de Dunkerque fut reprise par les Espagnols : ils chassèrent les Français de Barcelône ; ils reprirent Casal en Italie. (a) Cependant, malgré les tumultes d'une guerre civile , & le poids d'une guerre étrangère , Mazarin avoit été assez heureux pour conclure cette célèbre Paix de Westphalie , (b) par laquelle l'Empereur & l'Empire vendirent \* la Préfecture , & non la Souveraineté de l'Alsace , pour trois millions de livres payables à l'Archiduc ; c'est-à-dire , pour six millions d'aujourd'hui. Par ce Traité , devenu pour l'avenir la base de tous les Traités , un nouvel Electorat fut créé pour la Maison Palatine. Les Droits de tous les Princes , & des Villes Impériales , les Privilèges des moindres Gentils-hommes Allemans furent confirmés. Le pouvoir de l'Empereur fut restraint dans des bornes étroites , &

(a) 1651. (b) 1648

\* Au Roi de France.

les Français joints aux Suédois devinrent Législateurs. Cette gloire de la France étoit au moins en partie duë aux armes de la Suède ; Gustave Adolphe avoit commencé d'ébranler l'Empire. Ses Généraux avoient encore poussé assez loin leurs conquêtes sous le Gouvernement de sa fille Christine. Son Général Wrangel étoit prêt d'entrer en Autriche. Le Comte de Konigsmark étoit maître de la moitié de la Ville de Prague , & assiégeoit l'autre lors que cette Paix fut conclue. Pour accabler ainsi l'Empereur , il n'en coûta guères à la France qu'un million par an donné aux Suédois.

Aussi la Suède obtint par ces Traités de plus grands avantages que la France ; elle eut la Poméranie , beaucoup de Places , & de l'argent. Elle força l'Empereur de faire passer entre les mains des Luthériens des Bénéfices qui appartenoient aux Catholiques Romains. Rome cria à l'impiété, & dit que la cause de Dieu étoit trahie. Les Protestans se vantèrent qu'ils avoient sanctifié l'ouvrage de la paix , en dépouillant des Papistes. L'intérêt seul fit parler tout le monde.

L'Espagne n'entra point dans cette paix , & avec assez de raison ; car voyant la France plongée dans les guerres civiles , le Ministre Espagnol espéra profiter de nos divisions. Les troupes Allemandes licenciées devinrent aux Espagnols un nouveau secours. L'Empereur depuis la paix de Munster fit passer en Flandres en quatre ans de tems près de trente mille hommes. C'étoit une violation mani-

feite des Traités; mais ils ne font jamais exécutés autrement.

Les Ministres de Madrid eurent dans ce Traité de Westphalie l'adresse de faire une paix particulière avec la Hollande, la Monarchie Espagnole fut enfin trop heureuse de n'avoir plus pour ennemis & de reconnaître pour Souverains ceux qu'elle avoit traité si long-tems de Rebelles indignes de pardon. Ces Républicains augmentèrent leurs richesses, & affermirent leur grandeur & leur tranquillité, en traitant avec l'Espagne, sans rompre avec la France.

Ils étoient si puissans, que dans une guerre qu'ils (a) eurent quelque-tems avec l'Angleterre, ils mirent en mer cent Vaisseaux de ligne, & la victoire demeura souvent indécise entre Black l'Amiral Anglais, & Tromp l'Amiral d'Hollande, qui étoient tous deux sur mer ce que les Condés & les Turennes étoient sur terre. La France n'avoit pas en ce tems dix vaisseaux de cinquante pièces de canon qu'elle put mettre en mer; sa Marine s'anéantissoit de jour en jour.

Louis XIV. se trouva donc en 1653 maître absolu d'un Royaume, encore ébranlé des secousses qu'il avoit reçues, rempli de désordres en tout genre d'administration, mais plein de ressources; n'ayant aucun Allié, excepté la Savoye, pour faire une guerre offensive, & n'ayant plus d'ennemis étrangers que l'Espagne, qui étoit alors en plus mauvais état que la France. Tous les Français qui

(a) 1653.



avoient fait la guerre civile étoient soumis, hors le Prince de Condé & quelques-uns de ses Partisans, dont un ou deux lui étoient demeurés fidèles, par amitié & par grandeur d'ame, comme le Comte de Coligny, & Bouteville, & les autres, parce que la Cour ne voulut pas les acheter assez chèrement.

Condé devenu Général des Armées Espagnoles, ne put relever un Parti qu'il avoit affaibli lui-même par la destruction de leur infanterie aux journées de Rocroy & de Lens. Il combattoit avec des troupes nouvelles, dont il n'étoit pas le maître, contre les vieux régimens Français, qui avoient appris à vaincre sous lui, & qui étoient commandés par Turenne.

Le sort de Turenne & de Condé fut d'être toujours vainqueurs, quand ils combattirent ensemble à la tête des Français, & d'être battus, quand ils commandèrent les Espagnols. Turenne avoit à peine sauvé les débris de l'armée d'Espagne à la bataille de Rétel, lorsque de Général du Roi de France, il s'étoit fait le Lieutenant de Don Estevan de Gamarre.

Le Prince de Condé eut le même sort devant Arras. L'Archiduc & lui assiégeoient cette Ville. Turenne les assiégea dans leur camp (a), & força leurs lignes; les troupes de l'Archiduc furent mises en fuite. Condé avec deux régimens de Français & de Lorrains soutint seul les efforts de l'armée de Turenne; & tandis que l'Archiduc fuyoit, il battit le

(a) 25 Août 1654.

Maréchal d'Hoquincourt, il repoussa le Maréchal de la Ferté, & se retira victorieux en couvrant la retraite des Espagnols vaincus.

Aussi le Roi d'Espagne lui écrivit ces propres paroles : *J'ai su que tout étoit perdu, & que vous avez tout conservé.*

Il est difficile de dire ce qui fait perdre ou gagner les batailles ; mais il est certain que Condé étoit un des grands hommes de guerre qui eussent jamais paru, & que l'Archiduc & son Conseil ne voulurent rien faire à cette journée de ce que Condé avoit proposé.

Arras sauvé, les lignes forcées, & l'Archiduc mis en fuite, comblèrent Turenne de gloire, & on observa que dans la lettre écrite au nom du Roi au Parlement (a) sur cette victoire, on y attribua le succès de toute la campagne au Cardinal Mazarin, & qu'on ne fit pas même mention du nom de Turenne. Le Cardinal s'étoit trouvé en effet à quelques lieues d'Arras avec le Roi. Il étoit même entré dans le camp au siège de Stenay, que Turenne avoit pris avant de secourir Arras. On avoit tenu devant le Cardinal des conseils de guerre. Sur ce fondement il s'attribua l'honneur des événemens, & cette vanité lui donna un ridicule que toute l'autorité du Ministère ne put effacer.

Le Roi ne se trouva point à la bataille d'Arras, & auroit pu y être : il étoit allé à la tranchée au siège de Stenay ; mais le Cardinal Mazarin ne vou-

(a) Datée de Vincennes du 11 Septembre 1654.

lut pas qu'il exposât davantage sa personne, à laquelle le repos de l'État & la puissance du Ministre sembloient attachés.

D'un côté, Mazarin maître absolu de la France & du jeune Roi; de l'autre, Don Louis de Haro, qui gouvernoit l'Espagne & Philippes IV. continuoient sous le nom de leurs Maîtres cette guerre peu vivement soutenue. Il n'étoit pas encore question dans le monde du nom de Louis XIV. & jamais on n'avoit parlé du Roi d'Espagne. Il n'y avoit alors aucune Tête Couronnée en Europe qui eut une gloire personnelle. La seule Christine, Reine de Suède, gouvernoit par elle-même, & soutenoit l'honneur du Trône, abandonné, ou flétri, ou inconnu dans les autres Etats.

Charles II. Roi d'Angleterre, fugitif en France avec sa mere & son frère, y traînoit ses malheurs & ses espérances. Un simple Citoyen avoit subjugué l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, l'épée & la Bible à la main, & le masque du fanatisme sur le visage. Cromwel, cet Usurpateur digne de régner, avoit pris le nom de Protecteur, & non celui de Roi; parce que les Anglais savoient jusqu'où les droits de leurs Rois devoient s'étendre, & ne connoissoient pas quelles étoient les bornes de l'autorité d'un Protecteur.

Il affermit son pouvoir en sachant le réprimer à propos : il n'entreprit point sur les privilèges, dont le peuple étoit jaloux; il ne logea jamais de gens de guerre dans la Cité de Londres; il ne mit

aucun impôt dont on pût murmurer ; il n'offensa point les yeux par trop de faste ; il ne se permit aucun plaisir ; il n'accumula point de trésors ; il eut soin que la Justice fut observée avec cette impartialité impitoyable , qui ne distingue point les grands des petits.

Le frère de Pantaleonsa , Ambassadeur de Portugal en Angleterre , ayant cru que sa licence seroit impunie , parce que la personne de son frère étoit sacrée , insulta des Citoyens de Londres , & en fit assassiner un pour se venger de la résistance des autres ; il fut condamné à être pendu. Cromwel qui pouvoit lui faire grace , le laissa exécuter , & signa le lendemain un Traité avec l'Ambassadeur.

Jamais le commerce ne fut si libre ni si florissant ; jamais l'Angleterre n'avoit été si riche. Ses flottes victorieuses faisoient respecter son nom dans toutes les mers , tandis que Mazarin , uniquement occupé de dominer & de s'enrichir , laissoit languir dans la France la Justice , le Commerce , la Marine , & même les Finances. Maître de la France , comme Cromwel de l'Angleterre , après une guerre civile , il eut pû faire pour le Pays qu'il gouvernoit , ce que Cromwel avoit fait pour le sien ; mais il étoit étranger , & l'ame de Mazarin qui n'avoit pas la barbarie de celle de Cromwel , n'en avoit pas aussi la grandeur.

Toutes les Nations de l'Europe , qui avoient négligé l'alliance de l'Angleterre sous Jacques I. & sous Charles , la briguerent sous le Protecteur. La

Reine Christine elle-même, quoiqu'elle eut détesté le meurtre de Charles I. entra dans l'alliance d'un Tyran qu'elle estimoit.

Mazarin & Don Louis de Haro prodiguèrent à l'envi leur politique pour s'unir avec le Protecteur. Il goûta quelque-tems la satisfaction de se voir courtoisé par les deux plus puissans Royaumes de la Chrétienté.

Le Ministre Espagnol lui offroit de l'aider à prendre Calais ; Mazarin lui proposoit d'assiéger Dunkerque, & de lui remettre cette Ville. Cromwel avoit à choisir entre les clefs de la France, & celle de la Flandres ; il fut beaucoup sollicité aussi par Condé ; mais il ne voulut point négocier avec un Prince, qui n'avoit plus pour lui que son nom, & qui étoit sans Parti en France, & sans pouvoir chez les Espagnols.

Le Protecteur se détermina pour la France ; mais sans faire de Traité particulier, & sans partager des conquêtes d'avance ; il voulut illustrer son usurpation par de plus grandes entreprises. Son dessein étoit d'enlever l'Amérique aux Espagnols ; mais ils furent avertis à tems, les Amiraux de Cromwel leur prirent du moins la Jamaïque (a), Province que les Anglais possèdent encore, & qui assurent leur commerce dans le Nouveau Monde. Ce ne fut qu'après l'expédition de la Jamaïque que Cromwel signa son Traité avec le Roi de France ; mais sans faire encore mention de Dunkerque. Le Protecteur

(a) Mai 1655.

traita d'égal à égal ; il força le Roi à lui donner le titre de Frère. Son Secrétaire signa avant le Plénipotentiaire de France dans la minute du Traité, qui resta en Angleterre ; mais il traita véritablement en Supérieur (a), en obligeant le Roi de France de faire sortir de ses Etats Charles II. & le Duc d'Yorck, petit-fils d'Henri IV. à qui la France devoit un azile.

Tandis que Mazarin faisoit ce Traité, Charles II. lui demandoit une de ses nièces en mariage.

Le mauvais état de ses affaires, qui obligeoit ce Prince à cette démarche, fut ce qui lui attira un refus. On a même soupçonné le Cardinal d'avoir voulu marier au fils de Cromwel celle qu'il refusoit au Roi d'Angleterre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit ensuite le chemin du Trône moins fermé à Charles II. il voulut renouer ce mariage ; mais il fut refusé à son tour.

La mere de ces deux Princes, Henriette de France, fille de Henri le Grand, demeurée en France sans secours, fut réduite à conjurer le Cardinal d'obtenir au moins de Cromwel qu'on lui payât son douaire. C'étoit le comble des humiliations les plus douloureuses, que de demander une subsistance à celui qui avoit versé le sang de son mari sur un échaffaut. Mazarin fit de faibles instances en Angleterre au nom de cette Reine, & lui annonça qu'il n'avoit rien obtenu. Elle resta à Paris dans la pauvreté, & dans la honte d'avoir imploré la pitié

[ a ] 8 Novembre 1655.

de Cromwel, tandis que ses enfans alloient dans l'armée de Condé & de Don Juan d'Autriche apprendre le métier de la guerre contre la France qui les abandonnoit.

Les enfans de Charles I. chassés de France se réfugièrent en Espagne. Les Ministres Espagnols éclatèrent dans toutes les Cours, & sur-tout à Rome de vive voix, & par écrit contre un Cardinal, qui sacrifioit, disoient-ils, les Loix Divines & humaines, l'honneur & la Religion, au meurtrier d'un Roi, & qui chassoit de France Charles II. & le Duc d'Yorck, cousins de Louis XIV. pour plaire au bourreau de leur pere. Pour toute réponse aux cris de ces Espagnols, on produisit les offres qu'ils avoient faites eux-mêmes au Protecteur.

La guerre continuoit toujours en Flandres avec des succès divers. Turenne ayant assiégé Valenciennes, avec le Maréchal de la Ferté, éprouva le même revers que Condé avoit essuyé devant Arras. Le Prince, \* secondé alors de Don Juan d'Autriche, plus digne de combattre à ses côtés, que n'étoit l'Archiduc, força les lignes du Maréchal de la Ferté, le prit prisonnier, & délivra Valenciennes. Turenne fit ce que Condé avoit fait dans une déroute pareille. Il sauva l'armée battue, & fit tête par tout à l'ennemi; il alla même un mois après assiéger & prendre la Capelle. C'étoit peut-être la première fois qu'une armée battue avoit osé faire un siège.

\* 17. Juillet 1656.

Cette démarche de Turenne si estimée , après laquelle la Capelle fut prise , fut éclipsée par une marche plus belle encore du Prince de Condé. Turenne assiégeoit à peine Cambray , que Condé , suivi de deux mille chevaux , perça à travers l'armée \* des assiégeans, & ayant renversé tout ce qui vouloit l'arrêter , il se jeta dans la Ville. Les Citoyens reçurent à genoux leur Libérateur. Ainsi ces deux hommes opposés l'un à l'autre, déployoient les ressources de leur génie. On les admiroit dans leurs retraites, comme dans leurs victoires, dans leur conduite & dans leurs fautes mêmes , qu'ils savoient toujours réparer. Leurs talens arrêtoient tour-à-tour les progrès de l'une & de l'autre Monarchie ; mais le désordre des Finances en Espagne & en France, étoit encore un plus grand obstacle à leurs succès.

\* 30. May 1656.





LETTRE  
DE  
M<sup>R</sup>. DE VOLTAIRE,  
SUR SON  
ESSAI DU SIÈCLE  
DE  
LOUIS XIV.

*A Mylord Harvey, Garde du Sceau  
Privé d'Angleterre.*

**N**E jugez point, je vous prie, Mylord, de mon Essai sur le Siècle de Louis XIV. par les deux Chapitres imprimés en Hollande, avec tant de fautes, qui rendent mon ouvrage méconnaissable & inintelligible. Si la Traduction Anglaise s'est faite sur cette copie informe, le Traducteur est di-

gne de faire une Version de l'Apocalipse; mais surtout soyez un peu moins fâché contre moi, de ce que j'appelle le dernier siècle, le Siècle de Louis XIV. Je sçai bien que Louis XIV. n'a eu l'honneur d'être ni le Maître ni le Bienfaiteur d'un Boyle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Addison, d'un Dryden; mais dans le siècle que l'on nomme, le Siècle de Léon X. ce Léon X. avoit-il tout fait? N'y avoit-il pas d'autres Princes qui contribuèrent à polir & à éclairer le genre-humain? Cependant le nom de Léon X. a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh! quel Roi a donc en cela rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV? Quel Roi a répandu plus de bienfaits, marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissemens? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvoit faire, sans doute, parce qu'il étoit homme: mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il étoit grand homme. Ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est qu'avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ses Contemporains: c'est que malgré un million d'hommes dont il a privé la France, & qui ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime & le met au rang des plus grands & des meilleurs Monarques.

Nommez-moi donc un Souverain qui ait attiré chez lui plus d'Etrangers habiles, & qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets. Soixante Sçavans

de l'Europe reçurent de lui des récompenses , étonnés d'en être connus.

*Quoique le Roi ne soit pas votre Souverain , leur écrivoit M. Colbert , il veut être votre Bienfaiteur ; il m'a commandé de vous envoyer la Lettre de Charge cy-jointe comme un gage de son estime.* Un Bohémien , un Danois reçoivent de ces lettres datées de Versailles. Guillemini bâtit une maison à Florence des bienfaits de Louis XIV. il mit le nom de ce Roi sur le frontispice ; & vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle.

Ce qu'il a fait dans son Royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils & de son petit-fils les plus éloquens & les plus savans hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfans de Pierre Corneille , deux dans les troupes , & l'un dans l'Eglise ; il excita le mérite naissant de Racine par un présent considérable pour un jeune homme inconnu & sans bien ; & quand ce génie se fut perfectionné , ces talens qui souvent font l'exclusion de la fortune , firent la sienne : il eut plus que de la fortune , la faveur , & quelquefois la familiarité d'un Maître , dont un regard étoit un bienfait ; il étoit en 1688. & 1689. des ces voyages de Marly , tant brigués par les Courtisans ; il couchoit dans la chambre du Roi pendant ses maladies , & lui disoit ces chefs-d'œuvres d'élo-

quence

quence & de Poësie qui décoroient ce beau regne.

Cette faveur accordée avec discernement, est ce qui produit l'émulation & qui échauffe les grands génies ; c'est beaucoup de faire des fondations ; c'est quelque chose de les soutenir ; mais s'en tenir à ces établissemens, c'est souvent préparer les mêmes asiles pour l'homme inutile & pour le grand-homme ; c'est recevoir dans la même ruche l'abeille & le frélon.

Louis XIV. songeoit à tout ; il protégeoit les Académies, & distinguoit ceux qui se signaloient. Il ne prodiguoit point sa faveur à un genre de mérite à l'exclusion des autres, comme tant de Princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais seulement ce qui leur plaît ; la Physique & l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenoit contre l'Europe : car en bâtissant trois cens Citadelles, en faisant marcher quatre cens mille soldats, il faisoit élever l'Observatoire, & tracer une Méridienne d'un bout du Royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisoit imprimer dans son Palais les traductions des bons Auteurs Grecs & Latins ; il envoyoit des Géomètres & des Physiciens au fond de l'Afrique & de l'Amérique, chercher des vérités. Songez, Mylord, que sans le voyage & les expériences de ceux qui allèrent à la Cayenne en 1672. Newton n'eût pas

fait ses découvertes sur la Gravitation. Regardez, je vous prie, un Cassini & un Huygens, qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent, pour venir jouir de l'estime & des bienfaits de Louis XIV.

Et pensez-vous que les Anglais mêmes ne lui aient point d'obligation? Dites-moi, je vous prie, dans quelle Cour Charles II. puifa tant de politesse & tant de goût? Les bons Auteurs de Louis XIV. n'ont-ils pas été vos modèles? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addison, qui étoit à la tête des belles-lettres d'Angleterre, a tiré très-souvent ses excellentes critiques? L'Evêque Burnet avoue, que ce goût acquis en France par les courtisans de Charles II. réforma chez vous jusqu'à la Chaire, malgré la différence de nos Religions, tant la saine raison a par tout d'empire.

Dites-moi, si les bons Livres de ce tems-là n'ont pas servi à l'éducation de tous les Princes d'Allemagne? Dans quelle Cour du Nord n'a-t-on pas vû des Théâtres Français? Quel Prince ne tâchoit pas d'imiter Louis XIV.? Quelle Nation ne suivoit pas alors les modes de la France?

Vous m'apportez, Mylord, l'exemple du Czar Pierre le Grand, qui a fait naître les arts dans son pays, & qui est le créateur d'une Nation nouvelle. Vous me dites, que cependant son

siècle ne sera point appelé dans l'Europe le siècle du Czar Pierre, vous en concluez que je ne dois point appeler le siècle passé, le siècle de Louis XIV.

Il me semble que la différence est bien palpable ; le Czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples ; il a porté leurs arts chez lui ; mais Louis XIV. a instruit les Nations ; & tout, jusqu'à ses fautes mêmes, a été utile à l'Europe. Les Protestans qui ont quitté ses Etats, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui faisoit la richesse de la France.

Comptez - vous pour rien tant de Manufactures de Soye & de Cristaux ? Ces derniers sur-tout furent perfectionnés chez vous par nos Réfugiés, & nous avons perdu ce que vous avez acquis. Enfin si la langue Française est devenue presque la langue universelle, à qui en est - on redevable ? Etoit-elle ainsi étendue du tems de Henri IV. ? Non, sans doute ; on ne connoissoit que l'Italien & l'Espagnol. Ce sont nos excellens Ecrivains qui ont fait ces changemens. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellens Ecrivains ? C'étoit M. Colbert, me direz - vous. Je l'avoue, je prétens bien que le Ministre doit partager la gloire du Maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre Prince ? Sous votre Roi Guillaume qui n'aimoit rien, sous le Roi d'Espagne Charles II. sous tant d'autres Souverains ?

Croiriez-vous bien, Mylord, que Louis XIV. a réformé le goût de sa Cour en plus d'un genre ? Il choisit Lully pour son Musicien, & ôta le Privilège à Cambert, parce que Cambert étoit un homme médiocre, & Lully un homme excellent. Il donnoit à Quinault les sujets de ses Opéra. C'est Louis XIV. qui choisit celui d'Armide. Il dirigeoit les Peintures de le Brun ; il soutenoit Boileau, Racine, Molière contre leurs ennemis ; il encourageoit les arts utiles, comme les beaux arts, & toujours en connaissance de cause ; il prêtoit de l'argent à Vanrobés pour établir des Manufactures ; il avançoit des millions à la Compagnie des Indes qu'il avoit formée. Non-seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne ; mais c'est lui qui les faisoit en partie. Souffrez donc, Mylord, que je tâche d'élever à sa gloire un Monument que je consacre bien plus à l'utilité du genre-humain ; c'est comme homme & non comme sujet que j'écris ; je veux peindre le dernier Siècle, & non pas simplement un Prince. Je suis las des Histoires, où il n'est question que des aventures d'un Roi, comme s'il existoit seul, ou que rien n'existât que par rapport à lui ; en un mot, c'est d'un grand Siècle, plus encore que d'un grand Roi, que j'écris l'Histoire.

Péllisson eût écrit plus éloquemment que moi ; mais il étoit Courtisan, & il étoit payé. Je ne

DE LOUIS XIV. 3<sup>de</sup>

Je suis ni l'un ni l'autre. C'est à moi qu'il appartient  
dire la vérité.

J'espère que vous trouverez dans cet Ouvrage  
quelques-uns de vos sentimens. Plus je penserai  
comme vous, plus j'aurai droit d'espérer l'approba-  
tion publique. Je suis, &c.





---

# A N E C D O T E S

## S U R

### L O U I S X I V .

**L**OUIS XIV. étoit , comme on fait , le plus bel homme & le mieux fait de son Royaume. C'étoit lui que Racine désignoit dans *Bérénice* par ces Vers :

*En quelque obscurité que le Ciel l'eut fait naître ,  
Le monde en le voyant eut reconnu son Maître.*

Le Roi sentit bien que cette Tragédie , & surtout ces deux Vers , étoient faits pour lui. Rien n'embellit d'ailleurs comme une Couronne. Le son de sa voix étoit noble & touchant. Tous les hommes l'admiroient , & toutes les femmes soupiroient pour lui. Il avoit une démarche qui ne pouvoit convenir qu'à lui seul & qui eut été ridicule en tout autre. Il se complaisoit à imposer par son air. L'embarras de ceux qui lui parloient , étoit un hommage qui flâtoit sa supériorité. Ce vieil Officier , qui en lui demandant une grace , balbutioit , recommençoit son discours , & qui enfin lui dit :

*Sire*, au moins je ne tremble pas ainsi devant vos ennemis, n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit.

La nature lui avoit donné un tempérament robuste. Il fit parfaitement tous ses exercices ; jouoit très-bien à tous les jeux, qui demandent de l'adresse & de l'action ; il dansoit les danses graves avec beaucoup de grace. Sa constitution étoit si bonne, qu'il fit toujours deux grands repas par jour sans altérer sa santé ; ce fut la bonté de son tempérament qui fit l'égalité de son humeur. Louis XIII. infirme, étoit chagrin, faible & difficile. Louis XIV. parloit peu, mais toujours bien. Il n'étoit pas savant ; mais il avoit le goût juste. Il entendoit un peu l'Italien & l'Espagnol, & ne put jamais apprendre le Latin, que l'on montre toujours assez mal dans une éducation particulière, & qui est de toutes les sciences la moins utile à un Roi. On a imprimé sous son nom une traduction des Commentaires de César. Ce sont ses thèmes ; mais on les faisoit avec lui ; il y avoit peu de part, & on lui disoit qu'il les avoit faits. J'ai ouï dire au Cardinal de Fleury, que Louis XIV. lui avoit un jour demandé, ce que c'étoit que le Prince *quemadmodum*, mot sur lequel un Musicien dans un motet avoit prodigué, selon leur coutume, beaucoup de travail ; le Roi lui avoua à cette occasion, qu'il n'avoit presque jamais rien sçu de cette langue. On eut mieux fait de lui enseigner l'Histoire, la Géographie, & sur-tout la vraie Philosophie, que les Princes connaissent si rarement.

Son bon sens & son goût natrel supplèrent tout. En fait des beaux arts, il n'aimoit que l'excellent. Rien ne le prouve mieux, que l'usage qu'il fit de Racine, de Boileau, de Moliere, de Bossuet, de Fénelon, de le Brun, de Girardon, de le Notre, &c. Il donna même quelquefois à Quinault des sujets d'Opéra, & ce fut lui qui choisit Armide. M. Colbert ne protégea tous les arts, & ne les fit fleurir que pour se conformer au goût de son Maître. Car M. Colbert étant sans lettres, élevé dans le négoce & chargé par le Cardinal Mazarin de détails d'affaires, ne pouvoit avoir pour les beaux arts ce goût, que donne naturellement une Cour galante, à laquelle il faut des plaisirs au-dessus de ceux du vulgaire. M. Colbert étoit un peu sec & sombre; ses grandes vûes pour la finance & pour le commerce, où le Roi étoit & devoit être moins intelligent que lui, ne s'étendirent pas d'abord jusqu'aux arts aimables; il se forma le goût par l'envie de plaire à son Maître, & par l'émulation que lui donnoit la gloire acquise par M. Fouquet dans la protection des lettres, gloire qu'il conserva dans la disgrâce. Il ne fit d'abord que de mauvais choix, & lorsque Louis XIV. en 1662. voulut favoriser les lettres, en donnant des pensions aux hommes de génie & même aux savans, Colbert ne s'en rapporta qu'à ce Chapelain, dont le nom est depuis devenu si ridicule, grace à ses Ouvrages & à Boileau: mais il avoit alors une grande réputation, qu'il s'étoit faite par un peu d'érudition, assez de critique & beaucoup

beaucoup d'adresse ; c'est ce choix qui indigna Boileau , jeune encore , & qui lui inspira tant de traits satiriques. Colbert se corrigea depuis , & favorisa ceux qui avoient des talens véritables & qui plaisoient au Maître.

Ce fut Louis XIV. qui de son propre mouvement donna des pensions à Boileau , à Racine , à Pélisson , à beaucoup d'autres ; il s'entretenoit quelquefois avec eux ; & même lorsque Boileau se fut retiré à Auteuil , étant affaibli par l'âge , & qu'il vint faire sa cour au Roi pour la dernière fois , le Roi lui dit : *Si votre santé vous permet de venir encore quelquefois à Versailles , j'aurai toujours une demi-heure à vous donner.* Au mois de Septembre 1690. il nomma Racine du voyage de Marly , & il se faisoit lire par lui les meilleurs Ouvrages du tems.

L'année d'auparavant il avoit gratifié Racine & Boileau chacun de mille pistoles , qui font vingt mille livres d'aujourd'hui , pour écrire son Histoire ; & il avoit ajouté à ce présent quatre mille livres de pension.

On voit évidemment par toutes ces libéralités répandues de son propre mouvement , & sur-tout par sa faveur accordée à Pélisson , persécuté par Colbert , que ses Ministres ne dirigeoient point son goût. Il se porta de lui-même à donner des pensions à plusieurs Savans étrangers ; & M. Colbert consulta M. Perrault sur le choix de ceux qui reçurent cette gratification , si honorable pour eux & pour le Souverain. Un de ses talens étoit de tenir

une Cour. Il rendit la sienne la plus magnifique & la plus galante de l'Europe. Je ne sai pas comment on peut lire encore des descriptions des Fêtes dans des Romans , après avoir lû celles que donna Louis XIV. Les Fêtes de S. Germain , de Versailles , les Carroufels , sont fort au-dessus de ce que l'imagination la plus romanesque a inventées. Il dançoit d'ordinaire à ces Fêtes avec les plus belles personnes de sa Cour ; il sembloit que la nature eut fait des efforts pour seconder le goût de Louis XIV. Sa Cour étoit remplie des hommes les mieux faits de l'Europe , & il y avoit à la fois plus de trente femmes d'une beauté accomplie. On avoit soin de composer des danses figurées , convenables à leurs caractères & à leurs galanteries. Souvent même les pièces qu'on représentoit étoient remplies d'allusions fines qui avoient rapport aux intérêts secrets de leurs cœurs. Non-seulement il y eut de ces Fêtes publiques , dont Molière & Lully furent les principaux ornemens ; mais il y en eut de particulières , tantôt pour Madame , belle-sœur du Roi , tantôt pour Madame de la Valière ; il n'y avoit que peu de Courtisans qui y fussent admis. C'étoit souvent Benferade qui en faisoit les Vers ; quelquefois un nommé Bellot , Valet-de-Chambre du Roi. J'ai vu des canevas de ce dernier , corrigés de la main de Louis XIV. On connoît ces Vers galans , que faisoit Benferade pour ces Ballets figurés , où le Roi dançoit avec sa Cour ; il y confondoit presque toujours pour une allusion délicate la personne & le

rôle. Par exemple , lorsque le Roi dans un de ces Ballets représentoit Apollon , voici ce que fit pour lui Benferade.

Je doute qu'on le prenne avec vous sur le ton  
 De Daphné ni de Phaton ,  
 Lui trop ambitieux , elle trop inhumaine.  
 Il n'est point-là de piège où vous puissiez donner.  
 Le moyen de s'imaginer  
 Qu'une femme vous faye , ou qu'un homme vous mène.

Lorsqu'il eut marié son petit-fils le Duc de Bourgogne à la Princesse Adélaïde de Savoye , il fit jouer des Comédies pour elle dans un des appartemens de Versailles. Duché, l'un de ses domestiques, Auteur du bel Opéra d'Iphigénie, composa la Tragédie d'Absalon pour ces Fêtes secrettes. Madame la Duchesse de Bourgogne représentoit la fille d'Absalon , le Duc d'Orléans , & le Duc de la Valière y jouoient ; le fameux Aëteur Baron dirigeoit la troupe & y jouoit aussi.

Il y avoit alors appartement trois fois la semaine à Versailles ; la galerie & toutes les pièces étoient remplies ; on jouoit dans un salon , dans l'autre il y avoit musique , dans un troisième une colation. Le Roi animoit tous ces plaisirs par sa présence. Quelquefois il faisoit dresser dans la galerie des boutiques garnies des bijoux les plus précieux ; il en faisoit des lotteries , ou bien on les jouoit à la raffe , & Madame la Duchesse de Bourgogne distribuoit souvent ces lots gagnés.

C'étoit au milieu de tous ces amusemens magnifiques & des plaisirs les plus délicats, qu'il forma tous ces vastes projets, qui firent trembler l'Europe ; il mena la Reine & toutes les Dames de sa Cour sur la frontière. Dans la guerre de 1667. il distribua pour plus de cent mille écus de présens, soit aux Seigneurs Flamans, qui venoient lui rendre leurs respects, soit aux Députés des Villes, soit aux Envoyés des Princes, qui venoient le complimenter, & il suivoit en cela son goût pour la magnificence autant que la politique. C'est sur quoi on ne peut assez s'étonner qu'on l'ait osé accuser d'avarice dans presque toutes les pitoyables histoires qu'on a compilées de son règne : jamais Prince n'a plus donné, plus à propos & de meilleure grace.

Les plaisirs nobles dont il occupa sans cesse la plus brillante Cour du monde, ne l'empêchèrent point d'assister régulièrement à tous ses conseils. Il les tenoit même pendant qu'il étoit malade, & il ne s'en dispensa qu'une fois pour aller à la chasse ; il y avoit peu d'affaires ce jour-là ; il entra pour dire qu'il n'y auroit point de conseil, & le dit en parodiant ainsi sur le champ un air d'un Opéra de Quinault & de Lully :

Le Conseil à ses yeux a beau se présenter,  
Si-tôt qu'il voit sa Chienne, il quitte tout pour elle ;  
Rien ne peut l'arrêter  
Quand la Chasse l'appelle.

Il avoit fait quelques petites chansons dans ce goût

aisé & naturel ; & dans ses voyages en Franche-Comté, il faisoit faire des impromptus à ses Courtisans, sur-tout à Péliſſon & au Marquis de Dangeau. Il ne jouoit pas mal de la guitarre, qui étoit alors à la mode, & se connoissoit très-bien en Musique, aussi-bien qu'en Peinture. Dans ce dernier art, il n'aimoit que les sujets nobles. Les Ténieres & les autres petits Peintres Flamands ne trouvoient point grace devant ses yeux ; ôtez-moi ces magots-là, dit-il un jour, qu'on avoit mis un Téniere dans un de ses appartemens.

Malgré son goût pour la grande & noble Architecture, il laissa subsister l'ancien corps du château de Versailles avec ses sept croisées de face, & sa petite cour de marbre du côté de Paris. Il n'avoit d'abord destiné ce château qu'à un rendez-vous de chasse tel qu'il l'avoit été du tems de Louis XIII. qui l'avoit acheté du Secrétaire d'État Loménie. Petit-à-petit il en fit ce Palais immense, dont la façade du côté des jardins est ce qu'il y a de plus beau dans le monde, & dont l'autre façade est dans le plus petit & le plus mauvais goût ; il dépensa à ce Palais & aux jardins plus de cinq cens millions, qui en font plus de neuf cens de notre espèce d'aujourd'hui. M. le Duc de Créqui lui disoit : *Sire, vous avez beau faire, vous n'en ferez jamais qu'un favori sans mérite.*

Les chefs-d'œuvres de sculpture furent prodigués dans ces jardins. Il en jouissoit, & les alloit voir souvent. J'ai oui dire à feu M. le Duc d'Antin, que lorsqu'il fut Surintendant des Bâtimens, il fai-



soit quelquefois mettre ce qu'on appelle des calles entre les statues & les socles , afin que quand le Roi viendroit se promener , il s'apperçut que les statues n'étoient pas droites , & qu'il eut le mérite du coup d'œil. En effet , le Roi ne manquoit pas de trouver le défaut. M. d'Antin contesloit un peu , & ensuite se rendoit & faisoit redresser la statue , en avouant avec une surprise affectée , combien le Roi se connoissoit à tout. Qu'on juge par cela seul , combien un Roi doit aisément s'en faire accroire.

On fait le trait de courtisan que fit ce même Duc d'Antin. Lorsque le Roi vint coucher à Petitbourg , & qu'ayant trouvé qu'une grande allée de vieux arbres faisoit un mauvais effet , M. d'Antin les fit abattre & enlever la même nuit , & le Roi à son réveil n'ayant plus trouvé son allée , il lui dit : *Sire , comment voulez-vous qu'elle osât paraître encore devant vous ; elle vous avoit déplû.*

Ce fut le même Duc d'Antin , qui à Fontainebleau donna au Roi & à Madame la Duchesse de Bourgogne un spectacle plus singulier , & un exemple plus frappant du raffinement de la flatterie la plus délicate. Louis XIV. avoit témoigné qu'il souhaiteroit qu'on abattit quelque jour un bois entier , qui lui ôtoit un peu de vûe ; M. d'Antin fit scier tous les arbres du bois près de la racine , de façon qu'ils ne tenoient presque plus ; des cordes étoient attachées à chaque pièce d'arbre , & plus de douze cens hommes étoient dans ce bois prêts au moindre signal. M. d'Antin savoit le jour que le Roi devoit

Se promener de ce côté avec toute sa Cour. Sa Majesté ne manqua pas de dire combien ce morceau de forêt lui déplaisoit. “ Sire , lui répondit-il , ce bois „ sera abattu dès que Votre Majesté l’aura ordonné. „ *Vraiment* , dit le Roi , *s’il ne tient qu’à cela , je l’ordonne , & je voudrois déjà en être défait.* „ Hé „ bien , Sire , vous allez l’être. “ Il donna un coup de sifflet , & on vit tomber la forêt. “ Ah ! Mesdames , s’écria Madame la Duchesse de Bourgogne , „ si le Roi avoit demandé nos têtes , M. d’Antin les „ feroit tomber de même. „ Bon mot , un peu vif , mais qui ne tiroit point à conséquence.

C’étoit ainsi que tous ses courtisans cherchoient à lui plaire , chacun selon son pouvoir & son esprit. Il le méritoit bien ; car il étoit occupé lui-même de se rendre agréable à tout ce qui l’entouroit ; c’étoit un commerce continuel de tout ce que la Majesté peut avoir de graces , sans jamais se dégrader , & de tout ce que l’empressement de servir & de plaire peut avoir de finesse , sans l’air de la bassesse ; il étoit sur-tout avec les femmes d’une attention & d’une politesse qui augmentoit encore celle de ses courtisans , & il ne perdit jamais l’occasion de dire aux hommes de ces choses qui flattent l’amour propre en excitant l’émulation & qui laissent un long souvenir.

Un jour Madame la Dauphine voyant à son souper un Officier qui étoit très-laid , plaisanta beaucoup & très-haut sur sa laideur : *Je le trouve , Madame* , dit le Roi encore plus haut , *un des plus beaux*

*hommes de mon Royaume , car c'est un des plus braves :*

Le Comte de Marivaux Lieutenant - Général , homme un peu brutal , & qui n'avoit pas adouci son caractère dans la Cour même de Louis XIV. avoit perdu un bras dans une action , & se plaignoit un jour au Roi , qui l'avoit pourtant récompensé , autant qu'on le peut faire pour un bras cassé : „ Je „ voudrois avoir perdu aussi l'autre , dit-il , & ne „ plus servir votre Majesté. „ *J'en serois bien fâché pour vous & pour moi* , lui répondit Louis XIV. & ce discours fut suivi d'une grace qu'il lui accorda. Il étoit si éloigné de dire des choses désagréables , qui sont des traits mortels dans la bouche d'un Prince , qu'il ne se permettoit pas même les plus innocentes & les plus douces railleries , tandis que des particuliers en font tous les jours de si cruelles & de si funestes,

Il faisoit un jour un conte à quelques-uns de ses courtisans , & même il avoit promis que le conte seroit plaisant ; cependant il le fut si peu , que l'on ne rit point , quoique le conte fut d'un Roi. M. le Prince d'Armagnac , qu'on appelloit M. le Grand , sortit alors de la chambre , & le Roi dit à ceux qui restoient : „ Messieurs , vous avez trouvé mon con- „ te fort insipide , & vous avez eu raison ; mais je „ me suis aperçû qu'il y avoit un trait qui regarde „ de loin M. le Grand , & qui auroit pû l'embarraf- „ ser ; j'ai mieux aimé le supprimer , que de hasar- „ der de lui déplaire : à présent qu'il est sorti ; voici „ mon conte. “ Il l'acheva , & on rit. On voit par

ces petits traits , combien il est faux qu'il ait jamais laissé échapper ce discours dur & révoltant dont on l'accuse , *qu'importe lequel de mes valets me serve ;* c'étoit , dit-on , pour mortifier M. de la Rochefoucault. Louis XIV. étoit incapable d'une telle indécence. Je m'en suis informé à tous ceux qui approchoient de sa personne ; ils m'ont tous dit que c'étoit un conte impertinent ; cependant il est répété & cru d'un bout de la France à l'autre. Les petites calomnies font fortune comme les grandes. Comment des paroles si odieuses pourroient-elles se concilier avec ce qu'il dit au même Duc de la Rochefoucault , qui étoit embarrassé de dettes : *Que ne parlez-vous à vos amis ;* mot qui par lui-même valoit beaucoup , & qui fut accompagné d'un don de cinquante mille écus. Quand il reçut un Légat , qui vint lui faire des excuses au nom du Pape , & un Doge de Gènes , qui vint lui demander pardon ; il ne songea qu'à leur plaire. Ses Ministres agissoient un peu plus durement. Aussi le Doge Lercaro , qui étoit un homme d'esprit , disoit : *Le Roi nous ôte la liberté en captivant nos cœurs ; mais ses Ministres nous la rendent.*

Lorsqu'en 1686. il donna à son fils le Grand Dauphin le commandement de son armée, il lui dit ces propres mots : *En vous envoyant commander mon armée , je vous donne les occasions de faire connoître votre mérite ; c'est ainsi qu'on apprend à regner ; il ne faut pas que quand je viendrai à mourir qu'on s'apperçoive que le Roi est mort. Il s'exprimoit presque toujours*

avec cette noblesse. Rien ne fait plus d'impression sur les hommes, & on ne doit pas s'étonner que ceux qui l'approchoient eussent pour lui une espèce d'idolâtrie.

Il est certain qu'il étoit passionné pour la gloire, & même encore plus que pour la réalité de ses conquêtes. Dans l'acquisition de l'Alsace & de la moitié de la Flandres, de toute la Franche-Comté, ce qu'il aimoit le mieux étoit le nom qu'il se faisoit.

En effet, pendant plus de cinquante ans il n'y eut en Europe aucune tête couronnée que ses ennemis mêmes osassent seulement mettre avec lui en comparaison. L'Empereur Léopold, qu'il secourut quelquefois & humilia toujours, n'étoit pas un Prince qui put disputer rien au Roi de France. Il n'y eut de son tems aucun Empereur Turc, qui ne fut un homme médiocre & cruel. Philippes IV. & Charles II. étoient aussi faibles, que la Monarchie Espagnole l'étoit devenue. Charles II. d'Angleterre ne songea à imiter Louis XIV. que dans ses plaisirs. Jâques II. ne l'imita que dans sa dévotion, & il profita mal des efforts que fit pour lui son protecteur. Guillaume III. souleva l'Europe contre Louis XIV. mais il ne put l'égaliser ni en grandeur d'ame, ni en magnificence, ni en monumens, ni en rien de ce qui a illustré ce beau règne. Christine en Suède ne fut fameuse que par son abdication & par son esprit. Les Rois de Suède ses Successeurs jusqu'à Charles XII. ne firent presque rien de digne du Grand Gustave; & Charles XII. qui fut un Héros, n'eut pas

la prudence , qui en eut fait un grand homme. Jean Sobiesky en Pologne eut la réputation d'un brave Général , mais ne put acquérir celle d'un grand Roi. Enfin Louis XIV. jusqu'à la bataille d'Hochstet fut le seul puissant , le seul magnifique , le seul grand presqu'en tout genre. L'Hôtel-de-Ville de Paris lui décerna ce nom de Grand en 1680. & l'Europe , quoique jalouse , le confirma.

On l'a accusé d'un faste & d'un orgueil insupportable , parce que ses Statues à la Place de Vendôme & à celle des Victoires ont des bases ornées d'esclaves enchaînés. On ne veut pas voir que celle du grand , du clément , de l'adorable Henri IV. sur le Pont-Neuf, est aussi accompagnée de quatre esclaves , que celle de Louis XIII. faite anciennement pour Henri II. en a autant , & que celle même du grand Duc Ferdinand de Médicis à Livourne a les mêmes attributs. C'est un usage des Sculpteurs , plutôt qu'un monument de vanité. On érige ces monumens pour les Rois comme on les habille, sans qu'ils y prennent garde.

On prononça son Panégyrique publiquement à Florence & à Boulogne. M. Guillemini fameux Astronôme Toscan , fit bâtir une maison à Florence à l'aide de ses libéralités & grava sur la porte : *ÆDES A DEO DATAE* , maison donnée par un Dieu ; allusion au surnom de *Dieu donné* , que Louis XIV. avoit eu dans son enfance , & au Vers de Virgile : *Deus nobis hæc otia fecit*. Cette inscription étoit sans doute plus idolâtre que celle de la Statue de la Place des

Victoires : VIRO IMMORTALI, *d l'homme immortel* ; on a critiqué cette dernière, comme si ce mot immortel signifioit autre chose que la durée de sa renommée.

Il étoit si peu amoureux de cette fausse-gloire qu'on lui reproche, qu'il fit ôter de la galerie de Versailles les inscriptions pleines d'enflûre & de faste, que Charpentier de l'Académie Française avoit mises à tous les cartouches ; *le fameux passage du Rhin ; la sage conduite du Roi ; la merveilleuse entreprise, &c.*

Louis XIV. supprima toutes les épitètes, & ne laissa que les faits. L'inscription qui est à Paris à la Porte S. Denis, & qu'on lui a reproché, est à la vérité insultante pour les Hollandais ; mais elle ne contient pour Louis XIV. aucune louange révoltante. Il n'entendoit pas le latin, comme on l'a dit ; il n'alla presque jamais à Paris, & peut-être n'a-t-il pas plus entendu parler de cette inscription que de celles de Santeuil, qui sont aux fontaines de la ville. Il seroit à souhaiter après tout que nous ne laissions subsister aucun monument humiliant pour nos voisins, & que nous imitassions en cela les Grecs, qui après la guerre du Péloponnèse détruisirent tout ce qui pouvoit réveiller l'animosité & la haine. Les misérables Histoires de Louis XIV. disent presque toutes que l'Empereur Léopold fit élever une Piramide dans le champ de bataille d'Hocstet : cette Piramide n'a existé que dans des Gazettes ; & je me souviens que M. le Maréchal de Villars me

dit, qu'après la prise de Fribourg, il envoya cinquante Maîtres sur le champ où s'étoit donnée cette funeste bataille, avec ordre de détruire la Piramide, en cas qu'elle existât, & qu'on n'en trouva pas le moindre vestige. Il faut mettre ce conte de la Piramide, avec celui de la Médaille du S T A S O L ; arrête - toi , Soleil , qu'on prétend que les Etats - Généraux avoient fait frapper après la Paix d'Aix-la-Chapelle ; sottise à laquelle ils ne pensèrent jamais.

Les choses principales, dont Louis XIV. tiroit sa gloire, étoient d'avoir au commencement de son règne forcé la branche d'Autriche Espagnole, qui disputoit depuis cent ans la préséance à nos Rois, à la céder pour jamais en 1661. d'avoir entrepris dès 1664. la jonction des deux mers ; d'avoir réformé les loix en 1667. d'avoir conquis la même année la Flandre Française en six semaines ; d'avoir pris l'année suivante la Franche-Comté en moins d'un mois au cœur de l'hyver ; d'avoir sù ajouter à la France, Dunkerque & Strasbourg. Que l'on ajoute à ces objets, qui devoient le flâter, une Marine de près de deux cens vaisseaux, en comptant les alléges ; soixante mille Matelots enclassés en 1681, outre ceux qu'il avoit déjà formés ; le Port de Toulon, celui de Brest & de Rochefort bâtis, cent cinquante Citadelles construites ; l'établissement des Invalides ; de S. Cyr ; de l'Ordre de S. Louis ; l'Observatoire ; l'Académie des Sciences ; l'abolition du duel ; l'établissement de la Police ; la ré-



forme des Loix ; on verra que sa gloire étoit fondée. Il ne fit pas tout ce qu'il pouvoit faire ; mais il fit beaucoup plus qu'un autre. Quand je dirai que tous les grands Monumens n'ont rien coûté à l'Etat qu'ils ont embelli , je ne dirai rien que de très-vrai. Le peuple croit qu'un Prince qui dépense beaucoup en bâtimens & en établissemens , ruine son Royaume ; mais en effet il l'enrichit ; il répand de l'argent parmi une infinité d'Artistes ; toutes les Professions y gagnent. L'industrie & la circulation augmentent. Le Roi qui fait le plus travailler ses sujets , est celui qui rend son Royaume le plus florissant. Il aimoit les louanges , sans doute ; mais il ne les aimoit pas grossières , & les caractères qui sont insensibles aux justes louanges , n'en méritent d'ordinaire aucune. S'il permit les Prologues d'Opéra , dans lesquels Quinault le célébroit , ces éloges plaisoient à la Nation , & redoubloient la vénération qu'elle avoit pour lui. Les éloges que Virgile , Horace & Ovide même prodiguèrent à Auguste , étoient beaucoup plus forts ; & si on songe aux proscriptions , ils étoient assurément bien moins mérités.

Louis XIV. n'adoptoit pas toujours les louanges dont on l'accabloit. L'Académie Française lui rendoit régulièrement compte des sujets qu'elle proposoit pour les prix. Il y eut une année où elle avoit donné pour sujet du prix : *laquelle de toutes les vertus du Roi méritoit la préférence*. Il ne voulut pas recevoir ce coup d'encensoir assommant , & défendit que ce sujet fut traité.

Il résulte de tout ce qu'on vient de rapporter, que jamais homme n'ambitionna plus la vraie gloire. La modestie véritable est, je l'avoue, au-dessus d'un amour propre si noble. S'il arrivoit qu'un Prince ayant fait d'aussi grandes choses que Louis XIV. fut encore modeste, ce Prince seroit le premier homme de la terre, & Louis XIV. le second.

Une preuve incontestable de son excellent caractère, c'est la longue lettre qu'il écrivit à M. le Tellier, Archevêque de Rheims, que j'ai eu le bonheur de voir en original. Il étoit très mécontent de M. de Barbezieux, neveu de ce Prélat, auquel il avoit donné la Place de Secrétaire d'Etat du célèbre Louvois son pere. Il ne vouloit pas dire des choses dures à M. de Barbezieux; il écrit à son oncle pour le prier de lui parler & de le corriger : *Je fais ce que je dois*, dit-il, *à la mémoire de M. de Louvois. Mais si votre neveu ne change de conduite, je serai forcé avec douleur à prendre un parti*; ensuite il entre dans un long détail de toutes les fautes qu'il reproche à son Ministre, comme un pere de famille tendre & instruit de ce qui se passe dans sa maison. Il se plaint que M. de Barbezieux ne fait pas un assez bon usage de ses grands talens; qu'il néglige quelque fois les affaires pour les plaisirs; qu'il fait attendre trop long-tems les Officiers dans son antichambre; qu'il parle avec trop de hauteur & de dureté. La lettre est assurément d'un Roi & d'un pere.

Dans mille libelles qu'on a écrits contre lui, on lui a reproché ses amours avec la plus grande amer-

tume ; mais quel est celui de tous ceux qui l'accusent qui n'ait eu la même passion ? Il est plaisant qu'on ne veuille pas donner à un Roi une liberté que les moindres de ses sujets prennent si hautement.

Ceux qui n'ont jamais connu cette passion , sont d'ordinaire des caractères durs & impitoyables. Une femme digne d'être aimée adoucit les mœurs ; elle est la seule qui puisse dire à un Prince des vérités utiles , qu'il n'entendrait peut-être pas sans honte & sans dépit de la bouche d'un homme , & qu'un homme même n'oseroit pas dire. Louis XIV. fut heureux dans tous ses choix , & il le fut encore dans ses enfans naturels ; il en eut dix légitimés , & deux qui ne le furent pas. Des dix légitimés , deux moururent dans leur enfance ; les huit qui vécurent eurent tous du mérite. Les Princesses furent aimables, le Duc du Maine & le Comte de Toulouse furent des Princes très-sages. Le Comte de Vermandois, qui mourut jeune , & qui étoit Amiral avant le Comte de Toulouse, promettoit beaucoup.

Dans les dernières Histoires de Louis XIV. on prétend que ce fut Madame de Montespan qui produisit elle-même Madame de Maintenon à la Cour ; on se trompe , ce fut le Duc de Richelieu , pere du premier Gentilhomme de la Chambre , qui a été si connu dans l'Europe par les agrémens de sa figure & de son esprit , & par le service qu'il a rendu dans la bataille de Fontenoy. L'Hôtel de Richelieu étoit le rendez-vous de la meilleure compagnie de Paris , & soutenoit la réputation du Marais , qui étoit alors  
le

le beau quartier. Madame de Maintenon, qu'on appelloit Madame Scarron, veuve du fils d'un Conseiller de Grand'-Chambre, d'une très-bonne famille de Robe, & petite-fille du fameux d'Aubigné, si connu sous Henri le Grand, alloit fort souvent à l'Hôtel de Richelieu, dont elle faisoit les délices. Madame de Montespan voulant envoyer aux eaux de Barége, son fils le Duc du Maine encore enfant, qui étoit né avec une difformité dans un pié, cherchoit une personne intelligente & secrette, qui se chargeât de sa conduite. La naissance du Duc du Maine étoit encore un mystère. Mr. le Duc de Richelieu proposa ce voyage à Madame Scarron, qui n'étoit pas riche, & Mr. de Louvois, qui étoit dans la confidence, la fit partir pour les eaux secrettement avec le jeune Duc du Maine. Il faut avouer qu'il y eut dans la fortune de cette Dame une destinée bien étrange. Elle étoit née à Niord dans la prison, où son pere étoit renfermé après s'être sauvé du Château Trompette, avec la fille du Sous-Gouverneur nommé de Cardillac, qu'il avoit épousée, ainsi elle étoit très-bonne Demoiselle par son pere & par sa mere, mais sans aucun bien. Son pere avoit dissipé le peu de fortune qu'il avoit eu, & en chercha une en Amérique. Il y mena sa fille âgée de trois ans: elle fut sur le point, en abordant sur le rivage, d'y être dévorée par un serpent.

De retour en France à l'âge de douze ans, elle logea chez la Duchesse de Navailles sa parente, qui ne lui donna que de l'éducation. Elle y changea de

Religion : car elle étoit née Calviniste. Ce fut une fortune pour elle d'épouser Scarron, qui ne vivoit presque que de Pensions & de ses Ouvrages, qu'il apportoit sa terre de *Quinet*, parce que *Quinet* étoit son Libraire.

Après la mort de son mari, elle fit demander au Roi par tous ses amis une partie de la Pension dont Scarron jouissoit, & le Roi la fit attendre deux ans.

Enfin il lui en donna une de deux mille livres, avant qu'elle menât Mr. le Duc du Maine aux eaux; il lui dit : *Madame, je vous ai bien fait attendre ; mais j'ai été jaloux de vos amis, & j'ai voulu que vous n'eussiez obligation qu'à moi.* M. le Cardinal de Fleury, de la bouche de qui je tiens ce fait, m'a dit que le Roi lui tint le même discours, quand il lui donna l'Evêché de Fréjus. Elle avoit environ cinquante ans quand Louis XIV. s'attacha à elle. Il faut convenir qu'à cet âge on ne subjugué point le cœur d'un Roi, & surtout d'un Roi devenu difficile, sans avoir un très-grand mérite. Il faut de la complaisance sans empressement, de l'esprit, sans envie d'en montrer, une flexibilité naturelle, une conversation solide & agréable, l'art de réveiller sans cesse l'ame d'un homme accoutumé à tout & dégoûté de tout, assez de force pour donner de bons conseils, & assez de retenue pour ne les donner qu'à propos ; il faut enfin ce charme inexprimable, qui enchaîne un esprit, & qui ranime les langueurs de l'habitude. Madame de Maintenon avoit toutes ces qualités. Elle fit les dou-

ceurs de la vie de Louis XIV. depuis 1684. jusqu'à la mort de ce Monarque. L'Histoire de Reboulet dit qu'il l'épousa en présence de Bontemps & de Forbin; mais ce fut Mr. de Montchevreuil, & non Mr. de Forbin, qui assista comme témoin.

La première femme du Roi d'Angleterre Jacques II. étoit fille du Chancelier Hyde. Il s'en falloit beaucoup qu'elle fut d'aussi bonne Maison que Madame de Maintenon, & elle n'avoit pas son mérite. Nous avons vû Pierre le Grand épouser une personne bien inférieure à ces deux Dames, & cette épouse de Pierre le Grand devenir Impératrice, & mériter de l'être. Le mérite fait disparaître bien des disproportions, & rapproche de grands intervalles. Une des choses qui prouva combien Madame de Maintenon étoit digne de sa fortune, c'est que jamais elle n'en abusa. Elle n'eut jamais la vanité de vouloir paraître ce qu'elle étoit; sa modestie ne se démentit point; personne à la Cour n'eut à se plaindre d'elle. Elle se retira à St. Cyr après la mort de Louis XIV. & y vécut d'une pension de quatre-vingt mille livres; c'étoit la seule fortune qu'elle se réserva.

Toutes les Histoires imprimées en Hollande reprochent à Louis XIV. la révocation de l'Edit de Nantes. Je le croi bien. Tous ces Livres sont écrits par des Protestans. Ils furent des ennemis, d'autant plus implacables de ce Monarque, qu'avant d'avoir quitté le Royaume, ils étoient des sujets fidèles. Louis XIV. ne les chassa pas comme Philippe III.

avoit chassé les Maures d'Espagne , ce qui avoit été à la Monarchie Espagnole une playe inguérissable. Il vouloit retenir les Huguenots & les convertir. J'ai demandé à Mr. le Cardinal de Fleury ce qui avoit principalement engagé le Roi à ce coup d'autorité ; il me répondit , que tout venoit de Mr. de Baille, Intendant de Languedoc , qui s'étoit flatté d'avoir aboli le Calvinisme dans cette Province , où cependant il restoit plus de quatre-vingt mille Huguenots. Louis XIV. crut aisément , que puisqu'un Intendant avoit détruit la Secte dans son département , il l'anéantiroit dans son Royaume. Mr. de Louvois consulta sur cette grande affaire Mr. de Gourville , que le Roi Charles II. d'Angleterre appelloit le plus sage des Français : l'avis de Mr. de Gourville fut d'enlever à la fois tous les Ministres des Eglises Protestantes. „ Au bout de six „ mois , dit-il , la moitié de ces Ministres abjurera , „ & on les lâchera dans le troupeau ; l'autre moitié „ sera opiniâtre , & restera enfermée sans pouvoir „ nuire ; il arrivera qu'en peu d'années les Hugue- „ nots n'ayant plus que des Ministres convertis & „ engagés à soutenir leur changement , se réuniront „ tous à la Religion Romaine. “ D'autres étoient d'avis , qu'au lieu d'exposer l'Etat à perdre un grand nombre de Citoyens qui avoient en main les manufactures & le commerce , on fit venir au contraire des familles Luthériennes , comme il y en a dans l'Alsace : les Luthériens , les Calvinistes , les Jansénistes auroient été opposés les uns aux autres

plus qu'à l'Eglise Catholique , & tous devenus méprisables , n'auroient pû être dangereux , & se seroient convertis à la longue ; de plus , la fureur de l'esprit de parti étoit fort baissée ; c'est une maladie épidémique qui étoit sur sa fin. L'autorité Royale étoit affermie sur des fondemens inébranlables , & toutes les Sectes du monde n'auroient pas fait dans une ville une sédition de quinze jours. Mr. Colbert s'opposa toujours à un coup d'éclat contre les Huguenots ; il ménageoit des sujets utiles. Les manufactures de Vanrobés & de beaucoup d'autres , qu'il avoit établies , n'étoient maintenües que par des gens de cette Secte.

Après sa mort , arrivé en 1683. M. le Tellier & Mr. de Louvois poussèrent les Calvinistes ; ils s'aumentèrent ; on révoqua l'Edit de Nantes ; on abattit leurs Temples ; mais on fit la grande faute de bannir les Ministres. Quand les Bergers marchent , les troupeaux suivent. Il sortit du Royaume , malgré toutes les précautions qu'on prit , plus de huit cens mille hommes , qui portèrent avec eux dans les pays étrangers environ un milliard d'argent , tous les arts & leur haine contre leur patrie. La Hollande , l'Angleterre , l'Allemagne furent peuplées de ces fugitifs. Guillaume III. eut des Régimens entiers de Protestans Français à son service. Il y a dix mille réfugiés Français à Berlin , qui ont fait de cet endroit sauvage une ville opulente & superbe. Ils ont fondé une ville jusqu'au fond du Cap de Bonne Espérance. Quand l'Etat fut délivré de leur



Seête & privé de leurs secours , les Jansénistes voulurent prendre leur place & faire un parti considérable ; il le fut quelque-tems , Louis XIV. en fut importuné les dernières années de sa vie ; mais l'autorité les a écrasés , & les convulsions les ont rendus ridicules.

Louis XIV. fut très-malheureux depuis 1704. jusqu'en 1712. & il soutint ses disgraces , comme un homme qui n'auroit jamais connu la prospérité. Il perdit son fils unique en 1711. & il vit périr en 1712. dans l'espace de moins d'un mois le Duc de Bourgogne son petit-fils , la Duchesse de Bourgogne , & l'ainé de ses arrières petits-fils. Le Roi son successeur , qu'on appelloit alors le Duc d'Anjou , fut aussi à l'extrémité. Leur maladie étoit une rougeole maligne , dont furent attaqués en même tems Mr. de Seignelai , Mademoiselle d'Armagnac , Me. de Listenay , Madame de Gondrin , qui a été depuis Comtesse de Toulouse. M<sup>e</sup>. de la Vrillière , Mr. le Duc de la Trimouille , & beaucoup d'autres personnes à Versailles. M. le Marquis de Gondrin en mourut en deux jours. Plus de trois cens personnes en périrent à Paris. La maladie s'étendit dans presque toute la France ; elle enleva en Lorraine deux enfans du Duc. Si on avoit voulu seulement ouvrir les yeux , & faire la moindre réflexion , on ne se seroit pas abandonné aux calomnies abominables , qui furent si aveuglément répandues ; elles furent la suite du discours imprudent d'un Médecin nommé Boudin , homme de plaisir , hardi & igno-

tant, qui dit que la maladie dont ces Princes étoient morts, n'étoit pas naturelle. C'est une chose qui m'étonne toujours, que les Français qui sont aujourd'hui si peu capables de commettre de grands crimes, soient si prompts à les croire. Le fameux Homberg, Chimiste de M. le Duc d'Orléans, vertueux Philosophe & d'une simplicité extrême, fut étonné d'entendre dire qu'on le soupçonnoit; il courut vite à la Bastille pour s'y constituer prisonnier; on se moqua de lui, & on n'eut garde de le recevoir; mais le public, toujours téméraire, fut long-tems imbu de ces bruits horribles, dont la fausseté reconnue devoit apprendre aux hommes à juger moins légèrement, si quelque chose peut corriger les hommes.

Un des malheurs de la fin du règne de Louis XIV. fut le dérangement des finances; il commença dès l'an 1689. On fit porter tous les meubles d'argent orfévris à la monnoie. Le Roi lui-même donna l'exemple, en dépouillant sa galerie & son grand appartement de tous ces meubles admirables d'argent massif, sculptés par Balin, sur les desseins du fameux le Brun, & de tout cela on ne retira que trois millions de profit. On établit la Capitation en mil six cent quatre-ving-quinze; on fit des Tonnes. Mr. de Pontchartrain en 1696. vendit des Lettres de Noblesse à qui en vouloit pour deux mille écus, & ensuite on taxa à vingt francs la permission d'avoir un cachet.

Dans la guerre de 1701. l'épuisement parut ex-

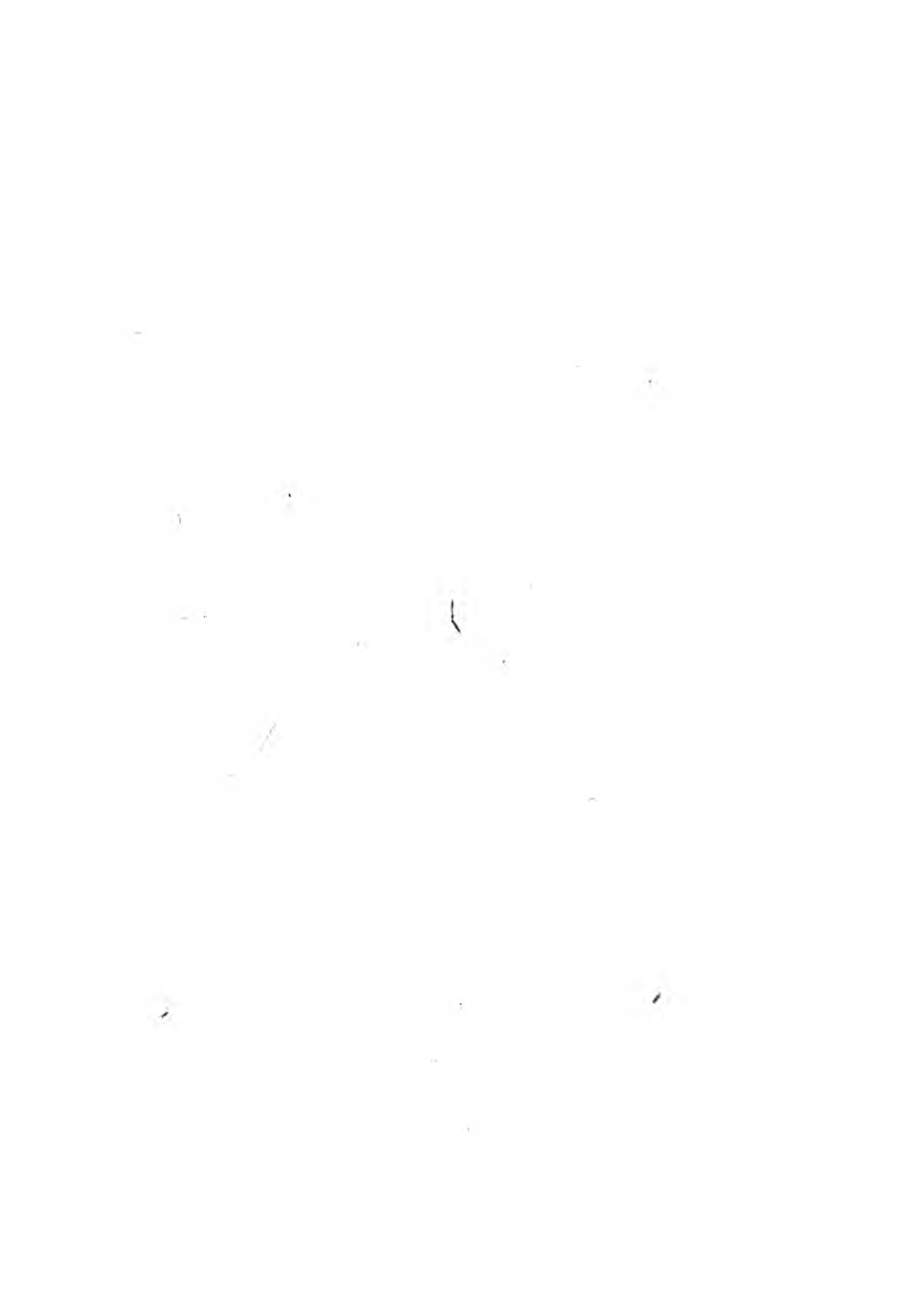
trême. Mr. des Marêts fut un jour réduit à prendre cent mille francs, qui étoient en dépôt chez les Chartreux, & à mettre à la place des Billets de Monnoie, dans un besoin pressant de l'Etat. Si on avoit commencé par établir l'impôt du Dixième ; impôt égal pour tout le monde par sa proportion ( ce qu'on ne fit qu'en 1710. ) le Roi eut eu plus de ressources, mais au lieu de prendre cette voye, on ne se servit que des Traitans, qui s'enrichirent, en ruinant le peuple. L'Etat ne manquoit point d'argent ; mais le discrédit le tenoit caché. Il a bien paru en dernier lieu dans la guerre de 1741. combien la France a des ressources. Non-seulement il n'y a pas eu un moment de discrédit ; mais on ne l'a jamais craint. Rien ne prouve mieux, que la France bien administrée, est le plus puissant Empire de l'Europe.

*Fin du Tome second.*

PANÉGYRIQUE

*D E*

LOUIS XV.



---

---

# PRÉFACE

## DE L'AUTEUR.

**L'**AUTEUR de ce Panégyrique se cacha long-tems, avec autant de soin qu'en prennent ceux qui ont fait des Satyres. Il est toujours à craindre que le Panégyrique d'un Monarque ne passe pour une flatterie intéressée. L'effet ordinaire de ces éloges est de faire rougir ceux à qui on les donne, d'attirer peu l'attention de la multitude, & de soulever la critique. On ne conçoit pas comment Trajan put avoir ou assez de patience ou assez d'amour-propre pour entendre prononcer le long Panégyrique de Pline : il semble qu'il n'ait manqué à Trajan, pour mériter tant d'éloges, que de ne les avoir pas écoutés.

Le Panégyrique de LOUIS XIV. fut prononcé par M. Péliſſon, & celui de LOUIS XV. devrait l'être sans doute à l'Académie par une bouche aussi éloquente. Il s'en faut beaucoup que l'Auteur de cet Essai adopte l'avis de M. le Président de\*\*\*, qui préfère le Panégyrique

de LOUIS XV. à celui de LOUIS XIV. l'Auteur ne préfère que le sujet. Il avoue que LOUIS XV. a sur LOUIS XIV. l'avantage d'avoir gagné deux batailles rangées ; il croit que le système des Finances ayant été perfectionné par le tems , l'Etat a souffert incomparablement moins dans la guerre de 1741. que dans celle de 1688. & sur-tout dans celle de 1701. Il pense enfin que la Paix d'Aix-la-Chapelle peut avoir un grand avantage sur celle de Nimégué. Ces deux Paix a jamais célèbres, ont été faites dans les mêmes circonstances ; c'est-à-dire, après des victoires : mais le Vainqueur fit encore craindre sa puissance par le Traité même de Nimégué, & LOUIS XV. fait aimer sa modération. Le premier Traité pouvoit encore aigrir des Nations, & le second les réconcilie. C'est cette Paix heureuse que l'Auteur a principalement en vûe. Il regarde celui qui l'a donnée, comme le bienfaiteur du genre-humain. Il a fait un Panégyrique très-court, mais très-vrai dans tous ses points ; & il l'a écrit d'un stile très-simple, parce qu'il n'avoit rien à orner. Il a laissé à chaque Citoyen le soin d'étendre toutes les idées dont il

ne donne ici que le germe. Il y a peu de Lecteurs qui , en voyant cet Ouvrage , ne puissent beaucoup l'augmenter par leurs réflexions, & le meilleur effet d'un Livre est de faire penser les hommes. On a nourri ce Discours de faits inconnus auparavant au public & qui servent de preuves. Ce sont-là les véritables éloges, & qui sont bien au-dessus d'une déclamation pompeuse & vaine. La lettre qu'on rapporte écrite d'un Prince au Roi, est de Monseigneur le Prince de Conty du 20 Juillet 1744. celle du Roi est du 19 Mai 1745. En un mot, on peut regarder cet Ouvrage, intitulé *Panegyrique*, comme le précis le plus fidèle de tout ce qui est à la gloire de la France & de son Maître; & on défie la critique d'y trouver rien d'altéré ni d'exagéré.

A l'égard des censures qu'un Journaliste a faites, non du fond de l'Ouvrage, mais de la forme, on commence par le remercier d'une réflexion très-juste, sur ce qu'on avoit dit que le Roi de Sardaigne choisissoit bien ses Ministres & ses Généraux, & étoit lui-même un grand Général & un grand Ministre. Il paraît en effet que le terme de *Ministre* ne convient pas à un Souverain.



A l'égard de toutes les autres critiques, elles ont paru injustes & inconsidérées; il reproche à l'Auteur d'avoir écrit un Panégyrique dans le stile de Pline, plutôt que dans celui de Cicéron & dans celui de Bossuet & de Bourdaloue. Il dit que tout est orné d'antithèses, *de termes qui se querellent, & de pensées qui semblent se repousser.*

On n'examine pas ici s'il faut suivre dans un Panégyrique, Pline qui en a fait un, ou Cicéron qui n'en a point fait; s'il faut imiter la pompe & la déclamation d'une Oraison funèbre dans le récit des choses récentes, qui sont si délicates à traiter; si les Sermons de Bourdaloue doivent être le modèle d'un homme qui parle de la Guerre & de la Paix, de la Politique & des Finances. Mais on est bien surpris que le Critique dise que tout est antithèse dans un Ecrit où il y en a si peu. A l'égard des *termes qui se querellent & des pensées qui se repoussent*, on ne sait pas ce que cela signifie.

Le Journaliste dit que le contraste des quatre Rois FRANÇOIS I. HENRI IV. LOUIS XII. LOUIS XIV. & du Monarque régnant, n'est pas assez sensible. Il n'y

à là aucun *contraste* : des mérites différens ne font point des choses opposées : on n'a voulu faire ni de contrastes ni d'antithèses , & il n'y en a pas la moindre apparence.

Il reprend ces mots au sujet de nos allarmes sur la maladie du Roi : *Après un triomphe si rare, il ne falloit pas une vertu commune.* On ne triomphe, dit-il, que de ses ennemis ; peut-il ignorer que ce terme, *trionphe*, est toujours noblement employé pour tous les grands succès en quelque genre que ce puisse être ?

Il prétend que ce triomphe n'est pas rare. En France, dit-il, rien de plus naturel, rien de plus général que l'amour des peuples pour le Souverain. Il n'a pas senti que cette critique très-déplacée, tend à diminuer le prix de l'amour extrême qui éclata dans cette occasion par des témoignages si singuliers. Oui sans doute ce triomphe étoit rare, & il n'y en a aucun exemple sur la terre ; c'est ce que toute la Nation dépose contre cette accusation du Censeur. A quoi pense-t'il, quand il dit que rien n'est plus naturel, plus général qu'une telle tendresse ? Où a-t'il trouvé qu'en France on ait marqué un tel amour pour ses Rois,

avant que LOUIS XIV. & LOUIS XV. aient gouverné par eux-mêmes ? Est-ce dans le tems de la fronde ? Est-ce sous LOUIS XIII. quand la Cour étoit déchirée par des factions, & l'Etat par les guerres civiles, quand le sang ruisseloit sur les échaffauts ? Est-ce lorsque le couteau de Ravillac, instrument du fanatisme de tout un parti, acheva le parricide que Jean Chatel avoit commencé, & que Pierre Barriere, & tant d'autres, avoient médité ? Est-ce quand le Moine Jacques Clément, animé de l'esprit de la Ligue, assassina HENRI III ? Est-ce après ou avant le Massacre de la Saint Barthélemi ? Est-ce quand les Guises régnoient sous le nom de FRANÇOIS II ? Est-il possible qu'on ose dire que les Français pensent aujourd'hui comme ils pensoient dans ces tems abominables ?

*Après un triomphe si rare, il ne falloit pas une vertu commune : le Censeur condamne ce passage, comme s'il supposoit une vertu commune auparavant.*

Premièrement, on lui dira qu'il seroit d'un lâche flatteur & d'un menteur ridicule, de prétendre que le Prince, l'objet de ce Panégyri-

que , avoit fait alors d'aussi grandes choses qu'il en a faites depuis ; ce sont deux victoires , c'est la paix donnée à l'Europe qui ont rempli ce que sa première & glorieuse campagne avoit fait espérer. En second lieu , quand l'Auteur dit dans la même période , que la crainte de perdre un bon Roi imposoit à ce grand Prince la nécessité d'être le meilleur des Rois ; non-seulement il ne suppose pas-là une vertu commune ; mais s'exprimant en véritable Citoyen , il fait sentir que l'amour de tout un peuple encourage les Souverains à faire de grandes choses , les affermit encore dans la vertu , les excite à faire le bonheur d'une Nation qui le mérite. Penser & parler autrement seroit d'un misérable esclave , & les louanges des esclaves ne sont d'aucun prix , non plus que leurs services.

Le Censeur dit que les Anglais ont été les dominateurs des mers *de fait* , & non pas *de droit*. Il s'agit bien ici de *droit* ; il s'agit de la vérité , & de montrer que les Français peuvent être aussi redoutables sur mer qu'ils l'ont été sur terre.

Il avance que le goût *de dissertation s'em-*

132 *PRE'FACE DE L'AUTEUR.*

*pare quelquefois de l'Auteur.* Il y a dans tout l'Ouvrage quatre lignes où l'on trouve une réflexion politique très-importante, une maxime très-vraie, c'est que les hommes réussissent toujours dans ce qui leur est absolument nécessaire, & on en pourroit donner cent exemples. L'Auteur en rapporte trois en deux lignes; & voilà ce que le Censeur appelle dissertation.

On trouvera, dit-il, quelque chose de décousu dans le stile. Ce mot trivial *décousu*, signifie un discours sans liaison, sans transition; & c'est peut-être le discours où il y en a davantage. *Ce décousu*, dit-il, est l'effet des antithèses; & il n'y a pas deux antithèses dans tout l'Ouvrage.

Il y a d'autres injustices auxquelles on ne répond point. Ceux qui ont été fâchés qu'on ait célébré dans cet Ouvrage les Citoyens qui ont bien servi l'Erat, chacun dans leur genre, méritent moins d'être réfutés que d'être abandonnés à leur basse envie, qui ajoute encore à l'éloge qu'ils condamnent.

EXTRAIT

---

---

# EXTRAIT D'UNE LETTRE

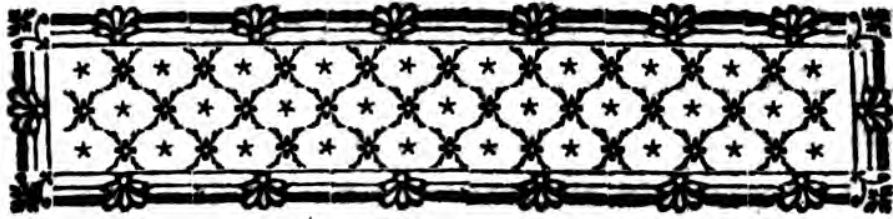
DE MONSIEUR

LE PRÉSIDENT DE\*\*\*.

**C**E Panégyrique, d'autant plus éloquent, qu'il ne paraît pas prétendre à l'éloquence, étant fondé uniquement sur les faits, est également glorieux pour le Roi & pour la Nation. Je ne crois pas qu'on puisse lui comparer celui que Pélisson composa pour LOUIS XIV. ce n'étoit qu'un Discours vague, celui-ci est appuyé sur les évènements les plus grands, sur les anecdotes les plus intéressantes. C'est un tableau de l'Europe; c'est un précis de la guerre; c'est un Ouvrage qui annonce à chaque page un bon Citoyen; c'est un

*éloge où il n'y a pas un mot qui sente la flatterie ; il devroit avoir été prononcé dans l'Académie avec la plus grande solennité , & la Capitale doit l'envier aux Provinces où il a été imprimé.*





# PANÉGYRIQUE

DE

# LOUIS XV.

---

*LUDOVICO Decimo - Quinto , de  
humano genere bene merito.*



NE voix faible & inconnue s'élève ;  
mais elle fera l'interprète de tous les  
cœurs. Si elle ne l'est pas , elle est ré-  
méraire ; si elle flatte , elle est coupa-  
ble ; car c'est outrager le Trône & la  
Patrie , que de louer son Prince des vertus qu'il n'a  
pas.

On fait assez que ceux qui sont à la tête des Peu-  
ples , sont jugés par le Public avec autant de sévérité  
qu'ils sont loués en face avec bassesse ; que tout Prince  
a pour juges les cœurs de ses Sujets ; qu'il ne tient  
qu'à lui de savoir son arrêt & de se connaître ainsi lui-  
même. Il n'a qu'à consulter la voix publique , & sur-  
tout celle du petit nombre de Juges , qui en tout genre



entraîne à la longue l'opinion du grand nombre , & qui seule se fait entendre à la postérité.

La réputation est la récompense des Rois ; la fortune leur a donné tout le reste ; mais cette réputation est différente comme leurs caractères ; plus éclatante chez les uns , plus solide chez les autres , souvent accompagnée d'une admiration mêlée de crainte , quelquefois appuyée sur l'amour ; ici plus prompte , ailleurs plus tardive ; rarement pure & universelle.

**L O U I S X I I .** malheureux dans la guerre & dans la politique , vit les cœurs de son Peuple se tourner vers lui & fut consolé.

**F R A N Ç O I S I .** par sa valeur , par sa magnificence & par la protection des Arts qui l'immortalise , refaisit la gloire qu'un Rival trop puissant lui avoit enlevée.

**H E N R I I V .** ce brave guerrier , ce bon Prince , ce grand homme si au-dessus de son siècle , ne fut connu de tout le monde qu'après sa mort ; & c'est ce que lui-même avoit prédit.

**L O U I S X I V .** frappa tous les yeux , pendant quarante ans , de l'éclat de sa prospérité , de sa grandeur & de sa gloire , & fit parler en sa faveur toutes les bouches de la renommée.

Nos acclamations ont donné à **L O U I S X V .** un titre qui doit rassembler en lui bien d'autres titres ; car il n'en est pas d'un Souverain comme d'un Particulier : on peut aimer un Citoyen médiocre ; une Nation n'aimera pas long-tems un Prince qui ne sera pas un grand Prince.

Ce tems fera toujours présent à la mémoire , où il commença à gouverner & à combattre ; ce tems , où les fatigues réunies du cabinet & de la guerre , le mirent au bord du tombeau. On se souvient de ces cris de douleur & de tendresse , de cette désolation , de ces larmes de toute la FRANCE , de cette foule consternée , qui se précipitant dans les Temples , interrompoit par ses sanglots les prières publiques , tandis que le Prêtre pleuroit en les prononçant , & pouvoit les achever à peine.

Au bruit de sa convalescence , avec quel transport nous passâmes de l'excès du désespoir à l'ivresse de la joie ! Jamais les Couriers qui ont apporté les nouvelles des plus grandes victoires , ont-ils été reçus comme celui qui vint nous dire : *Il est hors de danger ?* Les témoignages de notre amour venoient de tous côtés au Monarque : ceux qui l'entouroient lui en parloient avec des larmes de joie ; il se souleva soudain , par un effort , dans ce lit de douleur où il languissoit encore : *Qu'ai-je donc fait , s'écria-t'il , pour être ainsi aimé ?* Ce fut l'expression naïve de ce caractère , qui n'ayant de faste ni dans la vertu , ni dans la gloire , savoit à peine que sa grande ame fût connue.

Puisqu'il étoit ainsi aimé , il méritoit de l'être. On peut se tromper dans l'admiration ; on peut trop se hâter d'élever des monumens de gloire ; on peut prendre de la fortune pour du mérite : mais quand un Peuple entier aime éperdûment , peut-il errer ? Le cœur du Prince sentit ce que vouloit dire ce cri de

la Nation : la crainte universelle de perdre un bon Roi, lui imposoit la nécessité d'être le meilleur des Rois. Après un triomphe si rare, il ne falloit pas une vertu commune.

C'est à la Nation à dire s'il a été fidèle à cet engagement que son cœur prenoit avec les nôtres, c'est à elle de se rendre compte de sa félicité.

Il se trouvoit engagé dans une guerre malheureuse, que son Conseil avoit entreprise pour soutenir un Allié qui depuis s'est détaché de nous. Il avoit à combattre une Reine intrépide, qu'aucun péril n'avoit ébranlée, & qui soulevoit les Nations en faveur de sa cause. Elle avoit porté son fils dans ses bras à un Peuple toujours révolté contre ses Peres, & en avoit fait un Peuple fidèle, qu'elle remplissoit de l'esprit de sa vengeance. Elle réunissoit dans elle les qualités des Empereurs ses ayeux, & brûloit de cette émulation fatale qui anima deux cens ans la Maison Impériale contre la Maison la plus ancienne & la plus auguste du monde.

A cette Fille des Césars s'unissoit un Roi d'Angleterre, qui savoit gouverner un Peuple qui ne fait point servir. Il menoit ce Peuple valeureux comme un Cavalier habile poussé à toute bride un coursier fougueux, dont il ne pourroit retenir l'impétuosité. Cette Nation, la dominatrice de l'Océan, vouloit tenir à main armée la balance sur la terre, afin qu'il n'y eût plus d'équilibre sur les mers. Fière de l'avantage de pouvoir pénétrer vers nos frontières par les terres de nos voisins, tandis que nous pouvions entrer à

peine dans son Isle ; fière de ses victoires passées , de ses richesses présentes , elle achetoit contre nous des Ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre : elle paroïssoit inépuisable dans ses ressources , & irréconciliable dans sa haine.

Un Monarque qui veille à la garde des barrières que la Nature éleva entre la France & l'Italie , & qui semble , du haut des Alpes , pouvoir déterminer la fortune , se déclaroit contre nous , après avoir autrefois vaincu avec nous. On avoit à redouter en lui un politique & un guerrier , un Prince qui savoit bien choisir ses Ministres & ses Généraux , & qui pouvoit combattre & gouverner sans eux , si les grands talens peuvent se passer de conseil. L'Autriche se dépouilloit de ses terres en sa faveur ; l'Angleterre lui prodiguoit ses trésors : tout concouroit à le mettre en état de nous nuire.

A tant d'Ennemis se joignoit cette République fondée sur le commerce , sur le travail & sur les armes ; cet Etat , qui toujours prêt d'être submergé par la mer , subsiste en dépit d'elle , & la fait servir à sa grandeur ; République supérieure à celle de Carthage , parce qu'avec cent fois moins de territoire , elle a eu les mêmes richesses. Ce Peuple haïssoit ses anciens protecteurs , & servoit la Maison de ses anciens oppresseurs ; ce Peuple autrefois le rival & le vainqueur de l'Angleterre sur les mers , se jettoit dans les bras de ceux mêmes qui ont affaibli son commerce , & refusoit l'alliance & la protection de ceux par qui son commerce florissoit. Rien ne l'engageoit dans la querelle , il

pouvoit même jouir de la gloire d'être médiateur entre les Maisons de France & d'Autriche , entre l'Espagne & l'Angleterre ; mais la défiance l'aveugla , & ses propres erreurs l'ont perdu.

Ce Peuple ne pouvoit croire qu'un Roi de France ne fût pas ambitieux. Le voilà donc qui rompt la neutralité qu'il a promise ; le voilà , qui , dans la crainte d'être opprimé un jour , ose attaquer un Roi puissant qui lui tendoit les bras.

En vain L O U I S X V. leur répète à tous : *Je ne veux rien pour moi ; je ne demande que la justice pour mes Alliés : je veux que le commerce des Nations & le vôtre soit libre ; que la Fille de Charles VI. jouisse de l'héritage immense de ses Peres ; mais aussi qu'elle n'envie point la Province de Parme à l'Héritier légitime ; que Gènes ne soit point opprimée ; qu'on ne lui ravisse pas un bien qui lui appartient , & dont elle ne peut jamais abuser.* Ces propositions étoient si modérées , si équitables , si désintéressées , si pures , qu'on ne put les croire. Cette vertu est trop rare chez les hommes ; & quand elle se montre , on la prend d'abord pour de la fausseté ou pour de la faiblesse.

Il fallut donc combattre , sans que tant de Nations liguées fussent en effet pourquoi l'on combattoit. La cendre du dernier des Empereurs Autrichiens étoit arrosée du sang des Nations ; & lorsque l'Allemagne elle-même étoit devenue tranquille , lorsque la cause de tant de divisions ne subsistoit plus , les cruels effets en duroient encore. En vain le Roi vouloit la paix ; il ne pouvoit l'obtenir que par des victoires.

Déjà

Déjà les Villes qu'il avoit assiégées s'étoient rendues à ses armes : il vole sous les remparts de Tournay, avec son Fils, son unique espérance & la nôtre. Il faut combattre contre une armée formidable, dont les Anglais faisoient la principale force. C'est la bataille la plus heureuse & la plus grande par ses suites qu'on ait donnée depuis PHILIPPE-AUGUSTE ; c'est la première, depuis SAINT LOUIS, qu'un Roi de France ait gagnée en personne contre cette Nation belliqueuse & respectable, qui a toujours été l'ennemie de notre Patrie, après en avoir été chassée. Mais cette victoire si heureuse, à quoi tenoit-elle ? C'est ce que lui dit ce grand Général à qui la France a des obligations éternelles. En effet, l'Histoire déposera que sans la présence du Roi, la bataille de Fontenoy étoit perdue. On ramenoit de tous côtés les canons ; tous les Corps avoient été repoussés les uns après les autres ; le poste important d'Antoin avoit commencé d'être évacué ; la colonne Anglaise s'avançoit à pas lents, toujours ferme, toujours inébranlable, coupant en deux notre armée, faisant de tous côtés un feu continu, qu'on ne pouvoit ni ralentir, ni soutenir. Si le Roi eût cédé aux prières de tant de serviteurs qui ne craignoient que pour ses jours, s'il n'eût fait revenir ses canons dispersés, qu'on retrouva avec tant de peine, auroit-on fait les efforts réunis qui décidèrent du sort de cette journée ? Qui ne sait à quel excès la présence du Maître enflamme notre Nation, & avec quelle ardeur on se dispute l'honneur de mourir ou de vaincre à ses yeux ? Ce moment en fut un grand

exemple. On propofoit la retraite : le Roi regardoit les Guerriers , & ils vainquirent.

On ne fait que trop quelles funeftes horreurs fuivent les batailles ; combien de bleffés reftent confondus parmi les morts ; combien de Soldats , élevant une voix expirante pour demander du fecours , reçoivent le dernier coup de la main de leurs propres compagnons , qui leur arrachent de miférables dépouilles , couvertes de fang & de fange ; ceux-mêmes qui font fecourus , le font fouvent d'une manière fi précipitée , fi inattentive , fi dure , que le fecours même eft funefte ; ils perdent la vie dans de nouveaux tourmens , en accusant la mort de n'avoir pas été affez prompte. Mais après la bataille de Fontenoy , on vit un père qui avoit foin de la vie de fes enfans , & tous les bleffés furent fecourus comme s'ils l'avoient été par leurs freres. L'ordre , la prévoyance , l'attention , la propreté , l'abondance de ces Maisons que la charité éleve avec tant de frais , & qu'elle entretient dans le fein de nos Villes tranquilles & opulentes , n'étoient pas au-deffus de ce qu'on vit dans les établifsemens préparés à la hâte pour ce jour de fang. Les Ennemis prifonniers & bleffés devenoient nos compatriotes , nos freres : jamais tant d'humanité ne fuccéda fi promptement à tant de valeur.

Les Anglais fur-tout en furent touchés ; & cette Nation , la rivale de notre vertu guerrière , l'eft devenue de notre magnanimité. Ainfi un Prince , un feul homme , peut , par fon exemple , rendre meilleurs fes Sujets & les Ennemis mêmes : ainfi les barbaries

de la guerre ont été adoucies dans l'Europe , autant que le peut permettre la méchanceté humaine ; & si vous en exceptez ces Brigands étrangers , à qui l'espoir seul du pillage met les armes à la main , on a vu , depuis le jour de Fontenoy , les Nations armées disputer de générosité.

Il est pardonnable à un Vainqueur de vouloir tirer avantage de sa victoire , d'attendre au moins que le Vaincu demande la paix , & de la lui faire acheter cherement ; c'est la maxime de la politique ordinaire. Quel parti prendra le Vainqueur de Fontenoy ? Dès le jour même de la bataille , il ordonne à son Secrétaire d'Etat d'écrire en Hollande , qu'il ne demande que la pacification de l'Europe : il propose un Congrès ; il proteste qu'il ne veut pas rendre sa condition meilleure ; il suffit que celle des Peuples le soit par lui. Le croira-t'on dans la postérité ! c'est le Vainqueur qui demande la paix ; & c'est le Vaincu qui la refuse. LOUIS XV. ne se rebute pas ; il faut au moins feindre de l'écouter. On envoie quelques Plénipotentiaires ; mais ce n'est que par une formalité vaine ; on se défie de ses offres : les Ennemis lui supposent de vastes projets , parce qu'ils osoient en avoir encore. Toutes les Villes cependant tombent devant lui , devant les Princes de son Sang , devant tous les Généraux qui les assiègent. Des Places qui avoient autrefois résisté trois années , ne tiennent que peu de jours. On triomphe à Melle , à Rocoux , à Lauffeldt ; on trouve par-tout les Anglais qui se dévouent pour leurs Alliés , avec plus de courage que de poli-



rique , & par-tout la valeur Française l'emporte ; ce n'est qu'un enchaînement de victoires. Nous avons vû un tems où ces feux , ces illuminations , ces monumens passagers de la gloire , devenus un spectacle commun , n'attiroient plus l'empressement de la multitude rassasiée de succès.

Quelle est la situation enfin où nous étions au commencement de cette dernière campagne , après une guerre si longue , & qui avoit été deux ans si malheureuse ?

Ce Général étranger , naturalisé par tant de victoires , aussi habile que Turenne , & encore plus heureux , avoit fait de la Flandre entière une de nos Provinces.

Du côté de l'Italie , où les obstacles sont beaucoup plus grands , où la nature oppose tant de barrières , où les batailles sont si rarement décisives , & cependant les ressources si difficiles , on se souûtenoit du moins après une vicissitude continuelle de succès & de pertes. On étoit encore animé par la gloire de la journée des Barricades , par l'escalade de ces rochers qui touchent aux nues , par ces fameux passages du Pô , conduits avec tant de prudence , & exécutés avec tant de courage.

Un Chef actif & prévoyant , qui conçoit les plus grands projets , & qui discute les plus petits détails si nécessaires à toute entreprise ; ce Général qui avoit sauvé l'armée de Prague , par une retraite digne de *Xénophon* , venoit de délivrer la Provence ; il disputoit alors les Alpes aux Ennemis ; il les tenoit en

allarmes ; il les avoit chassés de Nice ; il mettoit en sûreté nos frontières.

Un génie brillant , audacieux , dans qui tout respire la grandeur , la hauteur & les graces ; cet homme qui seroit encore distingué dans l'Europe , quand même il n'auroit aucune occasion de se signaler , soutenoit la liberté de Gènes contre les Autrichiens , les Piémontois & les Anglais. Il se rendoit digne de l'honneur singulier que cette République vient de lui faire , honneur qui rappelle les beaux jours des Grecs & des Romains , comme celui qui en est l'objet rappelle le souvenir de leurs grands hommes. Le Roi d'Espagne , inébranlable dans son Alliance , joignoit à nos troupes ses troupes audacieuses & fideles , dont la valeur ne s'est jamais démentie : le Royaume de Naples étoit en sûreté : L O U I S X V. veilloit à la fois sur tous ses Alliés , & contenoit ou accabloit tous ses Ennemis.

Enfin , par une suite de l'administration secrète qui donne la vie à ce grand corps politique de la France , l'Etat n'étoit épuisé ni par les trésors engloutis dans la Bohême & dans la Bavière , ni par les libéralités prodiguées à un Empereur que le Roi avoit protégé , ni par ces dépenses immenses qu'exigeoient nos nombreuses Armées. L'Autriche & la Savoye , au contraire , ne se soutenoient que par les subsides de l'Angleterre , & l'Angleterre commençoit à succomber sous le fardeau ; son sang & ses trésors se perdoient pour des intérêts qui n'étoient pas les siens :

la Hollande se ruinoit & s'enchaînoit par opiniâtreté ; des craintes imaginaires lui faisoient éprouver des malheurs réels ; & nous victorieux & tranquilles , nous regardions de loin dans le sein de l'abondance tous les fléaux de la guerre portés loin de nos Provinces.

Nous avons payé avec zèle tous les impôts , quelque grands qu'ils fussent , parce que nous avons senti qu'ils étoient nécessaires , & établis avec une sage proportion. Aussi ( ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé depuis plusieurs siècles ) aucun Ministre des finances n'a excité le moindre murmure , aucun Financier n'a été odieux ; & quand , sur quelques difficultés , le Parlement a fait des remontrances à son Maître , on a cru voir un Pere de famille qui consulte , sur les intérêts de ses enfans , les Interprètes des Loix.

Il s'est trouvé un homme qui a soutenu le crédit de la Nation par le sien ; crédit fondé à la fois sur l'industrie & sur la probité , qui se perd si aisément , & qui ne se rétablit plus quand il est détruit. C'étoit un des prodiges de notre siècle ; & ce prodige ne nous frappoit pas peut-être assez ; nous y étions accoutumés , comme aux vertus de notre Monarque. Nos camps devant tant de Places assiégées , ont été semblables à des Villes policées , où régnoient l'ordre , l'affluence & la richesse. Ceux qui ont ainsi fait subsister nos armées , étoient des hommes dignes de seconder ceux qui nous ont fait vaincre.

Vous pardonnez , Héros équitable , Héros model-

te , vous pardonnez sans doute , si on ose mêler l'éloge de vos sujets à celui du Pere de la Patrie ? Vous les avez choisis. Quand tous les ressorts d'un Etat se déploient d'un concert unanime , la main qui les dirige est celle d'un grand homme : peut-être cesseroit-il de l'être , s'il voyoit d'un œil chagrin & jaloux la justice qui leur est rendue.

Grace à cette administration unique , le Roi n'a jamais éprouvé cette douleur si cruelle pour un bon Prince , de ne pouvoir récompenser ceux qui ont prodigué leur sang pour l'Etat.

Jamais , dans le cours de cette longue guerre , le Ministre n'a ignoré ni laissé ignorer au Prince aucune belle action du moindre Officier ; & toutes nombreuses , toutes communes qu'elles sont devenues , jamais la récompense ne s'est fait attendre. Mais quel pouvoir chez les hommes est assez grand pour mettre un prix à la vie ? Il n'en est point ; & si le cœur du Maître n'est pas sensible , on n'est mort que pour un ingrat.

Citoyens heureux de la Capitale , plusieurs d'entre nous verront dans leurs voyages , ces terrains que Louis XV. a rendus si célèbres , ces plaines sanglantes , que vous ne connoissez encore que par les réjouissances paisibles qui ont célébré des victoires si chèrement achetées ; quand vous aurez reconnu la place où tant de Héros sont morts pour vous , versez des larmes sur leurs tombeaux : imitez votre Roi qui les regrette.

Un de nos Princes écrivoit au Roi , de la cime des

Alpes , qui étoient ses champs de victoire : *Le Colonel de mon Régiment a été tué : vous connaissez , trop SIRE , tout le prix de l'amitié pour n'être pas touché de ma douleur.* Qu'une telle lettre est honorable , & pour qui l'écrit , & pour qui la reçoit ? O hommes , apprenez d'un Prince & d'un Roi ce que vous vaut le sang des hommes ! Apprenez à aimer.

Quel préjugé s'est répandu sur la terre , que cette amitié , cette précieuse consolation de la vie est exilée dans les cabanes , qu'elle se plaît chez les malheureux ? ô erreur ! L'amitié est également inconnue , & chez les infortunés occupés uniquement de leurs maux , & chez les heureux souvent endurcis ; & dans le travail des campagnes , & dans les occupations des villes , & dans les intrigues des Cours. Par tout elle est étrangère ; elle est comme la vertu , le partage de quelques ames privilégiées ; & lorsqu'une de ces belles ames se trouve sur le Trône , ô Providence , qu'il faut vous bénir !

Puissent ceux qui croient que dans les Cours l'intrigue ou le hazard distribue toujours les récompenses , lire quelques-unes de ces lettres que le Monarque écrivoit après ses victoires. *J'ai perdu* , dit-il dans un de ces Billets où le cœur parle & où le Héros se peint , *j'ai perdu un honnête-homme & un brave Officier , que j'estimois & que j'aimois. Je sçais qu'il a un frere dans l'état Ecclésiastique ; donnez-lui le premier Bénéfice , s'il en est digne , comme je le crois.*

Peuples , c'est ainsi que vous êtes gouvernés. Songez quelle est votre gloire au - dehors , votre tran-

quilité au-dedans : voyez les Arts protégés au milieu de la guerre ; comparez tous les tems , comptez-les depuis CHARLEMAGNE ; quel Siécle trouverez-vous égal à notre âge ? Celui du régime trop court de l'immortel HENRY IV. depuis la Paix de Vervins ; & encore quel affreux levain restoit des discordes de quatre régnes ! Les belles & triomphantes années de LOUIS XIV. mais quels malheurs les ont suivies ! & puisse notre bonheur être plus durable ! Enfin vous trouverez soixante ans peut-être de grandeur & de félicité répandues dans plus de neuf siècles ; tant le bonheur public est rare ; tant le chemin est lent qui mène en tout genre à la perfection ; tant il est difficile de gouverner les hommes & de les satisfaire.

On s'est plaint ( car la vérité ne dissimule rien , & nous sommes assez grands pour avouer ce qui nous manque ) on s'est plaint qu'un seul ressort se soit rencontré faible dans cette vaste & puissante machine si habilement conduite. LOUIS XV. en prenant à la fois le timon de l'Etat & l'Epée , ne trouva point dans ses Ports de ces Flottes nombreuses , de ces grands Etablissmens de Marine , qui sont l'ouvrage du tems. Un effort précipité ne peut en ce genre suppléer à ce qui demande tant de prévoyance & une si longue application. Il n'en est pas de nos forces maritimes , comme de ces Trirèmes que les Romains apprirent si rapidement à construire & à gouverner. Un seul vaisseau de guerre est un objet plus grand que les flottes qui décidèrent auprès d'Actium de l'Empire du monde. Tout ce qu'on a pû faire , on l'a fait : nous avons

même armé plus de vaisseaux que n'en avoit la Hollande, qu'on appelle encore *Puissance Maritime* ; mais il n'étoit pas possible d'égaliser en peu d'années l'Angleterre, qui étant si peu de chose par elle-même sans l'Empire de la mer, regarde depuis si long-tems cet Empire comme le seul fondement de sa Puissance, & comme l'essence de son Gouvernement. Les hommes réussissent toujours dans ce qui leur est absolument nécessaire ; & ce qui est nécessaire à un Etat, est toujours ce qui en fait la force. Ainsi la Hollande a ses Navires marchands ; la Grande - Bretagne ses Armées navales ; la France ses Armées de terre.

Le Ministre, qui prêtoit la main aux rênes du Gouvernement dans le commencement de la guerre, étoit dans cette extrême vieillesse où il ne reste plus que deux objets, le moment qui fuit, & l'éternité. Il avoit sçu long-tems retenir comme enchaînées ces flottes de nos Voisins, toujours prêtes à courir les mers & à s'élaner contre nous. Ses négociations lui avoient acquis le droit d'espérer que ses yeux, prêts à se fermer, ne verroient plus la guerre, mais Dieu qui prolonge & retranche à son gré nos années, frappa CHARLES VI. avant lui, & cette mort imprévue, comme le sont presque tous les événemens, fut le signal de plus de trois cens mille morts. Enfin la sagesse de ce Vieillard respectable, ses services, sa douceur, son égalité, son désintéressement personnel méritoient nos éloges, & son âge nos excuses. S'il avoit pû lire dans l'avenir, il auroit ajouté à la puissance de l'Etat, ce rempart de Vaisseaux, cette force

qui peut se porter à la fois dans les deux hémisphères : & que n'auroit-on point exécuté ? Le Héros , aussi admirable qu'infortuné , qui aborda seul dans son ancienne patrie , qui seul y a formé une armée , qui a gagné tant de combats , qui ne s'est affaibli qu'à force de vaincre , auroit recueilli le fruit de son audace plus qu'humaine ; & ce Prince , supérieur à GUSTAVE VASA , ayant commencé comme lui , auroit fini de même.

Mais enfin , quoique ces grandes ressources nous manquaissent , notre gloire s'est conservée sur les mers. Tous nos Officiers de Marine , combattant avec des forces inférieures , ont fait voir qu'ils eussent vaincu s'ils en avoient eu d'égales. Notre commerce a souffert , & n'a jamais été interrompu : nos grands Etablissmens ont subsisté ; nous avons renversé ceux de nos Ennemis aux extrémités de l'Orient. Nous étions par-tout à craindre , & tout tomboit devant nous en Flandre.

Dans ces circonstances heureuses , on vole de la victoire de Laufeldt aux-bastions de Berg-op-zoom. On sçavoit que les *Requesens* , les *Parme* , les *Spinola* , ces Héros de leur siècle , en avoient tour-à-tour levé le siège. LOUIS XIV. lui-même , dont l'armée victorieuse se répandit comme un torrent dans quatre Provinces de la Hollande , ne voulut pas se commettre à l'assiéger. *Cohorn* , le *Vauban* Hollandois , en avoit fait depuis , la Place de l'Europe la plus forte. La mer & une armée entière , la défendoient : LOUIS XV. en ordonne le siège , & nous la prenons d'assaut.



Le guerrier qui avoit forcé Ofakow dans la Tartarie , déploie ainsi sur cette frontière de la Hollande de nouveaux secrets de l'art de la guerre , secrets au-dessus des règles de l'art. A cette nouvelle conquête , qui répandit tant de consternation chez les ennemis , & qui étonna tant les Vainqueurs , l'Europe pense que L O U I S XV. cessera d'être si facile ; qu'il fera éclater enfin cette ambition cachée qu'on redoute , & qu'on justifie en la supposant toujours. Il le faut avouer , les Ennemis ont fait ce qu'ils ont pû pour la lui inspirer : ils sont heureux , ils n'ont pas réussi. Il arbore le même olivier sur ces murs écrasés & fumans de sang ; il ne propose rien de plus que ce qu'il offroit dans ses premières prospérités.

Cet excès de vertu ne persuade pas encore ; il étoit trop peu vraisemblable : on ne veut point recevoir la loi de celui qui peut l'imposer : on tremble , & on s'aigrit : le vaincu est aussi obstiné dans sa haine , que le vainqueur est constant dans sa clémence. Qui auroit jamais cru que cette opiniâtreté eût pû se porter jusqu'à chercher des troupes auxiliaires dans ces climats glacés qui n'aguères n'étoient connus que de nom ? Qui eût pensé que les habitans des bords du Volga & de la mer Caspienne , dussent être appelés aux bords de la Meuse ? Ils viennent cependant ; & cent mille hommes , qui couvrent Maëstrich , les attendent pour renouveler toutes les horreurs de la guerre. Mais tandis que les soldats hyperboréens font cette marche si longue & si pénible , le Général chargé du destin de la France , confond en une seule marche tant de

projets. Par quel art a-t-il pû faire passer son Armée à travers l'Armée ennemie ? Comment Maeftrich est-il tout d'un coup assiégé en leur présence ? Par quelle intelligence sublime les a-t-il dispersés ? Maeftrich est aux abois ; on tremble dans Nimégué ; les Généraux ennemis se reprochent les uns aux autres ce coup fatal, qu'aucun d'eux n'a prévu ; toutes les ressources leur manquent à la fois ; il ne leur reste plus qu'à demander cette même paix qu'ils ont tant rejetée. *Quelles conditions nous imposerez-vous, disent-ils ? Les mêmes,* répond le Roi victorieux, *que je vous ai présentées depuis quatre années & que vous auriez acceptées si vous m'aviez connu.* Il en signe les Préliminaires : le voile qui couvroit tous les yeux tombe alors, & les plus sages de nos Ennemis s'écrient : *Le Pere de la France est donc le Pere de l'Europe !*

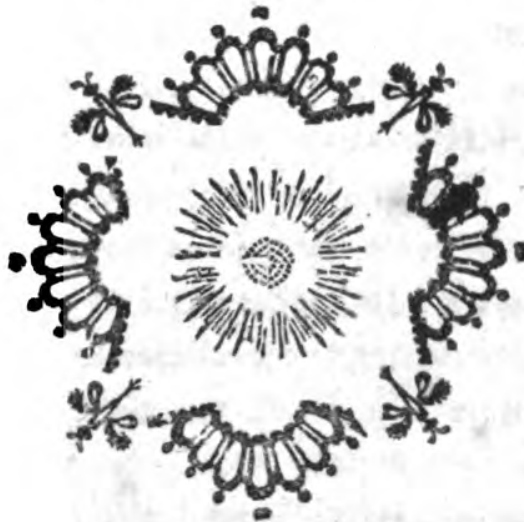
Les Anglais sur-tout, chez qui la raison a toujours quelque chose de supérieur quand elle est tranquille, rendent comme nous justice à la vertu : eux qui s'irritèrent si long-tems contre la gloire de LOUIS XIV. chérissent celle de LOUIS XV.

Dans tout ce qu'on vient de dire, a-t-on avancé un seul fait que la malignité puisse seulement couvrir du moindre doute ? On s'étoit proposé un Panégyrique, on n'a fait qu'un récit simple. O force de la vérité ! les éloges ne peuvent venir que de vous. Et qu'importe encore des éloges ! Nous devons des actions de grâces. Quel est le citoyen, qui en voyant cet homme si grand & si simple, ne doit s'écrier du fond de son cœur : si la frontière de ma Province

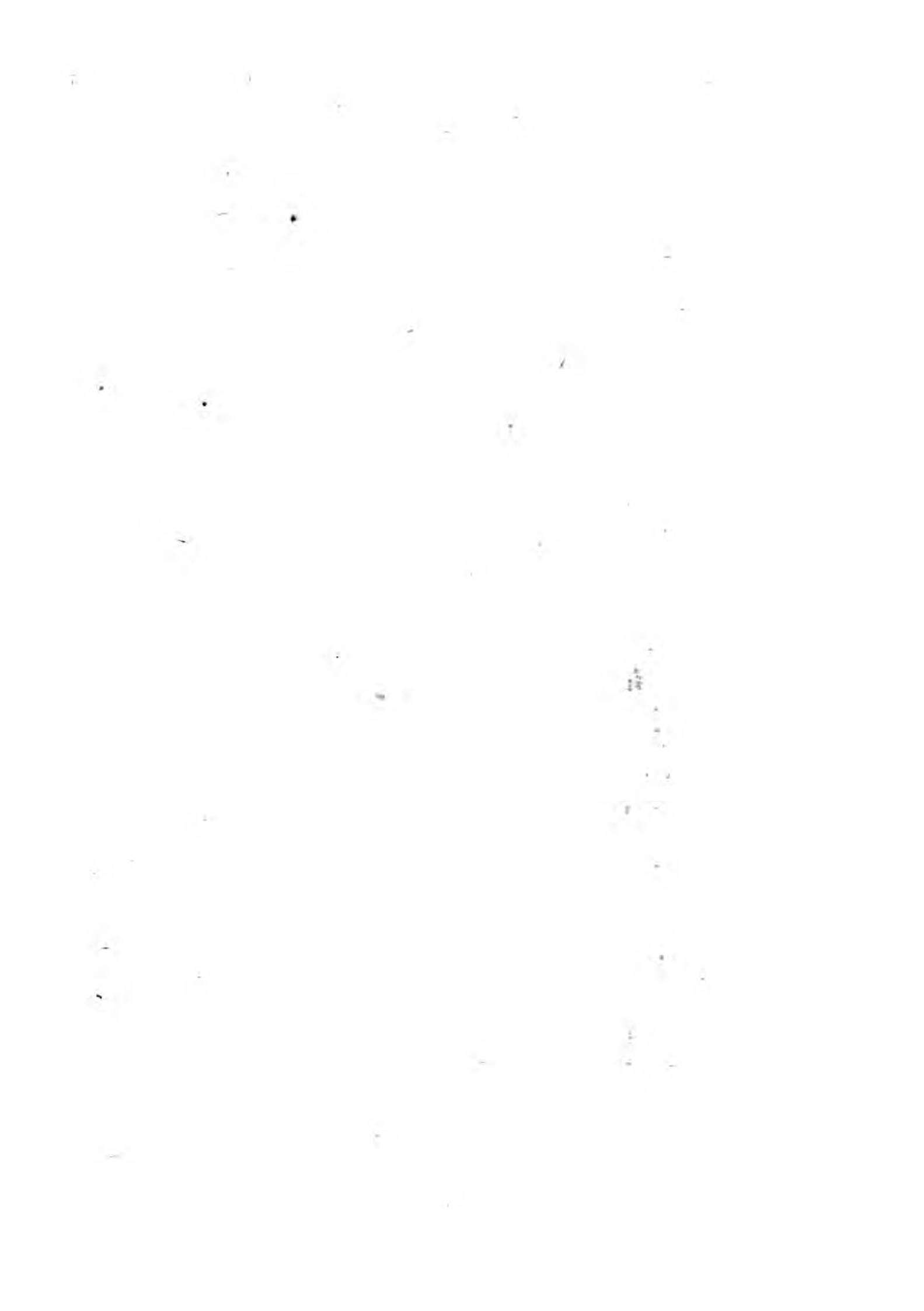
est en sûreté, si la ville où je suis né est tranquille, si ma famille jouit en paix de son patrimoine, si le commerce & tous les arts viennent en foule rendre mes jours plus heureux, c'est à vous, c'est à vos travaux, c'est à votre grand cœur que je le dois.

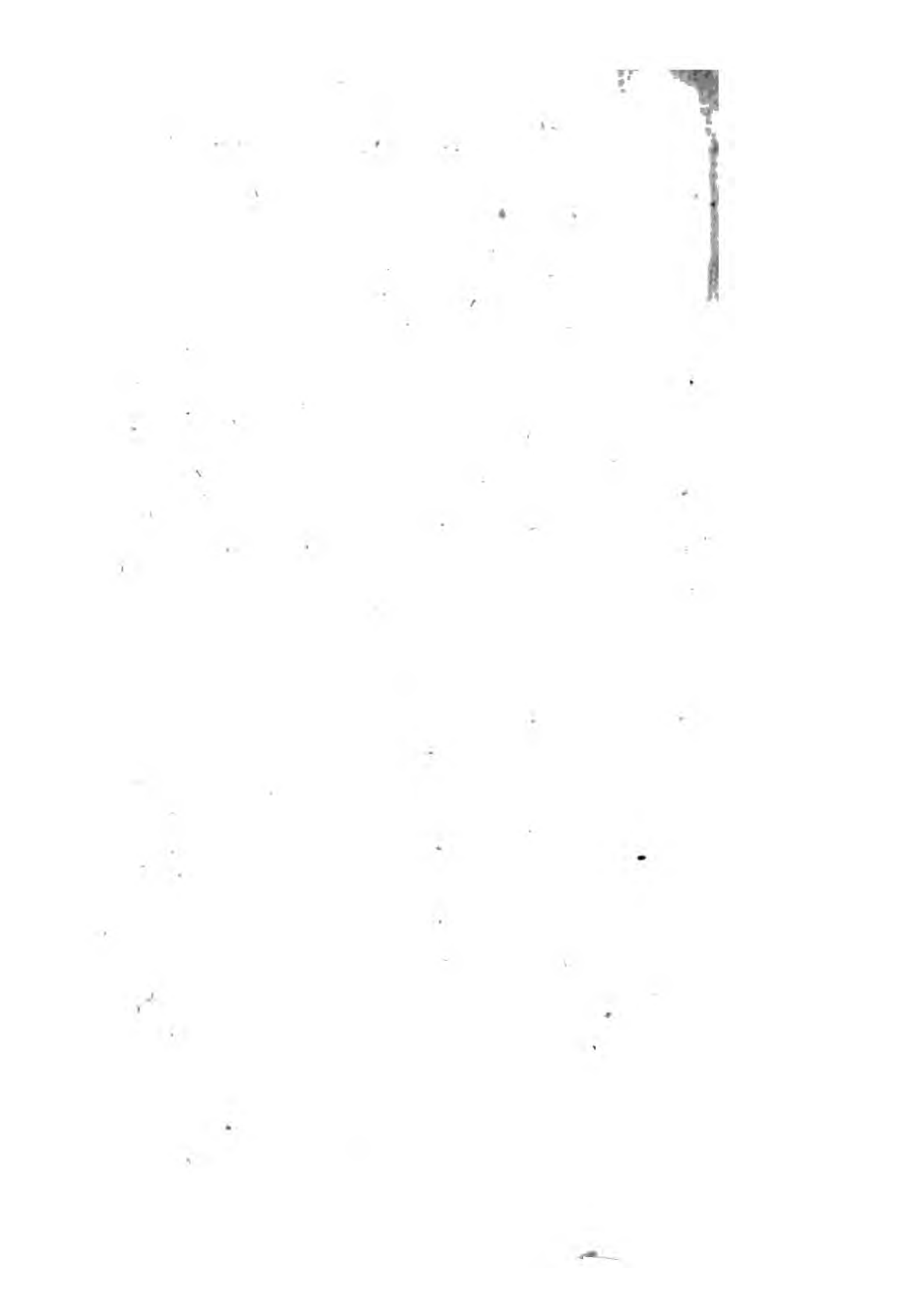
Il y a toujours des hommes qui contredisent la voix publique. Des Politiques ont demandé pourquoi ce Vainqueur se contente de la justice qu'il fait rendre à ses Alliés; pourquoi il s'en tient à faire le bonheur des hommes: il pouvoit d'un mot gagner plusieurs Villes. Oui, il le pouvoit sans doute: mais lequel vaut le mieux pour un Roi de France & pour nous, de retenir quelques faibles conquêtes, inutiles à sa grandeur, en laissant dans le cœur de ses Ennemis des semences éternelles de discorde & de haine; ou bien de se contenter du plus beau Royaume de l'Europe, en conquérant des cœurs qui sembloient pour jamais aliénés, en fermant ces anciennes plaies que la jalousie faisoit saigner, en devenant l'Arbitre des Nations si long-tems conjurées contre nous? Quel Roi a fait jamais une Paix plus utile? Dans ce Traité, où tant d'intérêts si divers & si compliqués ont été conciliés aussi rapidement qu'on avoit vaincu; dans ce Traité, dis-je, on n'a point vû nos Ministres employer l'artifice & la ruse; c'est la ressource du faible: l'homme puissant, le grand homme ose être de bonne foi; le Roi a été plus grand à Aix-la-Chapelle que dans les champs de Fontenoy & de Laufeldt: il a voulu le bonheur de l'Europe, & il l'a fait. Il faut rendre

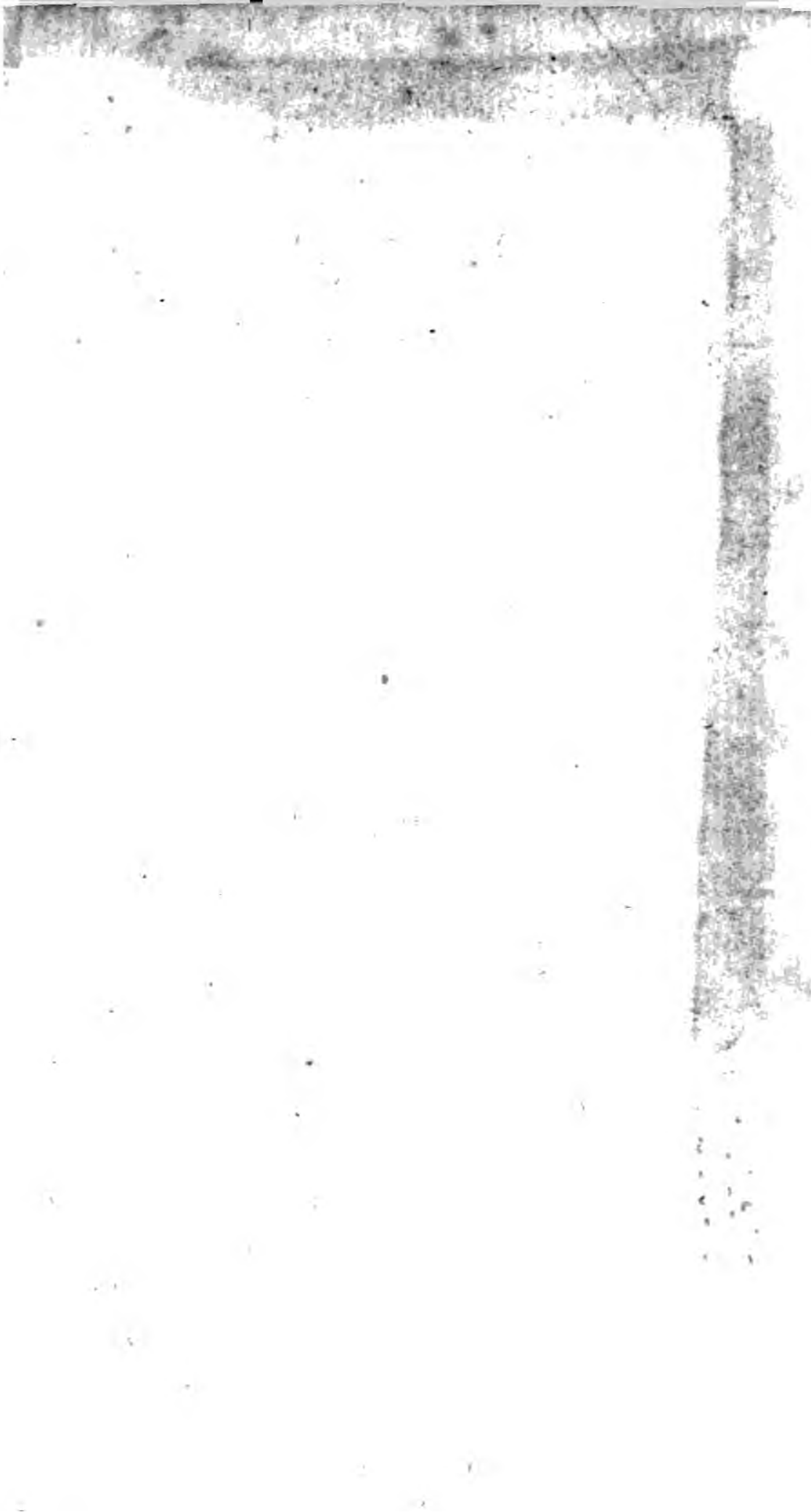
gloire à la vérité : L o u i s XV. apprend aux hommes que la plus grande politique est d'être vertueux. Que nous reste-t-il à souhaiter désormais, sinon qu'il se ressemble toujours à lui-même, & que les Rois à venir lui ressemblent.



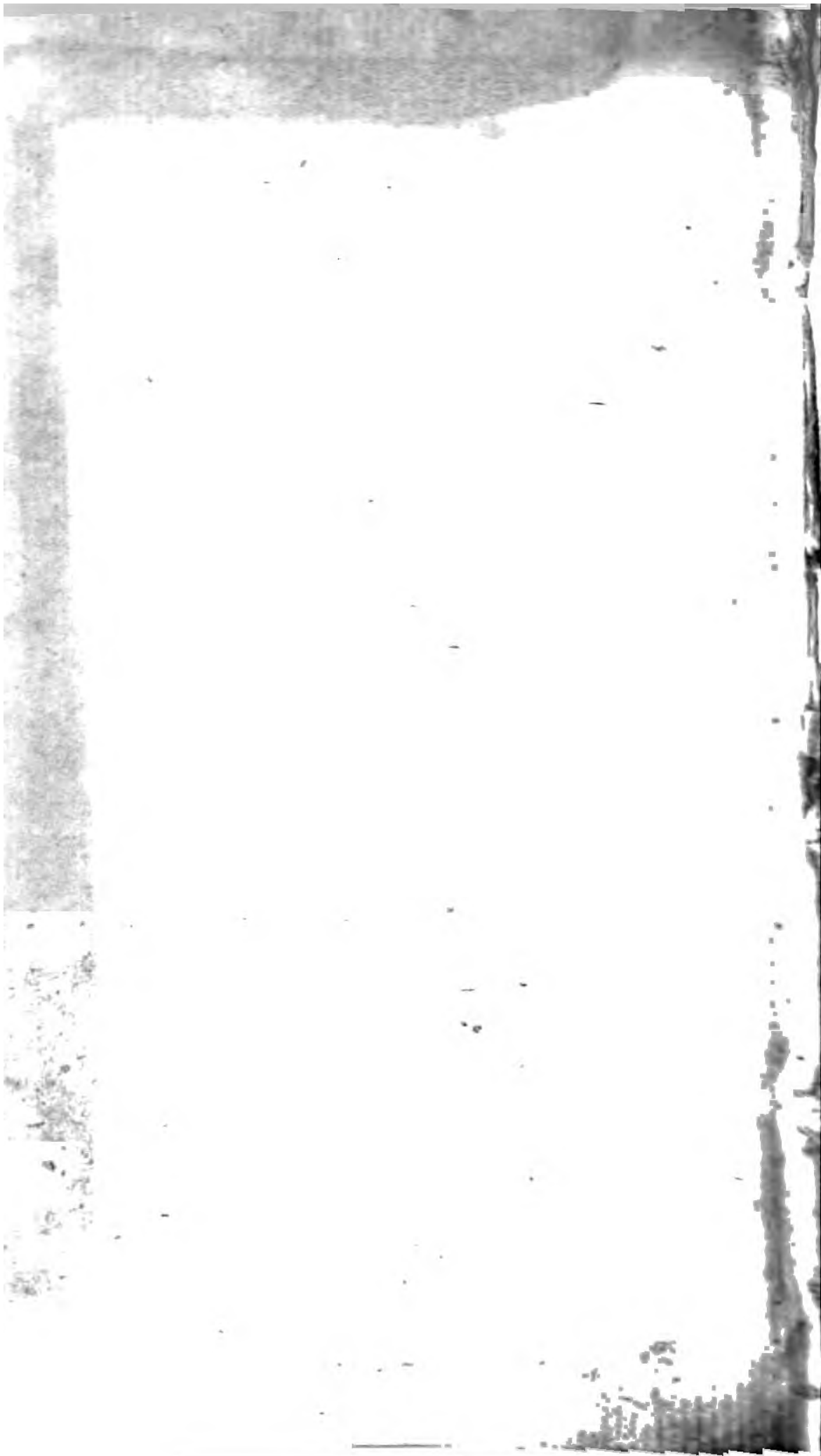
74754885











Repaired

P Hatford

10/1993

